lucien gratté

Chroniques d'une Caverne en Languedoc

le traouc del calel à Sorèze



Spelunca Librairie Comité de Spéléologie Midi-Pyrénées Musée national spéléologique du Grand Sud-Ouest La pratique de la spéléologie, en France, est libre, sous réserve du respect de la propriété privée ou publique. Toutefois, compte tenu des risques inhérents à cette activité, il est fortement conseillé de s'adresser à une association possédant le matériel voulu et les capacités d'encadrement. De nombreuses associations existent dans toutes les régions renfermant des cavités. Elles sont regroupées au sein de la Fédération française de spéléologie, à laquelle on peut s'adresser pour tous renseignements utiles :

Fédération française de spéléologie 130, rue Saint-Maur 75011 PARIS

Par ailleurs, le monde souterrain est un milieu fragile. Il est impératif de respecter l'environnement, et donc de s'abstenir de :

- Jaisser derrière soi des traces de son passage (piles, carbure, déchets divers...);
- prélever des minéraux ou des concrétions ;
- déranger, capturer ou détruire la faune, notamment les chauves-souris;
- écrire ou graver sur les parois, les maculer.

En ce qui concerne les vestiges archéologiques ou paléontologiques, rappelons que la loi punit sévèrement les fouilles non autorisées, ainsi que les dégradations intentionnelles.

©La loi du 11 mars 1957 n'autorise que les copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste, et non destinées à une utilisation collective, et les analyses ou courtes citations dans un but d'exemple et d'illustration.

Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle est illicite. Cette reproduction ou représentation par quelque procédé que ce soit constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles 425 et suivants du Code Pénal.

Tous droits de reproduction réservés pour tous pays.

Co-édition: Spelunca Librairie (F.F.S.) et Comité de spéléologie Midi-Pyrénées (F.F.S.), avec la participation du Musée national de spéléologie du Grand Sud-Ouest (F.F.S.) et du Spéléo-club de Blagnac.

Composition: TEXTO à Gagnac

Maquette: Lucien Gratté

Photogravure: PHOTO-LITHO à Toulouse **Impression:** Imprimerie de Lacourtensourt

Chroniques d'une caverne en Languedoc

le traouc del Calel à Sorèze

1988
Spelunca Librairie
Comité de Spéléologie Midi-Pyrénées
Musée national spéléologique du Grand Sud-Ouest

PRÉFACE

«...La Terre nous en apprend bien plus que tous les livres car elle nous délivre...»

Antoine de Saint-Exupéry Terre des Hommes On ne pouvait imaginer un meilleur terrain de jeu entre la Nature et l'Homme — mué en spéléologue pour la circonstance — que cette Montagne Noire où, dans le Sorézois en particulier, s'ouvre sur un petit causse, la fameuse grotte du Calel.

A 105 mètres de profondeur aujourd'hui, son ruisseau parcourt encore un des plus vieux réseaux du monde. Il en a multiplié les étages, galeries, contours et détours entrecoupés de siphons dans des calcaires cambriens, vieux de plus de 500 millions d'années, fracturés un peu plus tard par les antiques mouvements hercyniens d'où sont nés les plus anciens reliefs à l'image du Massif Central dont la Montagne Noire est issue. Incorporée dans l'Arc Cévenol, elle soutient dans son creux septentrional toutes les péripéties de la géologie tarnaise, les golfes du Castrais et de l'Albigeois.

Pour commencer à saisir cette archéologie particulière de la terre, nul doute qu'il faille un luminaire aussi humble soit-il au départ, tel un calel, pour tenter cette aventure et essayer de connaître les mystères et les origines de ce trou familier aux Soréziens et à bien d'autres ayant séjourné dans sa célèbre Ecole.

Cette faible lueur, fragile et au champ étroit, marquera le commencement d'une pittoresque histoire débutée bien avant le siècle de lumières. Les premières narrations en seront imagées et surprenantes. Ecoutez J.-A. Clos, le premier touriste souterrain dès 1773; les aventures de Mathieu Villenave, en 1783; les expériences du Père Guillebeau, du Collège, en 1887; les explorations modernes débutées en 1900 et qui ne vont que croître et enrichir nos connaissances sur cette grande caverne tarnaise.

Lucien Gratté, en familier et intime du sous-sol, nous conte en neuf chapitres et autres développements cette saga souterraine. Dans chaque étape transparaît le merveilleux de l'aventure, parfois romantique telle que la vécut Malifaud, l'opiniâtreté des hommes et je pense à ceux qui ont animé avec leurs équipes les explorations successives: Le Révérend-Père Pouget, le Père Pierre-Marie, Jean-Claude Balayé, Robert Trémoulet, Jullia et Christophe Blaquière, Guy Bonnafous et le pugnace Jean-Paul Calvet à qui on doit une excellente étude de la cavité.

Cette quête toujours plus approfondie pour connaître et comprendre cet espace souterrain particulier illustre, à sa façon, ce vers de Beaudelaire: «La nature est un temple où de vivants piliers laissent parfois sortir de confuses paroles...» On a la surprise relativement récente d'y rencontrer l'homme médiéval venu y chercher l'argile de ses poteries et d'avoir aménagé certaines parties de la cavité pour les commodités de son extraction.

En 1636, un curieux texte de Pierre Jean Fabre: «Abrégé des secrets chymiques» et rapporté par Gaston Bachelard nous incite à rêver sur les puissances intimes de la matière : «J'ai vu dans des grottes et cavernes de la terre, au pays de Languedoc, près de Sorège, dans une caverne appelée en langage vulgaire le «Trauc del Caleil», des traits de sculpture et d'imagerie les plus parfaites qu'on saurait souhaiter, les plus curieux les peuvent aller voir, ils les verront insérées et attachées dans les rochers de mille sortes de figures qui ravissent la vue des spectateurs. Jamais sculpteur n'est entré là-dedans pour y tailler et ciseler image... ce qui doit induire à croire que la Nature est douée des dons et sciences merveilleuses que son Créateur lui a donnés pour savoir travailler diversement comme elle fait en toute sorte de matières».

Si la nature est prodigue dans son intimité de formes infinies et originales de la beauté et de la couleur, privilège accordé aux spéléologues pour les contempler dans leur toute première fraîcheur inviolée, il est vrai aussi que l'homme dans une alliance immémoriale avec le sous-sol, y a laissé les traces de son passage et de ses pensées. La terre est un élément très propre pour cacher et manifester les choses qui lui sont confiées (Le Cosmopolite).

Pour le Calel, il ne s'agit pas de traces paléolithiques mais d'une série de symboles solaires ou étoiles attachés à des cultes évanouis. Ils résurgent semblet-il dans les feux qu'on allumait autrefois à la source de la Fendeille dépendante du Calel, pour se rendre les eaux propices.

Le vieux couple homme-caverne a tant de messages encore à nous livrer, énigmatiques ou profanes, tels ses «petits bonshommes» gauches et discrets découverts en 1973, non loin de la mine aux argiles.

La caverne ne se sépare jamais des dieux qui y trouvent en retour un espace privilégié. Zeus ne naquit-il pas dans une grotte crétoise du Mont Ida?

Un récent ouvrage de l'auteur ouvre avec les «Survivances de l'art pariétal» de nouveaux chemins pour comprendre ces humbles signes qui appellent les divinités chtoniennes trop occultées aujourd'hui par notre rationalisme.

Ce dernier transparaît dans les diverses techniques nécessaires pour pénétrer ce milieu, le systématiser, le mesurer, évaluer sa physiologie propre, ce qui nous en communique une vision très arbitraire. Cette clé est indispensable pour aller toujours un peu plus loin, en progressant parfois de façon dramatique au travers de siphons, en désobstruant pour arpenter un peu plus l'infini du sous-sol.

Il faut grandement remercier l'auteur d'avoir retracé dans une série chronologique les noms et les exploits des «hommes du Calel». Nombreux et méritants ils poursuivent une tâche difficile mais quelle belle aventure ont-ils vécue et vivent-ils encore!

L'ouvrage de Lucien Gratté est prenant. Peut-être ai-je le défaut d'avoir trop fréquenté et de me plaire encore dans ces paysages de la nuit minérale, dont le Calel entr'autres, pour y retrouver les saveurs, des amitiés fortes et les interrogations qui m'ont sans cesse sollicité?

Pour vous donner une idée de ses aventures souterraines parfois accompagnées d'un cortège de symboles et de cultes magico-religieux, je vous dirai simplement, comme Don Quichotte sortant de la grotte de Montesinos: «Ce n'est point un enfer, c'est le séjour des merveilles. Asseyez-vous, mes enfants, écoutez bien et croyez».

> Albi, ce 12 mars 1986 Jean LAUTIER

Président d'Honneur de la Fédération Tarnaise de Spéléo-Archéologie

Correspondant pour le Tarn des Directions des Antiquités Préhistoriques et Historiques

INTRODUCTION

C'est avec une très grande joie que je vois enfin la sortie du livre de Lucien Gratté sur le célèbre «traouc del Calel», ou trou du Calel, fief dont s'enorgueillissent les habitants de la coquette ville de Sorèze, dans notre Montagne Noire.

Lucien Gratté, spéléo dans l'âme et conteur né, a su retracer par une diligente enquête à travers les archives et auprès des explorateurs de cette grotte, avec un tact qui n'exclut pas une certaine finesse mêlée d'humour, toute l'histoire mouvementée des explorations qui ont abouti aux découvertes que l'on sait.

Témoin de cette histoire, j'évoquerai simplement le souvenir d'une balade en vélo avec mon camarade Serge Lorthois, l'un des premiers membres du Groupe Spéléo de Dourgne (G.S.D.), le 6 décembre 1951, à la grotte du Calel, pour la bénédiction de la statue de Notre-Dame des gouffres, modelée par moi-même aux ateliers de céramique de l'abbaye d'En Calcat, cérémonie à laquelle participait Jean-Claude Balayé, président de la Société de Recherches Spéléo-Archéologiques de Sorèze, accompagné de spéléos de l'Ecole de Sorèze. Paradoxalement, Jean-Claude profita de l'occasion pour tester nos qualités de spéléologues par quelques exercices d'escalade, dont il garda une excellente impression et qui nous valut d'être acceptés au sein de la S.R.S.A.S.

En cette paisible journée, je ne soupçonnais pas que — hélas! — bientôt des divisions et des déchirements allaient agiter la spéléologie locale...

Comme le dit l'auteur au début de ce bel ouvrage, «la guerre du Calel n'aura pas lieu». Il raconte avec impartialité les drames, les colloques mi-figue-miraisin, qui faillirent tourner à un procès!

Sans contester les qualités d'un professeur de philosophie «mordu» de spéléologie, venant de loin et réussissant d'emblée à grouper des volontaires pour forcer le siphon amont de la galerie Pouget, je sus amené, solidarité oblige, à désendre mes collègues d'un club qui — sans vouloir faire de la caverne un monopole — avait parfaitement le droit de s'en réserver l'exploration intégrale, en accord avec les pratiques de l'époque où les spéléos étaient peu nombreux et le champ d'investigations très vaste.

Cette agitation a été finalement l'occasion de se «réveiller» d'une certaine somnolence et de reprendre de plus belle l'exploration du trou...

Mais, par la suite, les effectifs de la S.R.S.A.S. s'étant augmentés d'un groupe d'Eclaireurs de France et de spéléos revélois, et plus récemment avec la venue sur le terrain du Spéléo-Club de Blagnac (Haute-Garonne), ont permis la découverte d'autres réseaux, des travaux de désobstruction et plus spécialement une topographie intégrale de l'immense fracture où s'entrecroisent les différents réseaux.

Ces déchirements déja évoqués, qui virent la Société se diviser en deux factions rivales, ces blessures reçues profondément dans le cœur de chacun de nous, le temps s'est chargé de les apaiser et de les ramener à leur juste valeur.

Ainsi, les nouvelles générations et les quelques anciens ont compris qu'un seul groupe ne peut, par lui-même, entreprendre de travaux conséquents, et ont ressenti la nécessité de tirer un trait sur le passé, de se «fédérer» et d'œuvrer dans l'union, dans un bon esprit d'entraide et d'équipe.

Ne pourrait-on pas dire que l'illustre Lacordaire lançait un lointain message d'espérance, enfin réalisé?

Il reste à souhaiter que cette union, tirant la leçon du passé, se maintienne, car tout est loin d'être fait. Les «cartographes du dimanche» évoqués au chapitre 7 ont encore bien «du pain sur la planche», dans leur obstination à découvrir de plus en plus ces «antres de la Terre», selon l'expression du philosophe grec Platon.

Il convient ici de souligner que, grâce à cette nouvelle solidarité, les spéléologues ont su déceler très récemment l'endroit précis où il fallait désobstruer pour pénétrer directement dans la salle Lacordaire. J'ai eu ainsi l'agréable surprise de voir il y a peu cette nouvelle entrée.

Je ne voudrais pas passer sous silence le réseau Vidal-Jullia et ses vestiges archéologiques, qui témoignent que la caverne fut exploitée au Moyen Age. En effet, nos lecteurs pourront se rapporter, outre au chapitre 3 du présent ouvrage, au récent livre d'érudition de mon ami Lucien Gratté sur «l'art pariétal post-glaciaire», où ils trouveront les signes anthropomorphes dessinés vraisemblablement par les mineurs qui allaient chercher de la matière première pour la fabrication des poteries, et surtout du minerai de fer. On verra également les traces de réprouvés (étoiles, soleils...) gravés dans les galeries principales.

Pour terminer cette présentation, il convient de rendre hommage à ceux qui ont aimé cette caverne et ont aujourd'hui disparu: Laurent Granier, décédé accidentellement sur la route, Francis Maurette, mort en mer, Pierre Boissard, décédé derrière le siphon qu'il venait de franchir dans un grand gouffre espagnol.

Lucien Gratté a eu — le premier — le mérite d'offrir aux spéléologues mais aussi au grand public l'ouvrage tant attendu sur la plus grande caverne tarnaise, ouvrage qui a exigé de la patience et du talent, qualités que tous les spéléologues lui reconnaissent comme directeur de la revue Spelunca. Qu'il en soit vivement remercié!

En Calcat, le 16 mars 1986 R.P. PIERRE-MARIE de la MORSANGLIERE Conservateur du Musée National de Spéléologie du Grand Sud-Ouest



1. La guerre du Calel n'aura pas lieu

Comment et pourquoi un spéléologue novice, Parisien de surcroît, découvrit un extraordinaire site archéologique, au nez et à la barbe des explorateurs du cru!

E 20 SEPTEMBRE 1952, l'édition locale de «La Dépêche du Midi» titre sur deux colonnes: «Après avoir forcé la barrière d'un siphon, d'audacieux spéléologues découvrent une merveille au Trou du Calel». Suit la relation de l'expédition et la description enthousiaste des galeries découvertes.

«...L'équipe (portant son matériel dans des chambres à air étanches) passa dans l'eau glacée en tenue d'Adam pour accéder à une grotte immense et inconnue. Là, les attendait un spectacle féérique: d'immenses galeries d'une extrême richesse en concrétions rares, telles que stalactites excentriques, draperies transparentes jaune et orange aux sons cristallins de cloches, fontaines pétrifiées, gours magnifiques, etc. Ces concrétions très nombreuses sont d'une telle beauté qu'on peut d'ores et déjà affirmer que la nouvelle grotte est une des plus belles et mérite une attention toute particulière. D'autre part, la grotte est très riche en ossements fossilisés dont certains présentent des caractères extrêmement intéressants et qui seront transmis aux museums de Toulouse et de Paris...»

Cette nouvelle fait grand bruit dans le Landerneau des spéléologues locaux! Il faut dire que la grotte du Calel - le Traouc del Calel - n'est pas particulièrement réputée comme renfermant ces jeux de la Nature qui font l'orgueil d'autres cavernes... et la richesse de leur propriétaire! De surcroît, l'âme de l'expédition est un étranger à la région, qui plus est membre du Spéléo-club de Paris!

Aussi, la découverte des splendeurs annoncées, si elle se confirme, est un véritable crime de lèse-majesté envers les explorateurs patentés du sous-sol sorézois que sont, à l'époque, la Société de Recherches Spéléo-Archéologiques de Sorèze et le Groupe Spéléo de Dourgne, associations qui fusionneront d'ailleurs cette même année.

Mais qui est donc cet «étranger», ce «Parisien» qui viole les règles du jeu, qui bouscule les traditions régissant depuis un demí-siècle les mœurs de la recherche spéléologique et archéologique locale?

Pierre Malifaud, malgré son «coup de maître», en est à son coup d'essai. La trentaine, professeur de philosophie au lycée Michelet de Vanves, il passe, en compagnie de sa femme et de ses enfants, ses vacances d'été dans le Revélois. L'année précédente, à la faveur d'une première visite du Calel, il contracte le virus de la spéléologie. C'est un intellectuel, isolé la plus grande partie de l'année des régions riches en cavernes, aussi, en toute logique, il se rabat sur la lecture. Après avoir dévoré tout ce qui lui tombe sous la main, il s'inscrit au Spéléo-club de Paris, alors au faîte de sa gloire après les expéditions de la Henne-Morte et de Padirac.

L'aventure commence réellement pour lui, en cette année 1952, par sa rencontre avec Noël Cruzel. Cruzel. âgé de 24 ans, membre de l'influente Société de Recherches Spéléo-Archéologiques de Sorèze, guide à longueur d'années les visiteurs dans le Calel Ensemble, ils déambulent au long des galeries et, au fil du bavardage, des projets s'échafaudent. Malifaud, néophyte entreprenant, brûle de découvrir des horizons nouveaux, de connaître à son tour les sensations qu'il a pressenties au second degré sous la plume de ses maîtres. Pas un instant ne l'effleure l'idée que d'autres pourraient revendiquer moralement la priorité de l'exploration. La caverne est là. Elle l'appelle. Ou'importent les usages : c'est «sa» caverne, l'objet soudain de tous ses désirs. Cruzel est de toutes les expéditions du début, à ses côtés. Peut-être est-il conquis, subjugué par la fougue et l'enthousiasme du Parisien? Car Malifaud est un meneur d'hommes. En quelques jours, dans une ville qu'il connaît à peine, il rassemble autour de lui une équipe dont les résultats immédiats attestent l'efficacité.

Page suivante: ...«d'immenses galeries d'une extrême richesse en concrétions rares, telles que stalactites excentriques, draperies transparentes jaune et orange aux sons cristallins de cloches, fontaines pétrifiées, gours magnifiques, etc...» Photo prise le jour de la découverte de la galerie Pouget par P. Malifaud.



A l'origine de cette équipe, l'Hôtel de la Lune, à Revel. C'est là que Malifaud convertit à la spéléologie Robert et Christian Agasse, les fils de l'hôtelier. C'est là encore qu'il rencontre Pierre-Jacques Cohen, délégué médical à Paris. C'est là enfin que se concrétisent les projets, au long d'interminables discussions.

A ce noyau viennent s'ajouter quelques jeunes garçons de l'Ecole des Sports de Revel, dirigés par Guy Fontès: Paul Baret, R. Galichet, R. Laberty, Ch. Millet et Pierre Saint-Marty.

Toutefois, le premier acte que pose Malifaud n'est pas le franchissement du siphon considéré jusque-là comme le terminus amont de la rivière souterraine du Calel, mais la découverte d'une galerie insoupçonnée. Curieusement, il n'en sera fait état que tardivement dans la presse, un mois plus tard, alors que le pompage du siphon est suivi d'un communiqué victorieux dès le lendemain.

Ce 28 août 1952, donc, Malifaud, en compagnie de N. Cruzel, de J.-P. Cohen et des frères Agasse, «furète» depuis plus de dix heures dans les moindres recoins du Calel. La lassitude gagne les explorateurs, les lampes faiblissent. Par acquit de conscience, Cruzel et Cohen, après avoir escaladé un petit mur d'argile, s'engagent dans une fissure inclinée très étroite. Ce «piège», à l'évidence, ne mène nulle part! Ceux qui sont restés en deçà de l'obstacle meublent leur attente en cherchant de leur côté. Les minutes passent. Ils reviennent au pied du mur. Cruzel et Cohen ne sont pas là, ne répondent pas aux appels. D'autres minutes passent. L'angoisse, petit à petit, s'installe. Par un phénomène d'aberration acoustique bien connu sous terre, ceux qui attendent croient entendre des bribes de voix. Mais le «suspense» se termine enfin : des raclements, des jurons indiquent bientôt que les deux hommes peinent dans la fissure. Ils débouchent au pied du mur de glaise, essoufflés, très excités. Chacun veut parler, relater l'extraordinaire découverte... Par une suite invraisemblable de chatières, de cheminées, de laminoirs, progressant difficilement pendant près d'une heure, ils ont débouché dans une galerie très concrétionnée. Là, des traces de pieds nus manifestement recouvertes d'une fine pellicule de calcaire les attendaient...

C'est l'enthousiasme général! Après les découvertes de Pech-Merle en Quercy, de Lascaux en Périgord et de tant d'autres sites entrés dans la légende, la préhistoire est présente à l'esprit de tout Français en âge de rêver. Et les cinq compagnons rêvent en peinant à nouveau dans les étroitures, cette fois «portés» par l'exaltation, le frisson délicieux de la découverte! Car pour eux, il ne fait pas

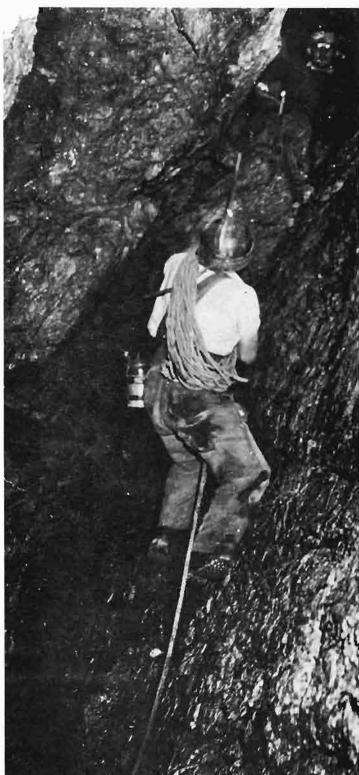
l'ombre d'un doute que la galerie entrevue par Cohen et Cruzel est préhistorique. Les aspérités du plancher sur lequel il faut laborieusement se traîner, l'argile collante et froide, les genoux meurtris, les mains tailladées, plus rien n'existe que cette sensation étrange qui affole le cœur et laisse dans la bouche un goût indéfinissable. Et ils débouchent dans la galerie, «leur» galerie. Là, ils reconnaissent immédiatement les traces de pieds nus, mais aussi des traces de mains. Poursuivant leurs investigations, ils s'apercoivent que les parois sont, par endroits, couvertes de traces de pics. Au sol, de nombreux charbons de bois recouverts eux aussi par la calcite. Sur les parois, encore, des «signes cabalistiques»! Enfin, pour couronner le tout, une vision extraordinaire s'offre à leurs veux : «... en face de moi se dresse une étonnante tête humaine, faite de roc et de glaise, d'un mêtre de haut. Nous sommes tous incapables de dire avec certitude si c'est là l'œuvre de la Nature ou celle d'un de nos lointains ancêtres. Quelque savant préhistorien nous le dira un jour; mais si réellement c'est œuvre humaine, il est certain que ce sera une œuvre unique au monde, car on ne connaît à l'heure actuelle aucune sculpture figurative de l'homme de la préhistoire...» (P. Malifaud. La Dépêche du Midi, 28 décembre 1952).

Mais pour Malifaud, la révélation de la «galerie Préhistorique» n'est qu'un intermède. Sa soif de découvrir lui commande de s'attaquer à un problème non encore résolu : l'origine de la rivière souterraine du Calel. En effet, le visiteur qui accède à cette rivière par la galerie principale et en remonte le cours obscur ne tarde pas à être irrémédiablement arrêté par ce que les spéléologues appellent un «siphon». Le siphon amont du Calel, à cette époque, est réputé infranchissable. De mémoire d'homme, nul ne l'a vu asséché, à telle enseigne qu'on l'a baptisé du joli nom de «La Source». Pourtant, des galeries existent au-delà. A la suite du Révérend Père Pouget, qui l'a pressenti, les spéléologues locaux le savent. D'ailleurs la S.R.S.A.S. a entrepris en aval d'importants travaux de terrassement destinés à abaisser le niveau de l'eau. Malifaud est très certainement au courant de ces travaux, mais la tentation est trop forte...

Page suivante : en haut à gauche, le bouillant Parisien Pierre Malifaud au sortir du trou du Calel en 1952. En bas à gauche, la même année, l'inséparable Noël Cruzel. A droite, Cruzel dans l'aven de Polyphème. Photos P. Malifaud.







AU FOND DU TROU DE CALEL UN PROFESSEUR DE PHILO DÉCOUVRE LES PREMIÈRES SCULPTURES DE L'HOMME DES CAVERNES

'EST en se promenant que M. Pierre Malifaud, professeur de philosophie au Lycée Michelet à Vanves, près de Paris, est devenu spéléologue, et a fait d'importantes découvertes. Sa passion pour cette forme à rebours de l'alpinisme ne date que d'un an. Chaque été, M. Pierre Malifaud passe ses vacances dans la petite bourgade de Sorèze, près de Revel, dans le Taru, célèbre, par la grotte du « Trou-du-Calel'». L'an passé, au cours d'une excursion, il a visité cette grotte. Enthousiasmé, par la beauté des salles, il s'est mis à étudier de nombreux ouvrages de spéléologie et s'est affilié au Spéléo-Club de Paris.

Les vacances venues, Pierre Malifaud a voulu rapidement profiter de ses connaissances

loutes fraiches.

Des son arrivée à Sorèze, il a convaince un groupe d'amis, M. Cohen, délègué snédical ; M. Noël Csuzel, guide de Sorèze ; M. Robert Agasse, fils de l'fuôtelier chez qui il prend pension, de le suivre dans l'exploration des diverses galeries du Trou-du-Calel.

Le 27 août, à 21 heures, les quatre hommes, habillés de vieux vêtements, commencerent la descente du gouffre. La grotte, très comme (des chroniqueum locaux signalent son existence des 1508), est un viritable labyrinthe de salles et de galeries pour la plupart encore inexplorées, en dépit des efforts du Spéléo-Club de Sorièze. A son centre, coule un petit ruisseau qui prend sa source dans un petit lac.

Après avoir visité



Dans une galerie, jusque-là inexploree, du Trou-de-Cabel, Pierre Multjaud et ses compagnons ont découvert cette hallucinante tête de mort, tuillée dans le rocher. Il s'agit tres probablement de la première sculpture de l'homme préhistorique.

Photo Malifaud.

Sa première tentative peut être qualifiée d'insensée : désamorcer La Source avec des seaux! Si le principe en est simple - on établit une noria humaine et on rejette l'eau en un point d'où elle ne peut regagner son emplacement d'origine -, la réalisation se heurte à bien des obstacles. Il faut non seulement compenser le débit d'arrivée car La Source est active même au mois d'août, mais encore extraire une quantité d'eau suffisante pour abaisser le niveau du plan d'eau de manière significative. Simple problème de robinets, qui ne préjuge pas de l'importance de la retenue d'eau en amont, de l'enthousiasme qui faiblit au fil des heures, du froid qui gagne insidieusement tout le corps, de la boue... Après quatre heures de travail acharné, le niveau de l'eau a baissé d'à peine cinquante centimètres... Ça ne passe toujours pas! L'équipe Malifaud. pourtant forte de dix hommes, baisse les bras...

Vers le 10 du même mois, une entreprise tout aussi folle, conduite par la même «bande», a lieu à l'aide d'un gros tuyau d'une trentaine de mètres, destiné à désamorcer La Source. Toute une nuit se passe ainsi à réamorcer sans succès ce tuyau.

Aux grands maux les grands remèdes! Le mercredi 17 septembre, toute l'équipe s'enfonce dans le Calel avec une pompe à main. Il ne faut pas trop des vingt bras pour acheminer à cent mètres sous la suirface l'engin qui pèse une cinquantaine de kilos! Enfin, vers 22 h 30, le premier coup de pompe est donné. Désormais, c'est le chuintement de l'eau violemment refoulée qui rythme les heures...

Ci-contre: la «Une» du journal RELAIS, nº 47, du vendredi 3 octobre 1952.

Page suivante: «...vers 22 h 30, le premier coup de pompe est donné. Désormais, c'est le chuintement de l'eau violemment refoulée qui rythme les heures...» Robert Agasse, au premier plan, s'active avec la pompe de cimentier de Guy Fontès, que l'on aperçoit à l'arrière-plan. Photo P. Malifaud.



Cela ne va pas sans de nombreux incidents. Continuellement, la pompe se désamorce. Des cailloux pénètrent dans son corps, les joints agonisent, les réparations succèdent aux réparations. Pour tromper l'attente, à tour de rôle, les explorateurs essaient de forcer un infâme boyau voisin du siphon. Travail pénible, allongé dans l'eau dans une position inconfortable... Bien entendu, tous ces efforts sont vains : ça ne passe pas par là! Fontès et d'autres, appelés par leurs occupations, sont remontés dans la nuit...

Au petit matin, le niveau a baissé seulement d'un mètre. Les «survivants» sont anxieux, tendus. L'heure du doute, prélude au découragement, s'avance... En dépit du niveau qui baisse régulièrement, aucun indice ne laisse espérer un désamorçage prochain. Et s'il y avait des dizaines et des dizaines de mètres cubes derrière? Et si le siphon plongeait à des mètres et des mètres sous la surface libre du plan d'eau?

Vers 9 heures, la provision de joints est épuisée. Le carbure qui alimente les lampes à acétylène fait lui aussi défaut. A contre-cœur, Malifaud remonte à la surface pour aller chercher les indispensables rechanges, entraînant avec lui un petit groupe. Seuls, Saint-Marty, Cruzel, Galichet, Laberty et Frède restent à la pompe...

Lorsque sa vieille Delage s'immobilise à nouveau sur le causse, non loin du trou, Malifaud a la surprise de voir Cruzel et Frède venir vers lui en courant. Cruzel brandit un os tout noir et crie : «Nous avons passé, un quart d'heure après votre départ ; c'est formidable, magnifique, il y a des os partout!» En effet, le siphon s'étant légèrement désamorcé, les quatre hommes avaient pu passer, non sans avoir laissé, par précaution, Frède à la pompe. Cette première tentative, dans le plus simple appareil, leur avait permis d'entrevoir que, derrière, «ça continuait».

Formule magique empruntée au jargon des spéléologues, concrétisation des efforts, clé d'un monde qui se livre pour la première fois! L'après-midi, Malifaud bat le rappel. R. Olivier, garagiste à Revel, est réquisitionné. Sa voiture sera bien utile pour hisser sur le causse tout ce monde impatient. Pourtant, une mauvaise surprise tempère l'ardeur des candidats à l'aventure : le niveau de l'eau est remonté à son point initial! Tout est à recommencer avec, toutefois, la certitude que «ça passe».

A 15 heures, le premier coup de pompe est donné. Pendant huit heures, l'eau baisse régulièrement et, à 23 h 30, Cruzel, penché au ras de l'onde, tel un marin touchant au port, s'écrie : «Terre, terre!»

La suite de l'exploration se déroule comme dans un rêve! Mais laissons la parole à Malifaud qui, en janvier 1953, revient sur cette découverte dans la «Dépêche du Midi»:

«...Nous nous déshabillons avec une réelle émotion et, plaçant nos affaires dans de vieilles chambres à air de camions, nous plongeons un à un dans cette eau glacée avec un plaisir que seuls, les spéléologues comprendront. Instant unique où l'on pénètre ainsi dans un monde nouveau et vierge, que l'on a tant rêvé de voir... Pour moi, j'avais oublié mon pantalon dans le Calel, mais je commençai quand même à prendre des photos avec enthousiasme!

La nouvelle grotte que nous devions appeler «Pouget» en mémoire du grand spéléologue sorézien, se présente d'une manière tout à fait différente du Calel. Autant celui-ci est sombre et fossile, autant la «grotte Pouget» est claire et vivante. Partout l'eau coule goutte à goutte et les concrétions abondent et scintillent formant une ambiance féérique. Après avoir parcouru un petit vestibule assez quelconque, on remonte le cours du ruisseau souterrain au milieu de concrétions superbes aux couleurs étonnantes, allant du jaune citron au rouge. Petits lacs, druperies, coulées calcaires aux formes capricieuses se succèdent dans une sorte de vallée encaissée entre des parois verticales complètement lisses et fort élevées. Après une centaine de mètres environ, le lit de la rivière se creuse en une sorte de petit lac de 10 à 15 mètres de long, et l'on doit passer à quatre pattes sous une voûte fort

Au-delà, le lit du ruisseau s'élargit rapidement, tandis que les voûtes atteignent des hauteurs vertigineuses. De nombreuses galeries latérales débouchent sur le ruisseau, trop hautes pour être escaladées sans matériel spécial (mât, pitons...), et les concrétions prennent des couleurs remarquables, blanc et noir purs. Des bénitiers géants, des gourgs profonds et des colonnes transparentes forment des petites salles latérales où il pleut en permanence et où l'on se croirait transporté en un conte de fées. Nous avancions au milieu de ces merveilles et de ces proportions grandioses, comblés à chaque pas par la nature de joies et d'émotions nouvelles. Saint-Marty et Bare.

Page suivante : «...nous nous déshabillons avec une réelle émotion et, plaçant nos affaires dans de vieilles chambres à air, nous plongeâme: un à un dans cette eau glacée avec un plaisir que seuls les spéléologue: comprendront...» Au premier plan, Noël Cruzel; au fond, Guy Fon tès dans le plus simple appareil. Photo P, Malifaud.



m'aidaient à prendre les photos, pendant que Fontès et Cruzel se livraient à l'escalade et à l'observation des nombreux ossements qui jonchent le lit du ruisseau, et dont plusieurs m'ont paru complètement fossilisés.

Nous parvînmes ainsi à un lac extrêmement long, coupé de rideaux de colonnes calcaires, aux formes tourmentées et imprévues, qui devait marquer pour nous la fin de l'exploration. Nous avions parcouru plusieurs centaines de mètres dans la nouvelle grotte et nous étions mouillés et glacés, mais heureux comme des rois.

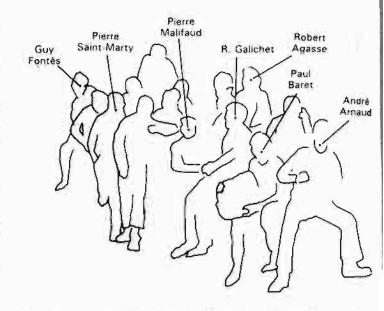
Lorsque nous repassâmes le siphon pour rentrer au Calel, nous en étions à notre trente-deuxième heure d'expédition, et le plaisir ne parvenait plus à nous faire oublier complètement le froid et la fatigue. L'effort était cependant loin d'être terminé, car il fallait encore remonter la pompe et le matériel, ce qui demanda près de trois heures et constitua le dernier exploit de la vaillante Ecole des Sports. Sur le causse, en pleine nuit, nous attendaient une pluie battante et un brouillard épais et glacial...

Ainsi prenait fin une expédition où nous avions donné beaucoup de nous-mêmes et où nous avions été récompensés au-delà de notre espérance — heureuse conclusion des vacances mouvementées et passionnantes que nous nous étions choisies...»

Alors commence ce qu'il faut bien appeler «l'affaire Malifaud». Le 24 septembre 1952, soit quatre jours après la première relation dans la presse de la découverte de la «grotte Pouget», la S.R.S.A.S. publie dans la «Dépêche du Midi» un article dont il convient, pour en comprendre la signification profonde, de lire entre les lignes. Cet article se présente sous la forme d'un bilan de la campagne 1951-52 de la Société. Après quelques évocations des activités archéologiques, sont exposées les activités spéléologiques:

«...Nos travaux sur le groupe Calel - Fendeille - Polyphème... ont fait suite aux études déjà effectuées par le Docteur J.-A. Clos, MM. A. Viré et J. Maheu, M. Martel et le R.P. Guillebeau, et à l'œuvre importante du R.P. Pouget... ils nous ont conduits à la découverte de galeries nouvelles... où des vestiges de l'homme préhistorique ont été découverts sous forme de poteries...»

L'intention est évidente : montrer la légitimité de la S.R.S.A.S., montrer qu'elle est (la seule) héritière des travaux de ses illustres prédécesseurs. Par ailleurs, l'évocation des vestiges préhistoriques a pour but de «couper l'herbe sous le pied» de Malifaud : bien que ce dernier n'ait pas encore parlé à la presse de cet aspect de ses découvertes (ceci se fera le 27 du même mois, dans la



Page suivante: la vieille Delage de P. Malifaud lors de l'assaut final, chargée de quinze personnes (plus le photographe!). Ci-dessus, quelques-uns seulement des hardis explorateurs ont pu être identifiés, trente-quatre ans après... Photo prise par N. Cruzel. Archives P. Malifaud.

«Dépêche du Midi»), il a dû certainement en faire état abondamment.

Le texte de la S.R.S.A.S. évoque ensuite ses explorations à la salle Lacordaire, ses travaux de désobstruction à La Source, dans le but — dit-elle — de sonder un siphon présumé. Et de poursuivre :

«...Dans ce même secteur, le 19 courant, une équipe dirigée par Mr le Professeur Malifaud... et conduite par N. Cruzel, guide à la S.R.S.A.S. a momentanément vidé, à l'aide d'une pompe, après 30 heures d'efforts, une galerie noyée située à 450 mêtres de l'entrée et commencé l'exploration du réseau ainsi découvert...»

Suit une petite phrase d'apparence anodine : «...Dès que le temps le permettra, la S.R.S.A.S. essaiera, par désobstruction et escalade, de prolonger ce réseau ainsi que plusieurs réseaux voisins...»

Pourtant, antérieurement à la découverte de la galerie Pouget, Malifaud et la S.R.S.A.S. ont eu des contacts assez cordiaux, par l'intermédiaire de J.-C. B..., vice-président de la société. Les premiers nuages apparaissent avec l'intention affichée par l'entreprenant Parisien de pomper La Source. Renversant les rôles, il invite la S.R.S.A.S. à se joindre à lui pour cette tentative. Méconnaissance totale des usages de ce microcosme qu'est la



petite collectivité spéléologique! Persévérant dans ses «errements», il annonce à sa «troupe» son intention de collaborer avec la S.R.S.A.S., ce qui lui vaut — dit-il —, un refus unanime. Dans divers courriers, il expliquera ultérieurement ce refus par des problèmes de personnes, certains membres de la S.R.S.A.S., de par leur caractère, jouant le rôle de repoussoir, et empêchant «...de nombreux Revélois d'adhérer à la Société...»

L'irréparable est donc consommé, même si chacune des parties fait des efforts louables pour atténuer ce qui, au fil des jours, prend l'allure d'un conflit ouvert. Car Malifaud a déclenché une logique qui le condamnera, au terme d'un combat perdu d'avance, à voir se détourner de lui ceux-là mêmes qui furent ses meilleurs compagnons d'aventure.

Le 9 novembre, la S.R.S.A.S. frappe un grand coup! A six heures du matin, elle entre dans le Calel avec 280 kilos de matériel, dont une pompe fabriquée par ses soins, débitant 800 litres à la minute! Trente minutes plus tard, elle est à pied d'œuvre, et en quarante-cinq minutes désamorce la voûte de La Source, en dépit d'un débit considérablement grossi par les dernières pluies. Une équipe d'élèves de l'Ecole de Sorèze est laissée à la pompe, tandis qu'une autre va de l'avant.

La grotte Pouget est reconnue, fouillée, mesurée, passée au peigne fin. Le résultat de l'incursion est loin de correspondre avec la description enthousiaste de Malifaud : 108 mètres d'une galerie large tout au plus de 4 mètres, une diaclase transversale longue de 20 mètres, terminée par une coulée stalagmitique et un «lac» terminal visible sur une dizaine de mètres. Trois ensembles de jolies concrétions, draperies, stalactites, ornent cette galerie. Quant aux ossements : «... non préhistoriques mais relativement récents (ils) jettent un doute sur la pureté de l'eau...»

Bien entendu, cette expédition fait l'objet d'un article dans la presse (Sud-Ouest, 19 novembre 1952), assorti de quelques commentaires acides en direction de Malifaud:

«... malheureusement, des renseignements erronés furent communiqués à la presse régionale et parisienne. Ce ne fut bientôt que galeries magnifiques, salles immenses, gours splendides, etc., etc... Il en est, hélas! autrement. La spéléologie est une science et un sport qui ne souffre pas l'inexactitude, aussi devons-nous ramener ces chiffres et proportions grandioses à leur valeur réelle...»

Malifaud, entre temps, a réintégre la région parisienne. Ignorant la tournure que prennent les événements, il écrit à J.-C. B... pour avoir des renseignements sur le Calel,

pour l'informer de son intention de publier une série d'articles sur ses découvertes, mais surtout pour jeter les bases d'une collaboration étroite entre lui-même et la S.R.S.A.S., avec pour but de «...travailler en commun, faire connaître le causse de Sorèze pour obtenir des subventions et du matériel...» Il attendra en vain une réponse. La raison lui en est donnée à la lecture de l'article de «Sud-Ouest» dejà évoqué!

Tout autre que lui en serait resté là. Le Calel n'est-il pas à plus de sept cents kilomètres de sa vie? Mais Malifaud est un «battant». Rompu professionnellement à toutes les joutes épistolaires, il engage le fer. Mis en situation d'accusé, il attaque! Et il a la dent dure : «... j'avais écrit à Mr J.-C. B... pour lui proposer une collaboration... la seule réponse que j'ai reçue jusqu'à présent a été ce petit article mesquin et venimeux... » écrit-il à Marcel Arnaud, secrétaire de la S.R.S.A.S. et auteur de l'article incriminé. Et il poursuit : «... m'annonçant une expédition en tous points singée sur la mienne, en violation, vous ne l'ignorez pas, de tous les usages spéléologiques...»

Après avoir prudemment expliqué qu'il ne met pas tous les membres de la S.R.S.A.S. «dans le même panier», il passe aux accusations : «... mais je sais maintenant à quoi m'en tenir au sujet de certains personnages de votre club... que je qualifierai... d'insupportables personnages... ceux-ci, et ceux qui s'obstinent aveuglément à les suivre, ont... par leur seule présence, empêché cet été une collaboration normale entre mon équipe et le Spéléo-Club de Sorèze (entendez la S.R.S.A.S.). Ils vous ont ensuite monté la tête à tous. Comment ne l'avez vous pas compris...?»

C'est une véritable déclaration de guerre! Après avoir manié le bâton, Malifaud se livre à la tactique bien connue de «l'intoxication» : «... le Spéléo-Club de Paris a encore été bien plus étonné que moi-même de vos manœuvres... il en fait une véritable question de principe... Le Comité National de Spéléologie (une des hautes instances dirigeantes de la spéléologie française) est saisi de l'affaire... Un certain nombre de personnalités efficientes ont été avisées...» Et il termine sa lettre par un post-scriptum incendiaire: «... soit dit en passant, ceux qui ont singé mon expédition le 9 novembre n'ont pas eu de chance ; l'eau était montée, et ils ont été arrêtés par un deuxième siphon à une centaine de mètres du premier, en amont. Je me souviens fort bien de cette voûte très basse que nous avions trouvée désamorcée... Comment ces spéléologues avertis ont-ils pu se tromper à ce point...?»

Commence alors une véritable guerre de tranchées.

Chaque adversaire fourbit ses armes, cherche des alliés, publie des communiqués. Le 23 décembre, le comité directeur de la S.R.S.A.S. décide de porter l'affaire devant le Spéléo-Club de Paris, et communique copie du dossier au Comité National de Spéléologie, à la Société Spéléologique de France (l'autre organisme représentatif de la spéléologie française à l'époque) et à la Direction départementale à la jeunesse et aux sports.

L'atout majeur de la S.R.S.A.S. est un plan effectué par ses soins de la grotte Pouget. Sur ce plan des mentions manuscrites sont portées. Le premier groupe de mentions, signé de Saint-Marty, Galichet, Cruzel, atteste que les signataires ont bien passé une première fois le siphon de La Source, le matin du 18 septembre 1952, et se sont arrêtés au bout d'une quarantaine de mètres. Le second groupe de mentions, signé de Saint-Marty, Cruzel et Fontès, a pour objet de prouver que l'équipe Malifaud n'a pas dépassé le «lac» amont, terminus des deux expéditions concurrentes. Ce point, mesuré, se trouve à exactement 108 mètres de La Source, ceci ayant comme conséquence de jeter le discrédit sur les affirmations enthousiastes de Malifaud (peut-être aidé par les journalistes?) sur les dimensions grandioses de la cavité et sur la prétendue voûte basse qui aurait arrêté la S.R.S.A.S.

Pour Malifaud, l'heure de vérité à sonné. Ses anciens coéquipiers semblent manifestement lassés par un conflit qui les dépasse. L'un d'eux va jusqu'à lui écrire : «... qu'après avoir joué le rôle de la mouche du coche, il voulait désormais jouer celui du geai paré des plumes du paon...!»

Après une ultime passe d'armes — il parle de porter l'affaire en justice — il baisse les bras. Il faut dire que le Spéléo-Club de Paris, alors présidé par Guy de Lavaur, ne l'a pas — prudemment — suivi. Sans se prononcer sur le fond, son comité directeur indique que les explorations de Malifaud étaient effectuées à titre personnel, le Spéléo-Club de Paris n'en ayant eu connaissance qu'a posteriori, le tout étant à mettre au compte de la fougue d'un néophyte.

. On ne reverra plus Malifaud sur le causse de Sorèze. Et pourtant, en dépit de ses exagérations à mettre au compte de la jeunesse et de l'enthousiasme, il a été le promoteur et l'un des acteurs principaux d'une découverte bien plus sensationnelle que les quelque cent mètres de la grotte Pouget qui ont été au cœur du conflit. Entendez par là que la galerie qu'il croyait préhistorique, galerie curieusement escamotée du débat, existe bel et bien. La seule erreur de Malifaud a été de la croire préhistorique, alors

je izmaio teaujory be zine i Sorize est à Revel qui surancat last despuis longtomps de la spisialogie avec vous si votre list avait une autre composition, et vou le pavec aprevier list min-mine qui vous au droné, je jusse , asser de previero te ma patienze est de nom imput de considition, j'en avoive sui paul livi à "en avin franchement asser ", et je me vire obligé la relaje en consequence — pans faisleore, course le tris.

Torrier-vous trait cela normal est interessants ?

Torrier-vous trait cela normal est interessants ?

Torrier-vous trait cela normal est interessants ?

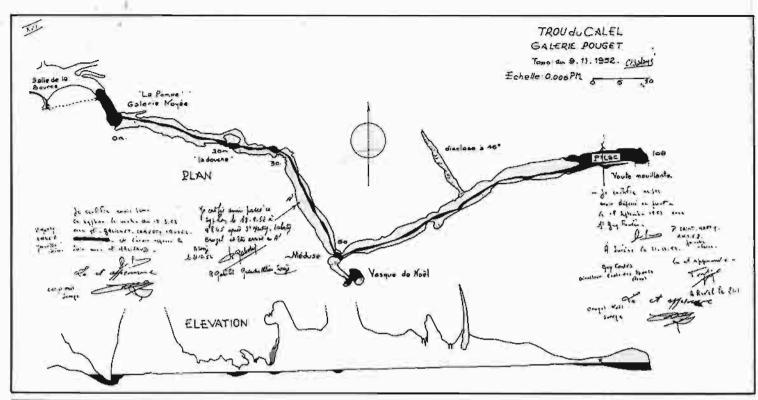
To vous jernis recommensants da trien vouloire luire (en faire liet) este intre : tree le number de vetre Sylles Clab, est dans celle attente, je vous price d'agrèce me salust estone dit tin jusée

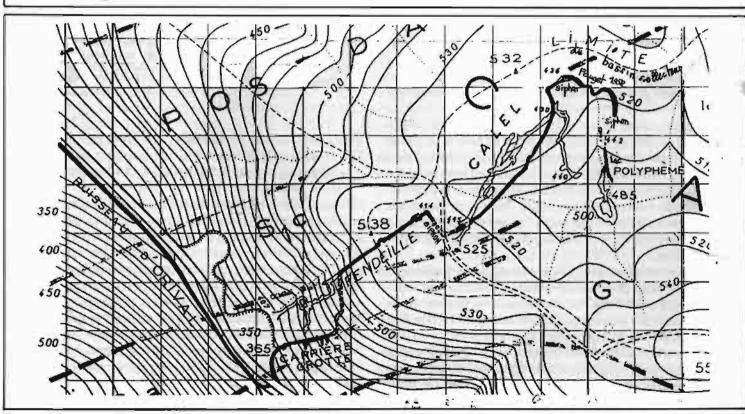
P. S. Soit det in parsant, cours que est single mon expédit de se parantee nont per se seu su la chance : l'eau attent montres est il not the méter peu un les vivients de premier , en coment je ne seu son en print trait en celt coine de mête du premier, en coment je ne seu son in fort trait en le cele conte te le base que son airon traverse desconvoir est sité upuis l'exceptionnelle sécherace sonient despuis le mois de mais comment ce spaléologue questée ent. Il pu se trempes à ce perint ?!

Fac-similé de la fin de la lettre envoyée par Pierre Malifaud à la S.R.S.A.S., le 15 décembre 1952. On lira avec amusement le post-scriptum «incendiaire». Archives du Musée Spéléologique du Grand Sud-Ouest.

qu'on peut penser maintenant, à la lueur des découvertes ultérieures, qu'elle renfermait des vestiges de la fréquention des hommes de l'Antiquité ou du Moyen Age.

Deux points ont joué en défaveur de Malifaud. D'abord, son exagération de la beauté de la grotte Pouget et les divergences quant à sa longueur ont permis à ses adversaires de l'époque de jeter le discrédit sur l'ensemble de ses affirmations. Pourtant, tous les spéléologues savent que les néophytes ont tendance à majorer, faute de repères familiers, les distances qu'ils parcourent sous terre; quant à la splendeur des concrétions, comment reprocher à un amoureux de voir sa belle avec les yeux de l'amour? Ensuite, sa prétention à voir dans une disposition curieuse de la paroi une tête sculptée a été accueillie avec scepticisme. Il faut dire que, sur ce point, au début, Malifaud est loin d'être affirmatif. Le doute devient certitude au fil des articles, des correspondances.





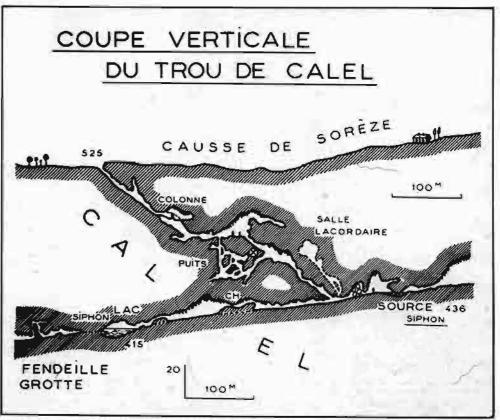
Page précédente : le document du haut, établi à partir de la topographie de la galerie Pouget levée par la S.R.S.A.S. le 9 novembre 1952, est la clé de voûte de l'argumentation développée par la Société pour confondre Pierre Malifaud. Le différend ne porte pas sur la paternité de la découverte, puisque le document en question est en fait la reconnaissance implicite de la véracité des dires du spéléologue parisien, mais sur la longueur de la galerie explorée. Dans son article de presse, Malifaud parle de plusieurs centaines de mètres découverts. Le chiffre avancé par la S.R.S.A.S. est notablement en retrait, puisqu'on peut lire sur la topographie que le point extrême atteint (par la S.R.S.A.S.) est à 108 mètres de l'extrémité amont du siphon pompé. Les attestations manuscrites de Fontès, Saint-Marty et Cruzel. portées sur la topographie le 21 décembre 1952, ont pour but de prouver que l'équipe «victorieuse» en septembre n'est pas allée audelà du point 108. Document Musée Spéléologique du Grand Sud-Ouest.

Dès 1953, Malifaud conteste ce point de vue dans une lettre caustique dans laquelle il affirme que la voûte mouillante appelée «Petit Lac» par la S.R.S.A.S. a été trouvée par lui désamorcée en raison de la sécheresse, alors que lors du pompage de novembre, le niveau de l'eau était monté. Dans l'article de presse, Malifaud écrit : «... Après une centaine de mètres environ, le lit de la rivière se creuse en une sorte de petit lac de 10 à 15 m de lone, et l'on doit passer sous une voûte fort basse. Audelà... (voir pages 8 et 10)... nous parvinmes à un lac extrêmement long... qui devait marquer pour nous la fin de l'exploration. Nous avions parcouru plusieurs centaines de mètres dans la nouvelle grotte...»

Il est bien difficile, des années après, de trancher un débat dans lequel, sans jeu de mots, on se «noie» un peu! Le niveau de l'eau reste une donnée capricieuse et les meilleures descriptions, lorsqu'elles sont induites à partir de ce facteur, n'ont qu'une valeur indicative très grossière. Ce qui est certain, c'est que l'équipe Malifaud n'a pu franchir le siphon n° 2. En effet, ce siphon mesure une trentaine de mètres de long et sa profondeur atteint 2 mètres; c'est donc bien autre chose qu'une simple voûte mouillante.

On peut donc, penser la chose suivante, au vu du document du bas de page précédente (agrandissement de la carte hydrogéologique du causse de Sorèze, dressée par P. Malifaud):

· l'équipe Malifaud a effectivement trouvé le «Petit Lac» en basses eaux et dépassé le point 108 de quelques dizaines de mètres vers le sud, avant d'être arrêtée, non pas par un «lac», mais par la profondeur de l'eau consécutive à l'entrée dans le siphon n° 2.



Ci-dessus: bien des hypothèses ont été émises sur la localisation de la «galerie préhistorique» découverte par Pierre Malifaud et ses compagnons, le 28 août 1952. Sur cette coupe du Calel dessinée par Malifaud après les événements relatés ici, la croix inscrite dans un cercle indique l'emplacement présumé de la galerie. Malheureusement, cette partie de la cavité est un véritable labyrinthe, et l'accès de la galerie en question n'est peut-être pas unique. Elle a donc pu, depuis, être parcourue, et les empreintes de pieds (voir photo page 143) détruites.

Page suivante : «...en face de moi se dresse une étonnante tête humaine, faite de roc et de glaise, d'un mètre de haut...» Photo prise par Pierre Malifaud le jour de la découverte. Faut-il y voir un simple jeu de nature, ou bien l'exploitation d'un caprice de la paroi à des fins inconnues ? Le débat reste ouvert...



ll est intéressant de voir comment sa découverte est perçue dans le milieu des préhistoriens. Le professeur Louis Méroc, alors directeur de la circonscription Midi-Pyrépées des antiquités préhistoriques, dans un courrier en date du 16 décembre 1952, après quelques généralités sur les empreintes de pieds humains préhistoriques et sur les résidus de torches, se montre catégorique : «... tout ceci vous montre combien votre découverte me passionne. Maintenant, au risque de vous causer une grave déception, je préfère vous dire que la tête humaine représentée par votre photo me paraît, sans grand risque d'erreur, un simple jeu de la nature. Les sculptures préhistoriques — il y en a de très belles — sont d'un tout autre style. Mais que cela ne vous attriste pas trop car tout le reste constitue une fort belle découverte...»

Le comte Bégouën, alors âgé de 90 ans, reste tout aussi prudent : «... C'est ainsi que je lis avec un intérêt passionné les articles de M. Malifaud sur les découvertes faites par sa vaillante équipe dans les environs de Revel... Je conçois aussi ses hésitations devant le curieux profil humain (?) de roc et d'argile (?) ayant éprouvé les mêmes scrupules à propos du profil rocheux trouvé par Breuil et Cartailhac dans la grotte du Mas d'Azil. Aussi aurais-je désiré dans ces articles plus sportifs que scientifiques, plus de détails et de précisions, ainsi que l'avis de savants compétents comme Méroc... Ce serait un crime que de décourager les jeunes chercheurs, mais l'ardeur, la bonne volonté, le courage que M. Malifaud note avec raison dans sa sympathique équipe ne suffisent pas, il faut aussi de l'érudition et de la réflexion...»

Norbert Casteret, quant à lui, fait... une réponse de Gascon! Après des félicitations chaleureuses, il se lance dans des digressions sur le droit d'inventeur, sur les conflits entre collègues indélicats, mais reste évasif sur le fond du problème.

Mais le mot de la fin revient à un spéléologue toulousain dont nous n'avons pu déchiffrer la signature, dans un courrier daté du 28 mai 1953, adressé à un dirigeant de la S.R.S.A.S.: «... Toutes les personnes à qui j'ai parlé des vestiges du Calel, que ce soit à la présidente de la section spéléo de Toulouse, au professeur Méroc ou à Casteret, toutes ont été doucement amusées. Je n'ai donc aucune crainte en affirmant que tout est fantaisie dans ce qu'avance le sieur Malifaud...»

Bien entendu, aucune de ces personnes n'a été vérifier sur place, à l'époque, les affirmations de Malifaud...

Alors? Sculpture ou caprice de la nature? Nous nous garderons bien de trancher au seul examen de l'unique

photo existante de la «tête». Car depuis toujours, l'homme déambulant sous terre a aimé reconnaître dans les circonvolutions de la roche les formes de la surface et de son environnement familier. Peut-être l'explorateur médiéval a-t-il été frappé par la ressemblance entre ce relief et un visage humain, à la faveur d'un éclairage sub-til, et a-t-il ajouté, malicieusement, un placage d'argile pour parfaire l'illusion?

Quoi qu'il en soit, la découverte de Malifaud venait trop tôt. Avec le recul du temps, et comparativement aux découvertes des années 60, on est en droit de penser que le fougueux Parisien a été le premier à reconnaître des vestiges de la fréquentation antique. Tout l'indique : les traces de pieds nus, les charbons de bois, les signes «cabalistiques», les coups de pics sur les parois... Cette galerie, perdue au cœur du Calel, oubliée même de ses inventeurs, regroupait en quelques dizaines de mètres tout ce qui fait l'intérêt archéologique de la cavité. Elle n'a jamais été retrouvée...



2. Les défricheurs

Où l'on voit Mathieu Thérèse Villenave, futur avocat, futur journaliste, arpenter en 1783 le trou du Calel dans le plus extravagant équipage; suivi de l'exposé des travaux de J.-A. Clos, notable lettré, topographe et explorateur du Calel dans la seconde moitié du XVIII^e siècle, auteur d'un rarissime «VOYAGE AU DEDANS ET AU DEHORS DE LA MONTAGNE DU CAUSSE...»

ES DÉCOUVERTES de Malifaud étaient loin d'être le premier acte spéléologique que connut le Calel. En effet, l'homme est ainsi fait qu'il a, en tous temps et en tous lieux, toujours été poussé par le démon de la curiosité.

Nul ne peut dire qui posa le premier son pied mal assuré sur le sol difficile de la grotte; si le passage de l'homme médiéval est attesté avec une grande certitude, il est plausible qu'il faille situer bien plus avant cet événement. Le contexte archéologique proche nous y invite. On sait que les métallurgistes de l'âge du Bronze ont fréquenté ces lieux, certainement à la recherche des nodules métalliques abondants sur toute la surface du causse.

Quoi qu'il en soit, la mode n'était pas, en ces temps-là, d'écrire son nom sur les édifices et lieux visités, et la «graffitomanie» ne se développera comme un véritable fléau qu'à partir du XVI^e siècle!

On peut se demander, à travers l'Histoire, quelle a été l'attitude de l'homme vis-à-vis de la caverne. On a parlé de la «grande peur médiévale» devant l'abîme considéré comme repaire d'êtres prodigieux et malfaisants, voire diaboliques. Nous verrons qu'il n'en est rien, et que l'homme du Moyen Age a parcouru au moins les deux tiers des galeries du Calel connues actuellement.

En réalité, la caverne appartient à l'espace rural. Elle est le prolongement naturel du terroir, et le paysan n'hésite pas à y pénétrer, parfois fort loin, s'il y trouve un intérêt quelconque, et même sans motivations économiques. Ses seules limites sont celles que lui imposent les obstacles naturels, encore qu'il fasse, à bien des égards montre d'une ingéniosité et d'une habileté à les surmonter que lui envieraient bien des spéléologues modernes! Simplement, son expression privilégiée n'est pas la forme écrite — apanage de l'intellectuel, du citadin — mais la forme orale, plus sujette aux déformations et à l'oubli.

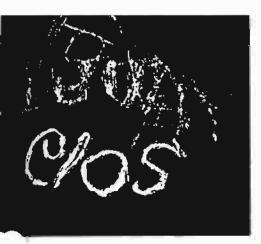
Il faut attendre le dix-huitième siècle finissant pour trouver un texte relatant une exploration au Calel. Ce texte est corroboré par une inscription et une date très effacées, finement incisées sur la paroi de la grotte, quelques mètres après l'orifice.

Ce siècle brillant, caractérisé par le grand bouillonnement d'idées qui débouchera sur la Révolution, est aussi celui où de nombreuses disciplines scientifiques prennent naissance. Les sciences de la Terre se dégagent du fatras de superstitions dans lesquelles elles étaient engluées, et une attitude nouvelle, qui consiste à observer sur le terrain, se substitue à l'étude «en chambre» symbolisée par le cabinet de curiosités que tout honnête homme se devait de posséder.

En 1783, donc, Mathieu, Guillaume Thérèse Villenave, futur avocat et journaliste, frappe à la porte de l'Ecole de Sorèze, en compagnie de son ami Reboul. Villenave a vingt et un ans, la soif d'apprendre et de connaître. La visite du Collège, couronnée par le Cabinet de Physique, laisse les deux compagnons sur leur faim. Ils font part aux bénédictins de leur désir de connaître les «souterrains de la Montagne Noire». Justement, le professeur de physique de l'Ecole a déjà arpenté le Calel, poussant, ditil, ses incursions plus loin qu'aucun autre. L'affaire est entendue, et le 21 octobre au matin, une caravane forte de sept hommes quitte le couvent. Outre le professeur de physique, Reboul et Villenave, quatre valets ont été requis. Après une ascension sans histoires, l'orifice du Calel est atteint.

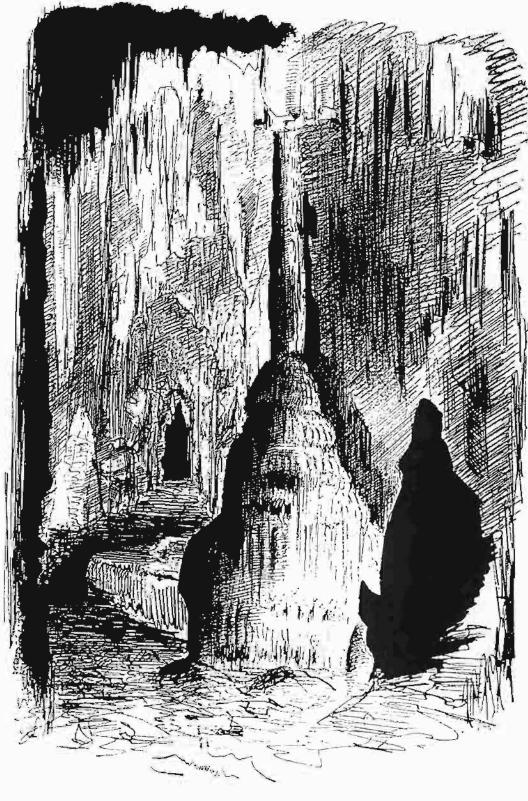
Le texte de la visite, de la plume de Villenave, ne manque pas d'intérêt, et rend bien compte de l'ambiance qui préside à la folle équipée. Nous y ferons constamment référence, nous permettant quelques légères digressions afin d'éclairer le lecteur.

La préparation des explorateurs ne manque pas de pittoresque: «...quelques préparatifs et quelques changements à notre toilette étaient nécessaires avant de pénétrer dans le souterrain. Nous déposâmes nos fracs et nos chapeaux; une chemise fut passée comme un san benito, flottant sur le reste des vêtements; nous ceignîmes notre tête d'un mouchoir. Un des valets fut préposé à la garde des dépouilles, un autre battit le briquet; chacun de nous



A droite: «Grotte de la Fendeille, salle de la Colonne», par Louis Clos. Encre de chine au format original de 22,5 × 16,5 cm. vers 1880. Collection Société de Recherches Spéléo-Archéologiques du Sorézois et du Revélois.

Ci-dessus: patronyme de Louis Clos, gravé dans le Calel (communiqué par H. Poudevigne).



arma ses mains de deux chandelles allumées et la marche commença dans l'ordre suivant: le professeur de physique, moi, Reboul et les trois valets. Je demandais pourquoi des torches portées par les trois domestiques et qui auraient donné une lumière plus éclatante que nos douze chandelles, n'étaient pas employées de préférence, ce qui aurait laissé libre l'usage de nos mains ou nous aurait permis de conserver nos cannes comme point d'appui. Le professeur répondit que la fumée des torches, lorsque nous aurions avancé dans les sinuosités du labyrinthe, vicieraient l'air respirable et que nous ne pourrions pénétrer bien avant; qu'au surplus, les cannes seraient souvent plus dangereuses qu'utiles, nous embarrasseraient dans des sentiers glissants, où nous ne pourrions passer que courbés jusqu'à terre...»

La petite équipe pénètre alors dans la galerie principale du Calel, fortement pentue et glissante dans ses premiers mètres. Elle atteint sans problèmes l'évasement de la galerie baptisé salle de la Colonne.

«...Après être parvenus par une pente plus incommode que périlleuse, à cinquante ou soixante pieds de profondeur, nous arrivâmes en face d'une colonne informe, brisée dans son diamètre, et nous y trouvâmes quelques légères traces de la main ou de la vanité des hommes. Mais cette colonne n'avait point été élevée par eux, c'était une stalactite gigantesque, ouvrage de plusieurs siècles d'infiltration d'une eau supérieure, et qui avait été rompue sans doute par la secousse violente d'un tremblement de terre.

Voilà, dit le chef d'expédition, voilà ce que nous appelons la colonne d'Hercule; beaucoup de voyageurs sont venus jusqu'ici et ont gravé leurs noms sur la stalactite comme témoignage de leur audacieuse intrépidité: vous y verrez même, et il nous les fit remarquer, les noms de deux bénédictins et celui d'une femme. Je crois être le premier mortel qui n'ait pas été arrêté par cette barrière...»

Notons au passage que la graffitomanie évoquée plus haut avait déjà sévi. Egalement, il faut relativiser «l'audacieuse intrépidité» des voyageurs! Villenave le dit lui-même: de ce point, la lumière du jour est encore perceptible! Quant au professeur de physique, il ignore que, des siècles et des siècles avant lui, d'autres hommes sont passés bien au-delà de la «barrière». Enfin, l'on constate que, déjà, la cassure de la colonne est attribuée à un séisme, argument dont nous aurons l'occasion de discuter.

Pour l'heure, les hardis compagnons ne s'arrêtent pas à des considérations philosophiques, et continuent leur des-

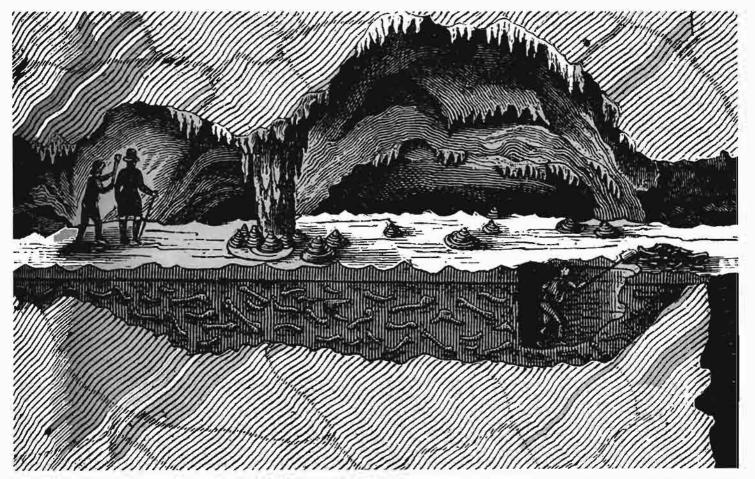
cente dans l'abîme, non sans être prévenus par leur mentor: «...Maintenant c'est ici que vont commencer la fatigue et les dangers; si une de vos chandelles vient à s'éteindre, soyez attentifs et prompts à la rallumer. Nous allons pénétrer dans d'épaisses ténèbres et marcher entre des précipices inconnus, dans des sentiers étroits, difficiles et glissants...»

Il faut savoir, dans les textes anciens, discerner la clause de style. Toute la littérature romantique, lorsqu'elle évoque des courses en montagne ou — plus rarement — sous terre, fourmille de superlatifs édifiants: ce ne sont que précipices «affreux», abîmes «effroyables», «insondables»! En réalité, la visite du Calel ne requiert pas de qualités physiques exceptionnelles. Il en était de même en 1783; cependant, les explorateurs occasionnels de l'époque, en faisant une action malgré tout hors du commun, se plongeaient dans un contexte émotionnel très fort, et il faut leur reconnaître un certain courage, car ils avançaient dans un monde inconnu d'eux, sans aucune garantie de recevoir du secours en cas de besoin.

«...Nous avions plusieurs lieues à faire dans les entrailles de la montagne; on ne pouvait y entrer avec des provisions de bouche considérables et aucun gîte n'y paraissait favorable au repos et au sommeil...»

La jeunesse et l'enthousiasme aidant, les dangers réels ou supposés sont vite oubliés. La descente se poursuit. Villenave découvre des concrétions dans une vasque, et se livre — en toute innocence — à un véritable vandalisme souterrain.

«Je voulais en détacher quelques feuilles, et alors nous commençâmes à nous apercevoir que nous n'avions apporté ni ciseau, ni marteau, ce qui nous eut procuré les moyens d'enrichir le cabinet de Sorèze d'échantillons préférables par leur volume à ceux que nous pûmes lui procurer. Enfin, je fis tant de mes doigts que je parvins à détacher quelques fragments. Un nouvel inconvénient vint alors se manifester et se fit mieux sentir dans la suite. Nous n'avions ni boîte ni sac, ni panier et nos poches avaient été laissées à l'entrée du souterrain. Il nous restait nos goussets, mais ils furent bientôt remplis de stalactites et de stalagmites, de coquillages pétrifiés de diverses configurations singulières, de fragments de minéraux détachés, arrachés avec effort. Enfin nous fûmes réduits à enfermer nos richesses entre la chemise et le sein. Nous en perdîmes un bon nombre pendant la traversée... et quand nous voulions ressaisir nos trésors, les lumières étaient éteintes; il fallait avant tout les rallumer à celles de notre



compagnon le plus voisin et qui, debout encore, allait bientôt tomber à son tour. Souvent nous vîmes ces mêmes trésors rouler vers les précipices et le bruit de leur arrivée sur les eaux, quand il parvenait à notre oreille, nous faisait juger par l'intervalle écoulé entre la chute et le son, combien était profond le gouffre où ils étaient descendus...»

Les premières difficultés se présentent. Si la visite du Calel ne nécessite pas d'accomplir cet exercice difficile qu'est la descente ou la remontée de conduits verticaux, certains passages n'en sont pas moins acrobatiques!

«...Un casque d'airain eut mieux défendu nos têtes que la toile légère qui les enveloppait. Les voûtes du souterrain, quelquefois élevées de 40 à 50 pieds, s'abaissaient soudain à 4 ou 5; elles étaient hérissées de stalactites aigues, la plupart semblables à des tuyaux de plumes qui, se brisant sur nos têtes, les meurtrissaient ou les ensanglantaient. Nous descendions toujours de plateau en plateau, de colline en colline... tantôt nous pouvions mar-

cher lous les six de front, ayant au-dessus de nos têtes des plafonds que l'œil ne pouvait apercevoir, et que tantôt, devenu trop étroit pour le passage d'un seul homme, le chemin nous forçait à marcher plus ou moins fortement courbés vers la terre et ajoutait une grande fatigue à de plus grands dangers...

Plusieurs fois, nous eûmes à côtoyer des précipices sur des sentiers qui n'avaient que deux ou trois pieds de largeur. Dans un de ces effrayants passages il nous fallut avancer en adossant notre corps incliné en arrière contre les parois d'une roche lisse et demi-circulaire. L'abîme était devant nous et la voie si resserrée qu'un de nos bras étendu débordait de quinze à vingt pouces le gouffre même où un faux pas devait nous engloutir. Bientôt nous arrivâmes dans une salle ou plutôt dans une place formant un cercle irrégulier et qui pouvait avoir quatre cents pas de diamètre...»

Les explorateurs sont arrivés dans la salle des Chauvessouris. Ils découvrent les amas de guano, et s'essayent à sortir, sans succès, les cheiroptères de leur léthargie :

«...Le sol de la plaine où nous marchions était noir, couvert d'une matière gluante qui s'attachait à nos pieds, exhalant une odeur désagréable qu'on n'eût pu supporter longtemps sans nausées. Notre guide nous apprit que les voûtes de l'immense rotonde étaient tapissées de chauvessouris d'une grosseur extraordinaire et que nos pas s'imprimaient dans les déjections séculaires de ces oiseaux de nuit...

Ni l'éclat des lumières, ni le retentissement de nos voix ne purent les tirer de leur profonde léthargie. Ce fut sans doûte un bonheur pour nous, car le moins que pouvaient faire ces myriades d'oiseaux nocturnes, en s'abattant autour des lumières, était de les éteindre et de nous fermer tout moyen de retour...»

Désormais, la petite troupe progresse en terra incognita. Une chatière est franchie dans le meilleur style spéléologique, sans souci pour les chemises dont le blanc n'est plus qu'un lointain souvenir!

«...Nous poursuivîmes notre route et presque à cent pas de cette vaste enceinte où plusieurs régiments auraient pu être rangés en bataille, nous arrivâmes devant un orifice de deux pieds de diamètre. Il fallait passer par cette étroite ouverture ou borner la notre voyage et retourner sur nos pas. Notre physicien ne s'était jamais aventuré si loin dans les sinuosités inextricables où il s'égarait avec nous. Tout lui paraissait nouveau: «Je ne sais trop, dit-il alors, comment, perdu avec vous dans les détours de ce labyrinthe, je vous ramènerai des ténèbres de l'abîme à la douce clarté du jour». Nous étions jeunes et présomptueux. Le passage du terrible défilé fut résolu. Il fallut ramper sur le ventre, passer d'abord un bras allongé en avant, puis la tête, puis l'autre bras tendu en arrière avec le reste du corps et ne pas laisser les chandelles s'éteindre ou avoir soin de les rallumer sur-le-champ...

Notre costume singulier avait été rendu plus pittoresque par les eaux tombées des voûtes sur nos têtes, par le suif, la boue et les matières noires et visqueuses et par le sang qui avait coulé sur nos visages et nos vêtements. D'ailleurs nous étions comme farcis et renflés de pierres, de coquillages et de congélations. Ce bagage formant une épaisse ceinture au-dessus de nos reins, nous avait plus ou moins meurtris dans le passage du défilé, et par les parois de l'étroit orifice dans lequel nous rampions comme des serpents.

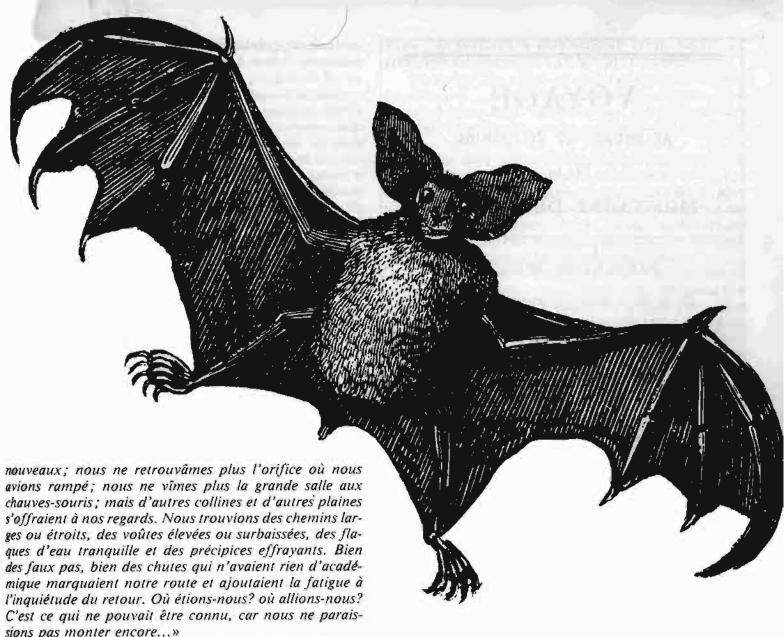
Nous étions enfin debout au-delà du défilé; nous respirâmes un moment en rétablissant un peu le désordre de notre toilette et en ressaisissant quelques-unes des richesses qui s'étaient échappées de notre sein...»

Enfin, c'est la récompense tant attendue. A environ cent mètres sous la surface, ils prennent pied dans le lit du ruisseau souterrain. Ils en suivent le cours sans rencontrer d'obstacles, sur une distance qu'il faut ramener plus modestement à quelques dizaines de mètres. Mais la lassitude gagne, la soif de découvrir étant apaisée...

«...Bientôt nous arrivâmes au bord d'un ruisseau roulant, sans murmure, une onde d'une limpidité si grande que l'œil saisissait jusqu'aux moindres objets dans le fond de son lit; pas un arbuste, pas une herbe ne s'offraient sur ses bords. Le sable était partout attaché au sol et tous ses grains, que l'œil distinguait encore, adhéraient entre eux sans que le pied de l'homme pût y marquer son empreinte... Nous étions sans doute les premiers mortels arrivés sur les bords; aucun de nous ne fut tenté de boire de son onde. Nous le côtoyâmes l'espace d'environ un mille, et nous serions sans doute arrivés au pied de la montagne où l'on croit que commence son cours; mais comme les objets qui s'offraient à notre vue n'avaient plus rien de nouveau pour nous, comme nous avancions sans nouvelle découverte et sans péril, que peut-être nous eussions pu faire plusieurs milles encore dans ce vallon uni, large et n'offrant plus que la monotonie des ténèbres, notre guide proposa le retour. Nous étions depuis longtemps arrivés à la base de la Montagne Noire et nous voyagions sur ses fondements. Il était deux heures après midi; nous avions marché sans relâche depuis dix heures du matin. Il fallait faire encore cina ou six milles avant de nous retrouver hors des flancs de l'abîme, si toutefois nous pouvions en sortir. D'ailleurs notre provision de chandelle s'était plus qu'à moitié consommée... La faim aussi ne pouvait tarder à se faire sentir. Tout commandait donc de s'arrêter...»

Avant la remontée et ses périls — réels on va le voir — les explorateurs procèdent à la première observation scientifique rapportée sur le Calel. Puis, tant est différente la physionomie d'une grotte selon qu'on la parcourt dans un sens ou dans l'autre, ils s'égarent.

«...Un petit thermomètre, seul instrument que nous eussions porté avec nous, placé sur le bord du ruisseau, indiqua un degré de chaleur de plus qu'il ne marquait au haut de la montagne. Dès que le retour fut résolu, je sentis mon courage s'évanouir. La curiosité était satisfaite; je ne vis plus que les dangers que j'avais courus et qu'il fallait affronter encore... Enfin nous perdîmes de vue le ruisseau, mais sans retrouver le chemin qui nous avait conduits sur ses bords. Nous errions dans des sentiers



La situation, sans être dramatique, devient préoccupante. Un intermède zoologique apporte quelque diversion.

«...Tout à coup, une découverte vint nous distraire du sentiment pénible de notre position. Dans l'angle du rocher à six pieds de hauteur j'aperçus quelque chose de noir; j'approchais une de mes lumières, et je vis comme une masse informe, avec des cartilages et des parties hérissées de poils. C'était des chauves-souris attachées à la roche et comme superposées. Un cri de joie retentit dans nos rangs; enfin nous rencontrions les seuls habi-

«...En déployant les membranes de ses ailes, il offrit à nos regards une chauve-souris de la plus grande espèce...» Les chauves-souris, animaux bien inoffensifs, ont toujours eu mauvaise presse. Il n'y a pas si longtemps encore, les paysans les clouaient sur les portes des granges pour conjurer le mauvais sort.

VOYAGE

AU DEDANS ET AU DEHORS

DE LA

MONTAGNE DU CAUSSE.

PARAGRAPHE PREMIER.

Ce qu'on a écrit sur cette Montagne.

Sorèze se trouve dans la plaine à l'embouchure d'une gorge formée par deux montagnes, entre lesquelles coule le ruisseau d'Orival, Soricinus rivulus. La montagne du midi porte le nom de Berniquaut; celle qui est à l'est de Sorèze s'appelle le Causse.

C'est sur cette dernière montagne que se trouve le Trou du Calel. Plusieurs auteurs ont parlé de cette caverne, notamment Falery dans son Panchymicum, Borel dans ses antiquités, M. Lenormand dans son annuaire pour l'an XI. M. Massol en a donné la description la plus exacte et la plus intéressante dans son ouvrage qu'il a publié récemment sur le département du Tara.

Mais il est arrivé au sujet de cette grotte tout l'opposé de ce qu'on voit ordinairement. Au phy-

Fac-similé de la page 161 du rarissime ouvrage de J.-A. Clos, paru en 1822 à Toulouse, chez Bénichet Cadet, imprimeur, 25 rue de la Pomme. Curieusement, le nom de l'auteur ne figure que sous forme d'initiales : Par J.-A. C., Membre correspondant de la Société Royale des Antiquaires de France et de plusieurs autres Sociétés. Belle leçon de modestie pour notre époque où le nom de l'auteur devient plus important que le contenu de l'ouvrage!

tants de cette région de la nuit; mais aucun signe de vie nous était donné. La lumière n'avait produit aucun effet sur ce groupe inerte et sans mouvement.

Du gros bout de la chandelle dont ma main droite était armée, je frappais fortement à plusieurs reprises sur cette masse immobile, mais elle ne changea ni de forme ni de position. Je désespérais déjà du succès de mes épreuves, lorsque je m'avisais d'obtenir de la flamme le résultat que n'avait pu produire le frottement. J'approchais la mêche brûlante de la matière et la chauffais vivement. Près d'une minute s'était écoulée, et j'allais abandonner mon opération un peu barbare pour échapper à l'odeur forte et fétide qui venait nous assaillir, lorsqu'une partie de cette masse se détacha, tomba à mes pieds en déployant les membranes de ses ailes et offrit à nos regards une chauve-souris de la plus grande espèce, comme on en voit au cabinet d'histoire naturelle du Jardin du Roi et qui ont dix-huit à vingt pouces d'envergure. Aucun de nous ne voulut se charger de ramasser et d'emporter cette proie qui resta couchée par terre sans se mouvoir. D'ailleurs depuis sa concrémation, elle exhalait une odeur insupportable qui hâta notre départ et nous poursuivit très longtemps dans les détours du souterrain...»

Enfin, après bien des tribulations, les six hommes revoient le jour : «...Bientôt, notre guide cria : «Courage! Je retrouve un chemin que j'ai suivi dans un autre voyage... voilà la croix que j'ai gravée, avec un couteau sur cette colonne». Nous poursuivîmes notre route, mais bientôt le physicien ne se reconnut plus. Nous montions depuis assez longtemps dans les flancs de la montagne, quoique nous trouvassions à parcourir de longs étages de plain-pied. Cependant, des descentes assez nombreuses nous reportaient vers les fonds que nous venions de auitter, et plus d'une fois nous revîmes des sentiers inférieurs que nous avions suivis. Ainsi notre guide ne pouvait juger si nous avions monté beaucoup plus que nous n'avions descendu... Nous n'avions plus envie de chanter ni de rire, lorsqu'un étroit passage, qui n'avait guère que trois pieds de haut, nous laissa voir un faible jour et nous amena sur les derrières de la fameuse colonne. Notre premier mouvement fut de remercier le ciel...

Lorsque nous arrivâmes à la bouche du cratère, le soleil descendait sur l'horizon. Le gardien de nos habits, qui nous croyait perdus dans les entrailles du gouffre, se disposait à porter au couvent, avec nos habits, cette triste nouvelle. Son paquet était déjà fait, et nous fûmes sur le point de fentrer à Sorèze dans le plus grotesque équipage. Ce fidèle gardien, effrayé de notre apparition, et nous

prenant pour des ombres ou des diables, fit plusieurs signes de croix. Enfin, il se rassura; il aida à nous débarbouiller...

Nous descendions gaiement la montagne lorsque nous trouvâmes à mi-côte deux bénédictins essoufflés que le Sous-prieur, inquiet depuis le dîner, auguel il nous avait longtemps attendus, envoyait à la découverte. Le soleil était couché lorsque nous rentrâmes dans Sorèze. Le Sous-prieur vint nous recevoir à la porte du couvent, il nous embrassa avec une émotion visible comme s'il avait craint de ne plus nous revoir... Bientôt arrivèrent à la file tous les religieux du couvent. Ils étaient empressés et curieux d'avoir le récit des merveilles de notre voyage. Nous commençâmes par vider nos poches où se trouvaient entassées une partie des richesses que nous avions mises d'abord dans notre sein. Le surplus remplissait nos mouchoirs et une serviette qu'avait apportée le gardien de nos habits. A la vue de tous ces trésors arrangés sur deux grandes tables, les bénédictins se récrièrent, et leur joie se munifestait en nous embrassant et en nous serrant les mains.

Ils voulurent bien consentir à ce que nous remissions après le diner qui fut aussi notre souper le récit de nos aventures dans le «Trou de la Lampe». Ce récit fut interrompu par de fréquentes exclamations. Le lendemain il fallut le recommencer encore, et il sembla causer le même étonnement. Le cabinet de physique du collège s'enrichit des plus beaux échantillons que nous avions apportés : quelques religieux, Reboul et le professeur de physique se parlagèrent le reste. Je gardai pour moi quelques légers fragments que je conserve encore...»

Ainsi se terminent les aventures sous le causse de Sorèze de Mathieu Villenave, de Reboul et du professeur de physique dont l'Histoire n'a pas retenu le nom. Saluons au passage le courage des trois valets, eux aussi anonymes, dont les motivations n'étaient peut-être pas aussi fortes de celles de leurs maîtres, mais dont le courage ne fut pas moins grand.

Différente est la démarche de J.-A. Clos, qui ne se contente pas de faire du «tourisme» souterrain. Dès 1773, soit dix ans avant le passage de Villenave, il lève un plan du Calel, plan à vrai dire très grossier, qui a le mérite de dresser le bilan de la connaissance de la cavité à cette époque. Ce n'est qu'en 1822 qu'il divulgue le résultat de ses incursions en un petit ouvrage dont le titre, selon la mode d'alors, est tout un programme:

«NOTICE HISTORIQUE SUR SOREZE ET SES ENVI-

RONS, SUIVIE D'UN VOYAGE AU DEDANS ET AU DEHORS DE LA MONTAGNE DU CAUSSE».

Le texte de Clos n'a pas la saveur et le «vécu» de celui de Villenave. Toutefois, il montre une connaissance plus complète de la cavité. Manifestement, la salle Lacordaire et la salle Lamolle sont connues dès la fin du XVIII^e siècle:

«...C'est ainsi qu'en descendant continuellement on parvient au bord d'un ruisseau très-limpide, qu'on traverse, en le remontant de quelques pas seulement, pour s'engager dans une galerie qui conduit dans plusieurs salles très-vastes situées vers l'orient. En parcourant ces salles on monte continuellement; et quand on est à l'extrêmité, on est parvenu à une assez grande hauteur...»

En ce qui concerne le ruisseau souterrain, si Clos est vite arrêté en amont: «... De retour au ruisseau, tout nous invite à en suivre le cours. En le remontant, nous passerons dans des défilés plus ou moins escarpés, et nous trouverons enfin des pierres amoncelées à travers lesquelles coulent les eaux, sans qu'il soit possible d'aller plus loin...», par contre, son incursion vers l'aval dépasse largement celle de Villenave. Toutefois, il ne fait pas état du siphon aval, autrement appelé Le Lac, terminus toujours actuel des explorateurs: «... Il faut toujours revenir à l'endroit où l'on a traversé le ruisseau. Lorsqu'on y est parvenu, on peut le descendre dans une bien plus grande étendue. Pendant ce long trajet on trouve le ruisseau tantôt encaissé entre deux terres, qui forment de chaque côté un trottoir sur lequel le voyageur marche assez commodément, tantôt resserré entre les roches, tantôt élargi sous des voûtes spacieuses et assez régulières. On est souvent forcé de se dévier à droite ou à gauche pour le rejoindre un peu plus bas. Enfin les roches se rapprochent tellement qu'il est impossible de le suivre...»

Mais Clos ne se contente pas d'arpenter en simple curieux les galeries du Calel. Très bon observateur, il essaie de saisir le site dans son contexte, échafaude des hypothèses sur les relations entre la topographie extérieure et intérieure. Sa description du causse superficiel rend bien compte de l'originalité du plateau, affecté sur une grande échelle par la dissolution des roches et l'érosion.

«...On arrive sur un plateau fort allongé où l'on remarque une suite de roches peu saillantes, ou même à fleur de terre, dont les couches sont parallèles et paraissent presque perpendiculaires. Celles qui partent du roc de la Fendeille ont surtout cette disposition, et offrent par intervalles des excavations plus ou moins profondes. Sur le pen-

chant de ce plateau, vers le sud, est un trou plus praticable que les autres: c'est le Trou du Calel. A peu de distance, on trouve également des excavations en entonnoir, qu'on dirait faites de main d'homme, mais qui sont l'ouvrage de la nature...»

Le plateau du Causse n'offre qu'une pelouse, ou des amas de pierres, ou des rochers peu élevés. Ainsi le voyageur peut aisément apercevoir au-devant de lui un vaste bassin sans ouverture sensible pour l'écoulement des eaux. Ce bassin, que je nomme aussi le grand entonnoir, lui, paraît formé par trois vallons.

La forme de ce bassin résulte de ce que le premier vallon, qui est évidemment le plus bas, ne s'ouvre point dans la vallée de la Mandre pour écouler dans l'Orival ses eaux et celles qu'il semble destiné à recevoir des deux autres vallons. Le lieu où l'embouchure devrait se trouver est occupé par des terres qui s'élèvent presque à la hauteur du plateau, et qui soutenues, renforcées par des traînées immenses de rochers, forment une barrière, ou pour mieux dire une digue inébranlable.

L'étendue de ce bassin prise aux eaux-versants a été mesurée. Il a près de 1000 mètres de longueur sur 500 dans sa moyenne largeur, et 40 de profondeur. S'il était plein, le hameau du Causse se trouverait entièrement submergé; et des deux métairies que le voyageur placé sur le plateau aperçoit en face sur la cote opposée, l'une, qu'on appelle Pistre, aurait ses bâtimens presque au bord de l'eau; les bâtimens de l'autre, qu'on appelle le Castelet, seraient un peu plus éloignés.

Au fond de ce bassin ou de ce grand entonnoir, on remarque, même de loin, un grand trou que je nomme le gouffre, ou petit entonnoir. Sa moyenne largeur est de 36 mètres...»

Ce gouffre — dont on verra plus loin la place qu'il occupe dans le système hydrogéologique du causse de Sorèze —, de par son nom, évoque le Cyclope de l'Odyssée. Etrange toponyme qui s'explique par le goût des «antiquités» de l'époque et la personnalité de J.-A. Clos, pétri de culture classique!

«...Quel fut donc notre étonnement lorsque nous vîmes un fond assez uni à la place des rochers qui le formaient, et lorsque nous n'aperçûmes absolument aucune issue. Après être descendus au fond de cet abîme, qui a une profondeur de 14 mètres, nous reconnûmes que le conduit ou tuyau existait encore et n'était que masqué. En effet, dans l'intervalle de quinze ou seize ans que nous n'avions visité ce lieu, un rocher de dix pieds de haut et huit de large s'est détaché des parois du gouffre, précisément au-

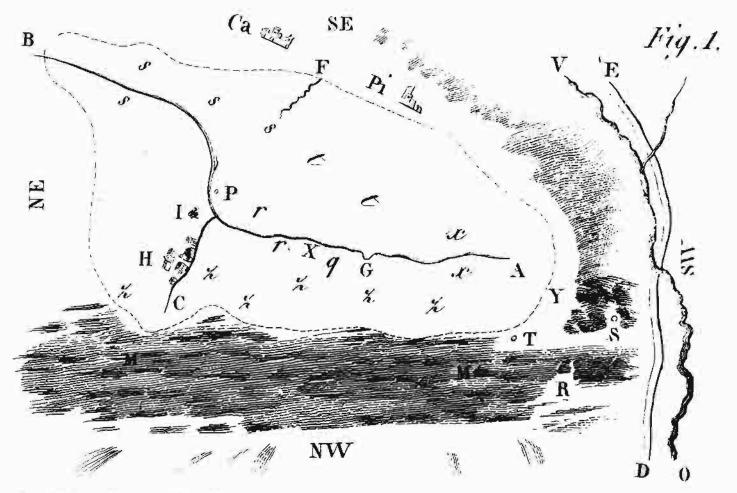
dessus du tuyau, a chaviré en culbutant, et s'est planté en travers au devant du tuyau, de manière à le cacher. Ce rocher, qui nous a rappelé celui qui servait de porte à l'antre de Polyphème, forme une cloison si exacte au fond du gouffre, qu'on ne peut pénétrer qu'après l'avoir franchi.

Le conduit qui termine le gouffre est assez vaste pour qu'on puisse en parcourir debout une assez vaste étendue; mais le sol est couvert de pierres mouvantes; il est fort incliné; et après un certain trajet la pente devient si rapide qu'on ne peut le suivre...»

Ensuite, Clos essaie de comprendre les relations complexes qui lient le paysage superficiel et souterrain. Si son texte comporte quelques faiblesses — la karstologie, ou science du domaine calcaire n'est pas encore inventée —, il n'en demeure pas moins très intéressant, car l'auteur s'efforce constamment de lier entre elles des observations, faisant preuve d'une connaissance très approfondie du site, connaissance qu'il ne peut avoir acquise qu'à la faveur d'une longue fréquentation.

«...Les voyageurs de retour du Trou du Calel, s'abusent dans l'évaluation de l'étendue de cette grotte. Ils ne jugent que d'après l'espace qu'ils ont parcouru, d'après le temps qu'ils y ont employé, d'après la multiplicité et l'étonnante variété des tableaux qui se sont présentés; et ils ne tiennent pas compte des détours, des circuits, de la difficulté des chemins. A les entendre, la grotte aurait une ou même deux lieues de longueur. Du reste, il en est de même pour toutes les grottes; et je suis persuadé qu'il n'en est pas une seule sur le compte de laquelle on n'exagère beaucoup.

Quand, à la suite d'un examen attentif, et à l'aide d'une boussole, on aura comparé l'intérieur de la caverne avec les dehors, il sera assez aisé, je crois, de déterminer par approximation la route qu'on a suivie dans ce vaste souterrain, en prenant toujours pour terme de rapport les points géographiques de l'extérieur de la montagne. On voit d'abord que le voyageur en partant du Trou du Calel laisse continuellement le fond du premier vallon à sa droite, jusqu'à ce qu'il traverse le ruisseau. Je suis sûr d'avoir vu dans le temps, de l'une des salles qui sont à droite, et peu éloignées du ruisseau le jour à travers les rochers qui fermaient le fond du gouffre. Je ne m'attendais pas à le revoir depuis l'éboulement qui a aplani ce fond, et depuis la chute du rocher de Polyphème; mais j'ai fait entrer dans le tube de l'entonnoir, aussi loin qu'il était possible, un individu chargé de faire retentir un instrument dans le temps que nous parçourions l'intérieur de



Carte Géographique du dehors de cette Montagne.

DE. Chemin bas de Sorèze à Arfons, dans la vallée de la Mandre.

OV. Ruisseau d'Orival.

MM. Plateau du Causse.

R. Roc de la Fendeille, au bont du plateau. La traînée descend dans la vallée de la Mandre jusqu'au chemin DE.

Y. Autre trainée de rochers. En S est un grand trou ovale, évasé, inaccessible, dont la direction paraît être du nord-ouest au sud-est.

T. Trou du Calel.

Ca. Métairie du Castelet.

Pi. Métairie de Pistre.

AGXP. Ligne qui marque le fond du premier vallos.

PC. Second vallon.

PB. Troisième vallon qui s'étend fort loin au-delà de B,

en montant. La ligne interrompue - - - marque quelle est à peu près la forme et l'étendue du bassin.

H. Hameau du Causse.

I. Maison de Gleizes ou partie inférieure du hameau. Elle se trouve à la jonction des trois vallons.

P. Fontaine ou puits du Causse.

F. Fontaine entre Pistre et le Castelet.

G. Gouffre.

X. Point qui correspond à peu près à celui où l'on traverse le ruisseau.

q. Petite terre cultivée ou fond du vallon.

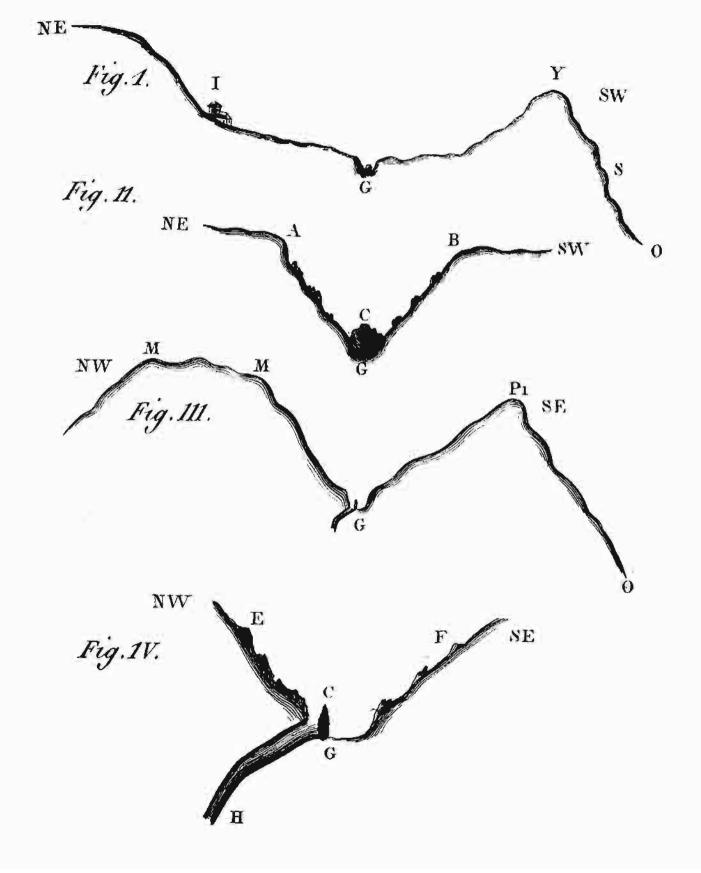
xx. Autres terres cultivées.

rr. Pré du Causse.

sss. Autres prés.

tt. Terres incultes ou cultivées.

zzz. Pelouses, pierres, rochers peu saillans.



Coupes du Bassin.

FIG. I."

Coupe du Bassin ou grand Entonnoir dans le sens de sa longueur.

- I. Maison de Gleizes.
- G. Gouffre ou petit entonnoir.
- Y50. Versant de la Fendeille dans l'Orival. En S est le trou dont il est fait mention à l'explication de la fig. I. ", pl. I."

FIG. II.

Coupe du Gouffre dans le même sens et dans un plus grand développement.

AGB. Gouffre ou pavillon du petit entonnoir. CG. Rocher de Polyphème dans sa largeur.

FIG. III.

Coupe du Bassin ou grand Entonnoir dans le sens de sa largeur.

MM. Plateau du Causse.

- G. Gouffre.
- Pi. La coupé est supposée passer par la métairie de Pistre. PiO. Versant de la montagne de Pistre dans l'Orival.

FIG. IV.

Coupe du Gouffre dans le même sens.

EGF. Gouffre on pavillon du petit entonnoir.

CG. Rocher de Polyphème dans son épaisseur.

GH. Tube ou tuyau de l'entonnoir.

la caverne. Cette expérience ne m'a point réussi, peut-être parce que le tube communique dans quelque cavité séparée du reste de la grotte.

Je regrette de n'avoir su déterminer avec exactitude le point où l'on traverse le ruisseau. Ce point est important. Je crois cependant que, sans s'éloigner beaucoup de la vérité, on peut dire qu'il se trouve vers la fin du pré du Causse. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'on passe audessous du vallon. Il serait facile d'en juger quand la boussole ne l'indiquerait pas; car quand on a parcouru

les compartimens (1) qui sont au-dessous du plateau, on descend assez rapidement en se jetant sur la droite; alors les voûtes s'abaissent, elles sont encore moins élevées au passage du ruisseau; et ce n'est après qu'elles s'élèvent de nouveau et progressivement dans les salles suivantes. Tout ceci indique assez que le lit du ruisseau est à peu près au-dessous du fond du vallon, et que le voyageur, après l'avoir traversé, doit, en poursuivant sa route, se diriger vers le Castelet. L'eau qui baigne le fond de ces belles salles, et qui va se jeter dans le ruisseau, est fournie par l'infiltration d'une fontaine qui se trouve à mi-côte, entre les deux métairies de Pistre et du Castelet.

Après avoir remonté le ruisseau, notre voyageur parvient à la jonction des trois vallons, et peut toucher en quelque sorte le fond de la fontaine du Causse. Ce que les habitans du hameau appellent fontaine, n'est autre chose qu'un puits carré, de dix pieds de profondeur, qui n'a ordinairement que peu d'eau, où les femmes descendent journellement avec leurs cruches, et remontent de même en escaladant. Après les grandes pluies, l'eau y est tellement abondante, qu'elle déborde et se répand dans le pré voisin où elle s'imbibe aussitôt. L'on est souvent obligé de creuser ce puits et d'en réparer le fond. Ceci explique pourquoi les pierres à travers lesquelles le ruisseau coule varient dans leur arrangement à diverses époques. On peut regarder à peu près comme certain que c'est le puits aui barre le ruisseau dont le cours se dévie vers le levant en suivant la sinuosité du vallon.

Enfin, lorsqu'il a descendu le ruisseau, il se trouve, à la fin de sa course, vers le point d'où il était parti, c'est-à-dire vers le Trou du Calel, mais à environ 80 mètres de profondeur, et dans les fondemens de la digue du bassin.

Ce ruisseau n'est jamais à sec, même dans les plus grandes sécheresses. Ceci n'a rien d'étonnant, puisqu'il sert à l'écoulement d'un vallon qui se prolonge dans la montagne à près de demie-lieu. La quantité d'eau doit même être quelquesfois très considérable, s'il faut en juger, non seulement par l'étendue de ce vallon, mais encore par les atterrissemens récens de véritable sable que l'on rencontre en divers lieux sur les bords du ruisseau. Bien plus, les atterrissemens de même nature qu'on trouve dans les galeries supérieures, prouvent que dans certaines circonstances l'eau reflue à une grande hauteur, et n'aboutit pas toute au ruisseau, ou du moins qu'il s'établit plusieurs courans, en suivant toujours le parallélisme des couches de rochers; et c'est ce qui nous explique pourquoi on voit

⁽¹⁾ Nous avons respecté tout au long de ce texte l'orthographe de l'époque.

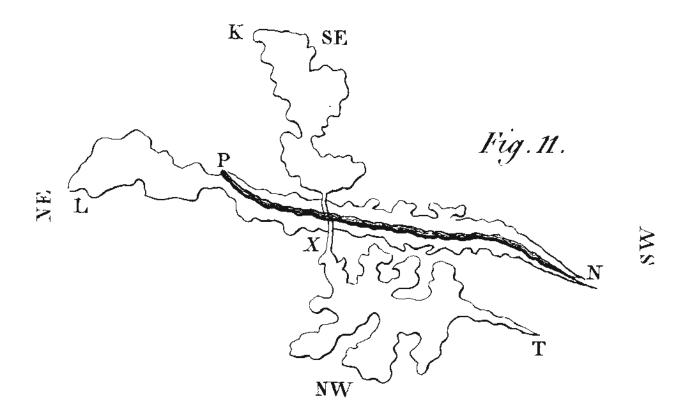


FIG. II.

Carte Géographique de ce qu'on connait du dedans de cette Montagne.

Le voyageur après être parti de T, qui est le Trou du Calei, parcourt les compartimens qui sont sous le plateau ou dans les flancs de la montagne. Il arrive en X où il traverse le ruisseau, parcourt les salles jusqu'en K. Il revient au point X et suit le ruisseau jusqu'en P. Il parcourt la galerie PL. Il revient au point X et continue à suivre, en descendant, le cours du ruisseau jusqu'en N. Il revient sur ses pas jusqu'au point X, et de là jusqu'au point T.

alors plusieurs sources considérables jaillir à diverses hauteurs dans la chaîne que forment les rocs de la Fendeille, et descendre dans le lit de l'Orival.

Je crois que pour tout observateur, qui se sera donné la peine de combiner toutes les données qui lui seront fournies par l'inspection du bassin et le voyage de la caverne, il sera démontré que le bassin ou grand entonnoir du Causse existe précisément au-dessus de la caverne, et est en quelque sorte formé par elle...»

En dépit de ses qualités d'observateur, J.-A. Clos ne perçoit pas la vraie nature du cavernement des roches calcaires. Pour lui, le volcanisme est à l'origine du creusement des grottes. Il faut dire que tout, dans cette Montagne Noire très bouleversée par les phénomènes géologiques anciens, l'y incite. Il faut dire également qu'il n'est pas le seul à se laisser abuser, et la plupart des auteurs de l'époque attribuent une origine «plutonienne», selon l'expression du temps, à ces cavités qui ne sont que le fait de la dissolution chimique des roches carbonatées par les eaux d'infiltration agressives.

«...En effet, on sera toujours forcé d'admettre une cause expansive qui aura agi violemment de dedans au

dehors. La seule inspection des lieux paraît le démontrer; car, sur le plateau du Causse, on trouve, entre les rochers, des conduits assez semblables au Trou du Calel, mais aui ne sont pas praticables comme lui. Tous ces conduits, en y comprenant même le tuyau du gouffre, convergent évidemment vers l'intérieur de la caverne. Il faut donc au'il se soit fait au dedans une forte explosion qui se sera dirigée principalement au gouffre, mais qui aura eu de plus des courans latéraux, et pour ainsi dire rayonnans. L'idée d'un ancien volcan éteint acquerrait un grand poids à mesure que l'on constaterait dans cette montagne l'existence des produits de combustion; il ne serait même pas nécessaire, après une longue suite de siècles, qu'ils s'y trouvassent en abondance. Déjà la grande porosité et la perméabilité des terres du bassin, la stérilité du plateau et de ses versans, des fragments de charbon très friables gu'on trouve à l'intérieur de la caverne dans certaines roches de nouvelle formation (2), ainsi que des pyrites, des pierres torréfiées et comme vitrifiées, des bancs de terre poreuse, bleuâtre, semblable à de la lave, ou du moins à de la cendre, qu'on trouve sur le penchant de la montagne, sur le chemin même du Causse, et que les macons de ce pays exploitent depuis long-temps pour peindre les planchers en gris, sembleraient donner quelque consistance à cette idée...»

Dans un additif à son «VOYAGE...», J.-A. Clos revient sur le problème des concrétions, et plus particulièrement sur celui de la colonne brisée:

«...Les concrétions sont toutes de carbonate de chaux dont la cristallisation est plus ou moins régulière. Elles ont ordinairement une grande blancheur dans les premiers temps de leur formation... Depuis environ douze ans, la nature forme, dans une des voûtes qui s'étendent vers l'est après le ruisseau, une pyramide très agréablement ornée et d'une grande blancheur. Tout autour, les ornemens sont également prodigués. Je ne pense pas qu'aucune grotte l'emporte pour le luxe des décorations, qui, sous la forme de berceaux, d'autels, de lambris, de corniches, d'entablemens, de jeux d'orgue, s'élèvent à divers étages; ni pour la hauteur des voûtes, quelquefois telle, que la lumière réunie de plusieurs flambeaux ne revient pas à l'observateur avec assez de force pour qu'il puisse distinguer les surfaces qu'elle a frappées. Je ne sais pas même si l'on trouverait ailleurs un objet comparable à la colonne dont je vais donner la description la plus simple et la plus exacte qu'il me sera possible.

Elle se compose actuellement du fût et du piédestal: celui-ci repose sur le sol, tandis que le reste de la colonne est suspendue à la voûte. Ces deux parties sont séparées par un intervalle d'environ 6 pouces. Les surfaces correspondantes ont tant de rapport, que si encore aujourd'hui on les rapprochait, soit en élevant le piédestal, soit en abaissant le fût, elles s'adapteraient parfaitement. La cassure a eu lieu auprès du piédestal : elle donne la facilité de mesurer le diamètre de la colonne qui est de I pied 6 pouces 9 lignes, et de remarquer que le fût est tubulé et comme foré dans son centre. Ce canal a 3 pouçes de long sur I et demi de large. Un pareil canal existe aussi à la partie inférieure, et se prolonge dans le piédestal à la profondeur de 1 pied et demi. Nous avons évalué la hauteur totale de cette colonne à 16 pieds. Le piédestal en forme le tiers environ: il est large, rond, et très-agréablement cannelé dans sa longueur. Quand au fût, il a une surface peu unie et comme rustiquée; mais il est perpendiculaire et assez exactement cylindrique; et on ne peut concevoir comment, et par quel heureux accord de circonstances, les proportions de cette colonne sont telles, que le fût se trouve très-légèrement renflé vers le milieu, et diminué, mais presque insensiblement vers les deux extrémités. L'art dans la plupart de ses ouvrages se propose l'imitation de la belle nature; ici la nature s'est approchée de ce que l'art a de plus beau.

On ne peut point tourner cette colonne, parce que le piédestal est exactement au bord d'un précipice formé par l'écartement de la lame du rocher sur lequel il repose. Je remarque à ce sujet que l'intervalle qui se trouve entre les deux surfaces de la cassure de la colonne n'était, il y a vingt-cinq ans, que de quatre travers de mes doigts, ce qui ne fait pas tout à fait trois pouces, et que le fût était à peu près d'aplomb avec le piédestal; tandis qu'actuellement l'intervalle est bien plus considérable, et qu'il y a de plus un défaut d'aplomb très sensible. Je crois pouvoir conclure de là que la cassure s'est opérée par un mouvement consistant dans l'écartement et l'affaissement simultanés de la couche sur laquelle repose le piédestal, et que ce même mouvement s'est répété à une époque postérieure.

Du bas de la colonne on ne peut pas bien distinguer comment elle tient à la voûte. Il s'est fait une cassure au renflement que j'ai vu autrefois, et qui figurait en quelque sorte un chapiteau; de sorte que le fût vu de face paraît ne tenir que dans une petite étendue et être presque en l'air. Mais quand on le regarde de côté, on voit qu'il s'est formé, entre le rocher qui sert de paroi, et le derrière

⁽²⁾ J.-A. Clos fait allusion aux nombreux charbons de bois que l'on trouve, soit à même le sol des galeries, soit mêlés à l'argile ou aux alluvions. Sur ce problème, se reporter au chapitre 3.

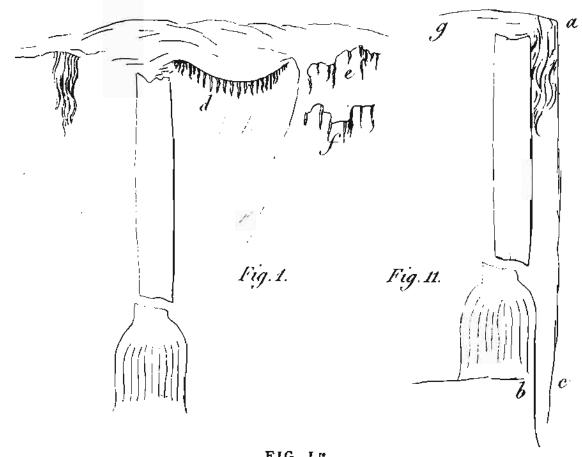


FIG. I."

Colonne vue de face.

FIG. II.

Colonne vue de côsé.

ga. Volte.

ac. Paroi sur laquelle tiennent les diverses concrétions marquées d, e, f, dans la fig. I."

Entre la paroi et la colonne on voit la concrétion qui contribue à la soutenir en l'air.

bc. Abime entre le piédestal et la paroi et qui empâche de tourner la colonne.

On a marqué au piédestal et au fût le conduit ou tuyau. qui existent au centre.

de la colonne, une concrétion qui descend en forme de draperie le long de la partie supérieure du fût. Il y a apparence que sans cette concrétion une si lourde masse n'aurait pas manqué de crouler.

A un des côtés de cette colonne est une espèce d'entablement ou de corniche demi-circulaire, en saillie, dont les bords sont frangés symétriquement par une rangée de stalactites. De l'autre côté, un groupe de stalactites trèsvolumineux, tombe avec élégance de la voûte. Tous ces objets, avec d'autres ornemens accessoires, contribuent à rendre ce lieu de la plus grande beauté: les décorations s'y trouvent placées dans de tels rapports, qu'on ne peut se défendre d'une vive admiration, pour peu qu'on ait le sentiment du beau. Il y a apparence que ce groupe de stalactites dont je viens de parler formera un jour une autre colonne, si quelque barbare ne vient point déranger le travail lent de la nature. Il n'est que trop ordinaire de voir les ieunes gens qui se rendent dans cette grotte lancer des vierres pour abattre les stalactites, tandis que le sol est couvert de débris qui pourraient suffire à leur avidité. J'ai vu avec dépit que quelque curieux avait écorné à plaisir plusieurs cannelures du piédestal à coup de marteau.

Il a existé dans cette grotte d'autres colonnes. Les bénédictins en firent abattre une très-volumineuse par des maçons qui vivent encore. Au fraças qu'elle fit en tombant, les ouvriers crurent que toutes les voûtes s'écroulaient sur leur tête. D'un fragment, on forma un trèsbeau tabernacle pour l'évêque de Lavaur...»

Notons au passage que le vandalisme souterrain ne date pas d'hier!

On est tenté, relisant ces textes, de sourire des émois de nos prédécesseurs. A l'heure où la profondeur de 1500 mètres est atteinte par des spéléologues en plusieurs points du globe, on peut se demander si les périls évoqués par les anciens explorateurs, dans une caverne qui dépasse à peine cent mètres de creux, ne sont pas inventés de toutes pièces afin d'enjoliver le récit!

En vérité, il faut se replacer dans le contexte de l'époque. Le matériel spécialisé est inexistant: éclairage précaire, vêtements offrant une protection nulle contre les agressions du milieu. La technique de progression est à inventer: ne voit-on pas Mathieu Villenave et ses compagnons adopter, d'instinct, la position du corps adéquate pour franchir une chatière? Mais le gros obstacle reste psychologique. Car l'homme s'est coupé de la caverne. Les temps évoluant il a cessé d'y chercher refuge, de l'utiliser à des fins multiples. A l'espace naturel s'est substitué l'espace mythique. Affronter la caverne, c'est poser un

acte. C'est braver non seulement le noir, l'inconnu, mais aussi toute une opinion qui réprouve cette activité que nous qualifierions aujourd'hui de «marginale». Avec le dix-neuvième siècle commence le règne d'une petite bourgeoisie conformiste, étriquée dans ses principes, affairée à découvrir la notion de profit. Paradoxalement, c'est en son sein que vont naître les plus grands explorateurs, et c'est la même quête qui les poussera vers les sables brûlants d'Afrique ou les profondeurs glacées des montagnes de France.

Et puis, la survivance de la caverne en tant que refuge d'êtres, sinon infernaux, du moins surnaturels, est vivace dans la partie la moins cultivée de la population. Ne voiton pas le pauvre bougre qui attendait Villenave et consorts se signer à leur apparition!

Pour le Calel, l'heure de l'épopée a sonné. Rien ne l'arrêtera, même pas la chatière qui retint un instant prisonnier l'infortuné compagnon de Clos!

«...Ce trou me rappelle l'embarras d'un de mes amis qui crut pouvoir passer comme les autres, et qui engagea d'abord sa tête, son havresac, et ses larges épaules; mais son ventre et le train de derrière ne pouvaient suivre; le corps était dans une telle position qu'il ne pouvait avancer ni reculer; nous ne parvînmes à le dégager qu'en détachant le havresac et les vêtemens...»



3. Les enfants de la mine

Histoire ordinaire des mineurs d'antan et de leurs enfants en quête de fer et autres richesses dans les profondeurs du Calel, et exposé des incroyables travaux entrepris par eux afin de faciliter cette extraction.

E 18 DÉCEMBRE 1966, des membres revélois de la Société de Recherches Spéléo-Archéologiques du Sorézois et du Revélois, remarquent un étrange boyau recreusé artificiellement dans les sédiments obstruant une galerie proche de la salle de la Colonne. Imaginez un conduit voûté, bas, dans lequel on ne peut progresser qu'à quatre pattes. Sur les parois, on distingue les traces du pic qui a défoncé la masse du cailloutis responsable de l'obstruction, cailloutis scellé maintenant dans une gangue très dure.

Pour Guy Bonnafous, Jean-Paul Calvet, Daniel Cuervo, Francis Lattes et Jean-Charles Pétronio, commence une aventure dont ils ne soupçonnent pas, pour l'heure, la portée, trop occupés à ramper dans cet infâme tube qui n'en finit pas. Ils débouchent de la sorte dans une petite salle en cul-de-sac. Là, de nombreuses traces de ce qu'ils interprètent comme des coups de pics constellent les parois, mettant à nu, telles des veines sangiantes, des plaquages ferrugineux dont le rouge sombre tranche sur la teinte ocre des parois.

D'autres séances sont nécessaires pour dépasser ce point, à la faveur d'une escalade dérobée dans une argile aussi collante qu'incertaine, et c'est la galerie de l'Espoir.

L'espoir n'est pas déçu. Cette galerie, véritable «voie royale», est une ancienne entrée du Calel, aujourd'hui bouchée, et donne sur un réseau baptisé à l'unanimité réseau Pierre-Marie, en hommage amical au bénédictin de Dourgne qui est, à l'époque, une des «locomotives» de la Société.

Mais l'intérêt du réseau Pierre-Marie n'est pas dans sa nouveauté toute relative. En effet, rapidement, les explorateurs trouvent des tessons de poteries, des amas d'argile dont l'origine artificielle ne fait aucun doute et, surtout, un escalier de quinze marches taillé dans le sol de la galerie de l'Espoir.

D'autres aventures portent alors les pas des Revélois et des Sorézois vers d'autres horizons... En novembre 1970, ils reviennent à la galerie de l'Espoir et, par un acte gratuit comme seuls savent le faire les spéléologues, dégagent au prix d'un labeur acharné le bouchon qui empêche la communication avec l'extérieur... pour le remettre en place peu après! La deuxième entrée du Calel — celle qui menait on ne sait quels hommes vers quelles obscures besognes — est ainsi prouvée.

Les années passent... Le printemps revoit les visiteurs remonter au Calel. En avril 1973, Joseph Vidal et Roger Jullia reviennent à la galerie de l'Espoir. Alors qu'ils examinent une curieuse brèche à ossements suspendue tel un baldaquin, Jullia aperçoit un étroit pertuis qui semble pénétrable au prix d'une légère désobstruction. Le lendemain, le tandem, renforcé de Jean Prom et Christophe Blaquière, est de nouveau à pied d'œuvre. L'étroiture est vite dégagée. Jullia, en tête, dans une position inconfortable, force l'obstacle. Il se rétablit dans un étroit couloir où l'on peut à peine se tenir debout. Ses compagnons, restés de l'autre côté de la chatière, attendent le verdict, C'est toujours un moment palpitant que celui où l'on va savoir si «ça passe». Soudain, une exclamation: «Des dessins!». Chacun se précipite, dans la mesure où l'on peut parler de précipitation, compte tenu de l'étroitesse des lieux! Les quatre enfin réunis scrutent la paroi, à la lueur tremblotante de leur frontale à acétylène. Des dessins, il y en a effectivement, tracés d'un trait noirâtre, malhabile. On reconnaît sans équivoque possible des «bonshommes», semblables à ceux que dessinent les enfants. Certains de ces personnages ont les bras étendus en croix, d'autres ont un visage grossièrement représenté. A la stupéfaction générale succède l'interrogation. Qui a pu tracer là ces anthropomorphes? A quelle époque? Pour l'heure, le sentiment dominant est — outre une grande perplexité — un sentiment de doute vis-à-vis d'une possible antiquité de ces figures. Mais l'étroite galerie continue, l'appel de l'inconnu est là, pressant...

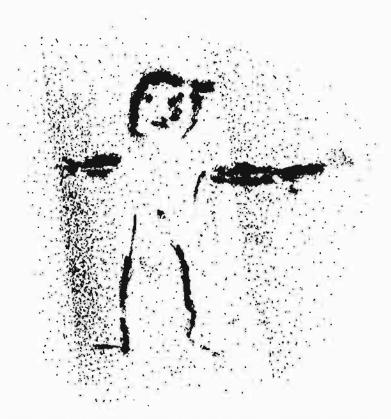
Au fur et à mesure de la progression, agrémentée d'escalades, de contorsions, le réseau Vidal-Jullia, puisqu'il faut l'appeler désormais par son nom, prend de plus vastes proportions. Tout à coup, au détour d'une galerie, c'est la révélation: des traces de pieds humains, nus, profondément incrustés dans l'argile. Les mêmes interrogations que pour les dessins assaillent les explorateurs: qui est passé là avant eux? Quand? A l'évidence, ces traces sont anciennes, l'argile est durcie et sa superficie est recouverte d'une mince pellicule de calcite.

A partir de là, les découvertes se multiplient: traces d'aménagements sommaires, marches taillées ou construites, mortaises destinées à recevoir des poutres, jusqu'à un véritable «pont» jeté à dix mètres de haut par dessus un ravin infranchissable. En quelques séances d'exploration, le réseau Vidal-Jullia livre la totalité des données qu'il contient et qui, ajoutées aux autres données déjà recueillies, pose l'irritant problème de la fréquentation ancienne du Calel.

Commence alors pour les archéologues une véritable «enquête policière», pour tenter de répondre à trois questions:

- qui a fréquenté les galeries du Calel?
- à quelle époque?
- pourquoi? (1)

Au départ, beaucoup d'indices, livrés en vrac, qu'il convient d'ordonner pour tenter de dégager un fil conducteur. Remarquées en premier, les empreintes de pieds humains. Elles ne se rencontrent, du fait de l'intense fréquentation ultérieure, que dans les parties reculées de la cavité, sur sol argileux. Leur ancienneté est souvent attestée par la présence d'une pellicule de calcite, encore que ce phénomène ne soit pas obligatoirement la preuve d'une très grande antiquité. La majorité de ces empreintes est celle de pieds nus. Plus rarement, on peut voir des empreintes de pieds «chaussés» d'une sorte de tissu à texture grossière. Enfin, bon nombre de ces traces, à en



Ci-dessus et pages suivantes : «... on reconnaît sans équivoque possible des bonshommes, semblables à ceux que dessinent des enfants...». Dessins de Claire Marin.

juger par la pointure ont été laissées par des enfants.

On peut s'étonner de cette dernière affirmation. Pourtant, au Calel, tout atteste leur présence: galeries recreusées de très faibles sections, «poches» vidées de leur contenu dont le volume et la disposition impliquaient une taille réduite, jusqu'à ces dessins dont la tentation est grande de dire qu'ils ont été tracés par des mains enfantines.

On sait la place qu'occupe l'enfant dans les sociétés à économie précaire. Il faut aussi se rappeler qu'en plein XIX^e siècle des enfants de huit ans travaillaient encore dix à douze heures par jour dans les mines françaises. Il est donc probable — pour ne pas dire certain — que l'exploitation minière du Calel, dont nous essaierons de voir la nature plus loin, a requis toutes les forces de la cellule familiale, enfants compris. Cette utilisation d'une maind'œuvre enfantine, dans des conditions épouvantables, choque profondément notre sensibilité de privilégiés d'une société de nantis. On imagine en frémissant les enfants face à ce milieu hostile, le froid qui saisit les mem-

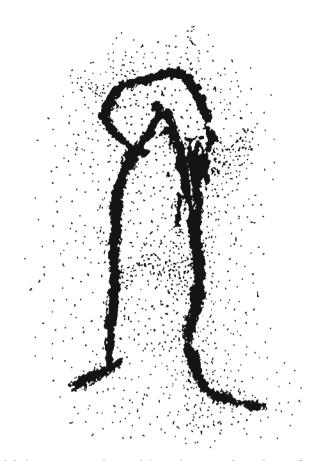
⁽¹⁾ Disons-le tout de suite, ce problème est loin d'avoir retenu toute l'attention qu'il mériterait, et l'étude en a été à peine ébauchée. La seule publication existant à l'heure actuelle sur ce sujet est à mettre à l'actif de Ch. Blaquière, qui a dressé une synthèse des éléments collectés au cours de l'exploration du réseau Vidal-Jullia (Travaux et Recherches, bulletin de la Fédération Tarnaise de Spéléo-Archéologie, n° 11, 1974). Dans cette publication, l'auteur se cantonne à l'extraction médiévale d'argile pour la poterie. Il n'aborde qu'accessoirement l'hypothèse d'une collecte de minerai de fer, sans toutefois la retenir.

bres mal protégés par quelques chiffons vite détrempés par l'humidité du sol et des parois, les lourdes charges qu'il faut convoyer par des chemins malaisés, la lutte incessante contre l'argile qui englue tout, recouvre tout... On pourrait, au risque d'en rajouter, «noircir» le tableau. Si tout cela a été — on ne juge pas une culture, une époque, avec nos propres valeurs — nous préférons garder l'image de ces enfants de la mine dans leurs espiègleries. Comme tous les enfants du monde, ils ont joué, oubliant leur condition, leur angoisse. Quelques boulettes d'argile, conséquences d'un «tir» mal ajusté, collées à jamais sur une paroi du réseau Vidal-Jullia, en témoignent...

Ensuite, les structures d'aménagement destinées à faciliter la progression dans la grotte et à convoyer des matériaux. Elles ont, malheureusement, été souvent détruites par la fréquentation moderne. On a déjà vu l'escalier à quinze marches édifié dans la galerie de l'Espoir. Il y en a également un, haut de cinquante marches, dans le réseau Vidal-Jullia, et un autre, très abîmé, après la salle de la Colonne, dans la galerie principale. Ces escaliers ont tantôt des marches creusées dans l'argile durcie, tantôt des marches constituées par une grosse concrétion brisée et coincée. Afin de faciliter certains passages, des concrétions ont été brisées, et plusieurs galeries totalement obstruées par les éléments naturels ont été recreusées. Toutefois, la majeure partie de l'aménagement, à base de matière périssable (bois, cordages...) a totalement disparu et n'est plus connue que par son empreinte négative dans l'argile ou sur la roche : mâts munis d'encoches pour remonter les puits, barres transversales, chèvres destinées à hisser les charges, etc.

Les premiers explorateurs du Calel furent frappés par l'abondance des charbons de bois jonchant le sol de certaines galeries ou mêlées à des amas d'argile. Ils virent dans ce phénomène la preuve d'un incendie ayant ravagé jadis la surface du causse, les charbons ayant été charriés sous terre par le ruissellement. Cette hypothèse ne repose sur aucun fondement sérieux.

Par contre, on observe sur les parois des traces noirâtres, provoquées par le frottement d'une torche allumée que l'on débarrasse ainsi des fragments consumés afin de raviver la flamme (mouchures). Les torches étaient, dans les sociétés rurales anciennes, taillées dans une branche de résineux. On n'en a pas retrouvé au Calel, mais on en connaît des empreintes «négatives», là où elles ont été fichées dans l'argile plastique de banquettes (voir photo p. 43).



Mais une autre hypothèse n'est pas à exclure. On verra dans l'annexe consacrée à l'exploitation minière du Calel, qu'une technique ancienne de mineurs consistait à provoquer la desquamation de la roche par chauffage au feu de bois et arrosage brutal d'eau froide. Dans cette perspective, il serait intéressant de chercher si des relations existent entre les amas de charbon de bois et l'état des parois (travaillées au pic ou pas), et d'éventuelles traces de rubéfaction (coloration rouge) due au feu.

Les poteries abondaient sous forme de tessons. Quelques pièces ont exceptionnellement été trouvées intactes. La première impression qui se dégage à leur examen est une grande homogénéité de facture. Ce sont généralement des oules sans anses, à fond bombé, montées au tour et achevées à la main, de teinte grisâtre, non vernissées, décorées d'incisions linéaires au décor caractéristique. La question de leur datation, abordée par l'abbé Bacrabère, èst loin d'être résolue. Si elles sont incontestablement médiévales, il est bien difficile d'en dire plus. On peut s'étonner d'une telle méconnaissance, mais il faut savoir que la céramique du Moyen Age, longue période

historique qui s'étend sur un millénaire, est plus mal connue que la céramique gallo-romaine, laquelle nous a livré les noms des potiers, et jusqu'à leurs «livres de comptes»!

En ce qui concerne les poteries du Calel, leur facture pourait les situer aux XII - XIII^e siècles. Malheureusement, la présence d'une oule à bec verseur, modèle tardif, tendrait à ramener la barre vers le XIV^e, voire le XV^e siècle!

Sur la question de leur usage (eau, huile pour lampes...) leur fragilité devait les cantonner à contenir des liquides, les solides étant transportés dans des pièces de vannerie, ou des sacs. Un anthropomorphe dessiné sur une paroi du réseau Vidal-Jullia, interprété comme un mineur, porte d'ailleurs une hotte sur son dos.

Les empreintes d'outils sur le sol et les parois abondent en tous lieux au Calel. Leur forme régulière, nette, indique qu'elles ont été obtenues avec un outil métallique, genre herminette. Une première confirmation est donnée par un moulage qui montre nettement le tranchant rectiligne de l'outil. Ceci est corroboré par le dessin du mineur évoqué plus haut; il brandit un court piochon à deux pointes, la pointe antérieure étant peu visible par suite de l'altération de la paroi. En dépit de sa simplicité, l'efficacité d'un tel outil, entre des mains expertes, devait être remarquable. Il n'est que de voir la galerie recreusée dans les sédiments, au cintre parfait, qui a défié les siècles.

Outre ces vestiges bien caractérisés, d'autres indices de la fréquentation humaine ont été trouvés au Calel. Le musée de Sorèze conserve un bâton qui pourrait avoir servi à sonder l'argile, afin d'apprécier l'importance du banc. Egalement, on peut y voir quelques restes fibreux d'origine apparemment végétale, ainsi que des fragments de coquilles d'œufs. Mais la manifestation la plus émouvante est bien la présence de dessins tout au long du réseau Vidal-Jullia. Ces dessins, tracés probablement au charbon de bois, au nombre de onze, dont neuf groupés, représentent tous des silhouettes humaines plus ou moins schématisées. Leur facture naïve pourrait faire croire, nous l'avons déjà dit, à des dessins d'enfants, mais rien n'est moins sûr.

On peut à juste titre s'interroger sur leur ancienneté, en l'absence de détails graphiques significatifs. Première remarque: le réseau Vidal-Jullia, avant sa re-découverte, était un univers clos — il n'a été accessible qu'au prix d'une désobstruction —, ignoré des explorateurs successifs, toutes les topographies antérieures à la découverte l'attestent. Deuxième remarque: tous ces vestiges, loin d'être disparates, présentent une certaine cohérence,





Poteries trouvées dans le Calel, déposées au Musée Archéologique de Sorèze. Noter l'oule à bec verseur (l'anse est cassée), d'un modèle tardif (XIV, XV siècle?) Photo L. Gratté.



Fragments de fibres d'apparence végétale, trouvés dans le réseau Vidal-Jullia. Des fragments de coquilles d'œufs, visibles sur la photo, étaient associés à ce vestige. Musée Archéologique de Sorèze. Photo L. Gratté.

Page suivante: parmi les anthropomorphes remarquables, on peut voir un personnage brandissant un «crochet» en direction d'un objet mystérieux. Faut-il y voir un mineur extrayant de la paroi une croûte ferreuse? En bas à gauche, un dessin inachevé montre l'ébauche d'un personnage portant une hotte. Dessins Claire Marin.

sinon dans le temps, du moins par leur objet. On est en présence d'une exploitation minière à partir d'une grotte naturelle (nous avons déja vu qu'un dessin plus réaliste que les autres représente incontestablement un mineur). Reste à savoir si la présence de poteries médiévales suffit à attribuer l'ensemble de l'exploitation à cette époque ou si, au contraire, il y a lieu de considérer plusieurs exploitation dans le temps (notamment à l'époque galloromaine), exploitations portant sur divers produits (argile, minerai de fer ou d'autre métal?)

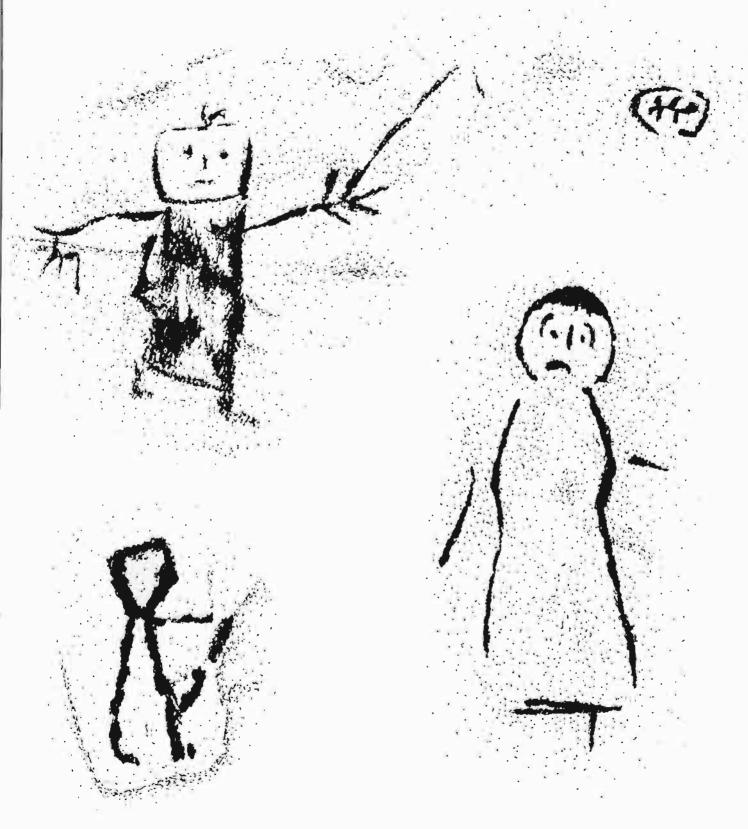
Revenons au personnage identifié comme un mineur. Il porte une hotte sur le dos, et semble vêtu d'un habit en deux pièces, constitué d'une sorte de sarrau et d'un pantalon. Des traits entrecroisés évoquent, soit la trame d'une toile grossière, soit les motifs décoratifs du tissu lui-même. Sa tête est très intéressante à examiner si l'on se rappelle ce qu'écrit Diodore de Sicile, historien de l'Antiquité (1er siècle avant J.-C.), à propos des mineurs de son temps: «... et comme les travailleurs, au milieu des détours que forment les galeries, se trouvent dans l'obscurité, ils portent, attachées au front, des lanternes allumées». Peut-on voir dans le dessin du Calel une lampe à huile maintenue par un serre-tête? Son bras brandit ce que nous avons déja interprété comme un pic.

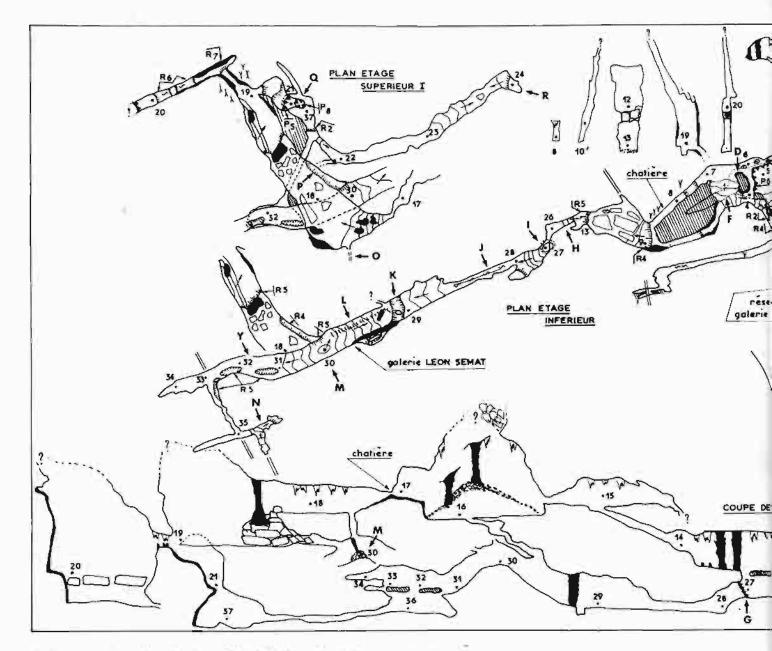
Avec lui, un autre personnage semble porter une hotte. Seuls, sont représentés le tronc et les membres inférieurs; la hotte, curieusement, jouxte une des deux jambes. Ces deux figurations, isolées, se situent nettement à l'écart des neuf autres, groupées non loin de l'étroiture de la découverte.

Enfin, un troisième personnage retiendra notre attention. Il est représenté de face. Son visage est grossièrement figuré. Il porte un long vêtement, avec une ceinture. Ses pieds sont nus. Sa tête semble surmontée d'une curieuse coiffure, qui serait en fait la flamme de son éclairage frontal? Ses bras sont étendus et, de son bras gauche prolongé par une sorte de crochet, il tente d'atteindre un objet mystérieux (fragment de minerai?)

Telle est la somme des données relatives à la fréquentation humaine du Calel. Il existe d'autres figurations pariétales, gravées cette fois, mais nous préférons leur consacrer un chapitre à part, car rien ne permet, en l'état actuel des connaissances, de les rattacher à l'ensemble apparemment cohérent de l'exploitation minière.

L'enquête ainsi ouverte, restent à trouver les «mobiles». Manifestement, des hommes ont extrait du Calel des matériaux d'origine minérale, assez longtemps pour justifier des aménagements fixes très importants et





Aménagements et vestiges du réseau Vidal-Jullia (les points indiquent les stations topographiques).

A - Entrée du réseau au départ de la galerie de l'Espoir (point topographique nº 1).

B - Dessins I à 9 (tous les dessins, à l'exception du mineur brandissant un pic et de l'ébauche de personnage portant lui aussi une hotte).

C - Bloc coincé intentionnellement pour faciliter la progression.

D - Traces d'impact sur la roche.

E - Trou dans le plancher.

F - Marches.

G - Poteau. H - Coups de pic. 1 - Empreinte de poteau.

J - Chenal artificiel d'écoulement d'eau.

K - Pont réalisé à l'aide d'une concrétion cassée.

L - Marches taillées dans l'argile.

M - Tas d'argile dans lequel on trouvait fiché un poteau. N - Points d'ancrage. Traces de torche sur stalagmite.

O - Galerie creusée, avec poterie.

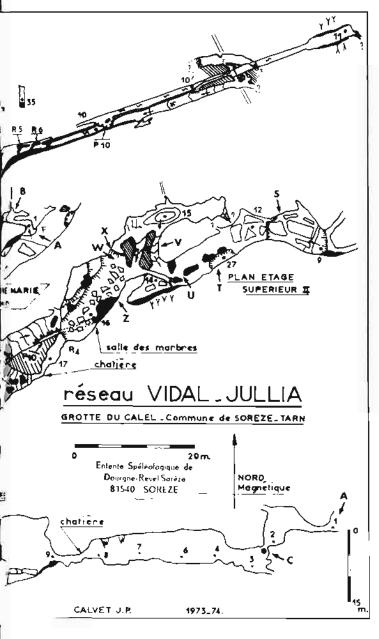
P - Partie creusée et aménagée.

Q - Traces de tissu, genre «toile de jute».

R - Torches pourries.

S - Marches.

T - Empreinte de poteau.



U - Marches.

V - Marches.

W - Marches.

X - Dessin du mineur brandissant un pic.

Y - Dessin de l'ébauche de personnage à la hotte.

Z - Colonnes ébauchées dans des fragments de calcaire marmoréen.

D'après Jean-Paul Calvet.

en assez grande quantité pour que l'opération ait eu une justification économique réelle.

Une première hypothèse vient à l'esprit: c'est l'argile «piégée» en grandes quantités dans les ramifications du sous-sol, qui était activement recherchée ici. Cette hypothèse était soutenue par des arguments, sinon solides, du moins crédibles: outre son abondance, l'argile du Calel présente son «dégraissant» incorporé. Ici, il convient d'éclairer le lecteur peu familiarisé avec les arts de la terre. Les potiers n'utilisent pas l'argile pure, trop sensible aux ruptures liées au retrait à la cuisson, mais un mélange d'argile et de menus éléments minéraux, le dégraissant, constitué généralement de débris calcaires, de quartz, de mica finement broyé.

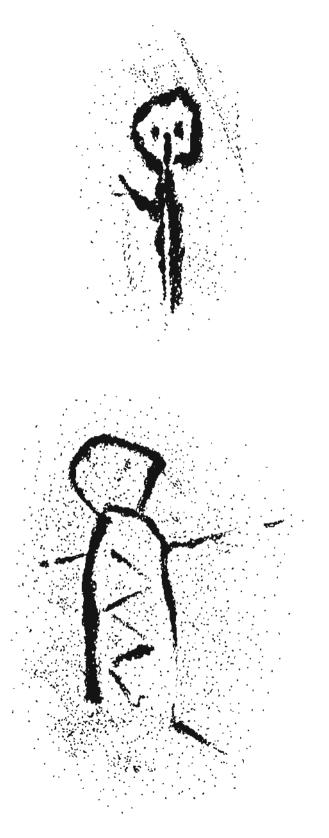
Or, au Calel, les potiers trouvaient une matière première immédiatement disponible, l'argile des sédiments étant naturellement associée à des formations sableuses. De plus, ce matériau, susceptible d'acquérir une grande dureté à la cuisson, était conservé au degré d'humidité voulu.

Une première analyse granulométrique d'échantillons d'argile prélevés en divers points de la cavité donnait des résultats intéressants: un échantillon prélevé sur paroi, au voisinage des traces de pics, montrait que cette argile contenait en réalité 9% de sable et quelques rares graviers calcaires; un autre échantillon, prélevé cette fois sur le sol d'une galerie ayant fait l'objet d'une extraction, montrait cette fois 19% d'éléments grossiers. Le fameux «dégraissant» naturel incorporé était donc là!

Parallèlement, d'autres analyses, comparatives cette fois, étaient menées. En présence: des échantillons d'argile prélevés en plusieurs points du Calel, des tessons de poteries médiévales trouvés dans la cavité et d'autres tessons de la même époque, trouvés en plein air, non loin de Berniquaut. L'analyse minéralogique était formelle: à quelques variantes près dans les minéraux rares, présents sous forme de traces, la composition de tous les échantillons était strictement identique (2).

Il fallait bien se rendre à l'évidence. Les hommes du Moyen Age allaient extraire l'argile dans le Calel, au prix de grandes difficultés, dans des conditions très dures, main-d'œuvre probablement taillable et corvéable à merci. Aucune trace écrite de cette exploitation n'est parvenue jusqu'à nous. A quel régime étaient soumis ces travailleurs? S'agissait-il d'une exploitation au profit d'un

⁽²⁾ Renseignements aimablement communiqués par M. Christophe Blaquière.



propriétaire, ou bien l'activité d'une collectivité en propriété indivise? S'agissait-il d'une activité saisonnière ou continue? Quoi qu'il en soit, on ne peut qu'être confondu à l'évocation des conditions de vie de nos ancêtres, pour qui la «civilisation des loisirs» était loin d'être inventée!

Mais, en dépit de ces arguments, quelque chose «choquait» notre logique de purs produits du XXe siècle, logique marquée du sceau du profit et de la sacro-sainte rentabilité. Pourquoi des hommes auraient-ils été chercher un matériau intéressant, certes, mais si difficile d'accès, alors qu'on le trouvait en abondance dans les gisements de surface, quitte à incorporer le dégraissant au prix d'une opération supplémentaire? Bien plus, pourquoi auraient-ils été vider une poche à environ 100 mètres de profondeur sous la surface, au niveau de la rivière, remonté avec bien des difficultés ce lourd fardeau, alors qu'on trouve dans les réseaux proches de la surface d'énormes masses d'argile accumulées intentionnellement et abandonnées?

Pourquoi auraient-il foré entièrement un conduit dans une galerie comblée naturellement par des sédiments très durs? Pourquoi auraient-ils constellé les parois de coups de pics alors que l'argile gisait au sol?

En toute logique, c'était quelque chose de bien plus intéressant économiquement parlant que les enfants de la mine recherchaient. Mais quoi? Les calcaires primaires de la Montagne Noire, fortement affectés par le contact avec les terrains proches d'origine volcanique, contiennent une multitude de minéraux, dont certains exploités dès l'Antiquité. Prosaïquement, nous avons pensé d'abord au fer.

Le fer abonde sur et sous le causse. On le trouve mêlé à l'argile, sous forme de «nodules» très denses, ou encore dans les parois, sous forme de croûtes stratifiées. Par ailleurs, J.-A. Clos parle des «...pyrites, des pierres torréfiées et comme vitrifiées, des bancs de terre poreuse, bleuâtre, semblable à de la lave, ou du moins à de la cendre, qu'on trouve sur le penchant de la montagne, sur le chemin même du Causse, et que les maçons de ce pays exploitent depuis long-temps pour peindre les planchers en gris...» Ne serait-ce point là les vestiges du traitement en surface du minerai? (3) Forts de ces éléments, nous procédâmes à des collectes d'échantillons. Contre toute attente, les premiers spécialistes de l'archéologie minière furent formels: ces échantillons n'avaient aucun intérêt métallurgique. Il s'agissait bien d'oxydes ferreux, mais à

⁽³⁾ Il faut également signaler que, jadis, une sorte de four bourré de scories fut découvert par des carriers sous la Fendeille.





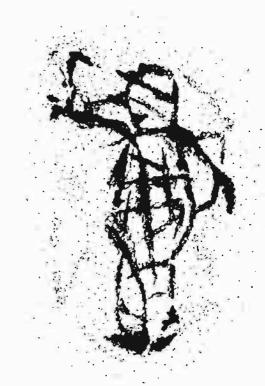
Ci-contre : traces dues au piquage de torches dans l'argile plastique des parois. Photo Jean-Charles Pétronio.

Ci-dessus : poterie médiévale trouvée à 105 m sous terre, dans les parties supérieures de la salle du Ruisseau, déposée au Musée Spéléologique du Grand Sud-Ouest. Photo L. Gratté.

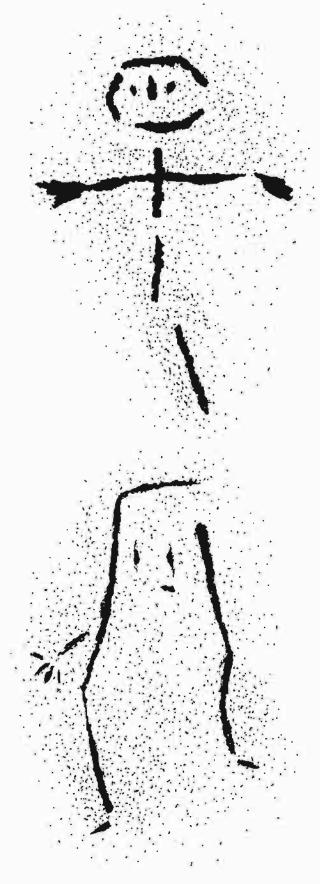
Page suivante et page 45 : anthropomorphes du réseau Vidal-Jullia. Photos Jean-Charles Pétronio; dessins Claire Marin.











des teneurs telles que leur traitement ne présentait — selon eux — aucune justification économique.

Mais la pratique de l'archéologie m'ayant appris l'obstination et le scepticisme vis-à-vis des jugements tranchés, je fus amené à soumettre le cas à d'autres chercheurs travaillant, dans le cadre du C.N.R.S., à l'histoire des mines, plus particulièrement celles du monde galloromain et médiéval. Je leur envoyai donc les échantillons restants, les plus «médiocres» de la collecte. Une première analyse en diffraction aux rayons X ayant été effectuée, j'eus la chance de recevoir un courrier qui confirmait mes soupçons (soupçons partagés par quelques spéléologues bien au fait des choses du Calel). Il y avait bien eu exploitation minière dans la cavité (voir annexe: «L'exploitation minière du Calel»).

Une dernière énigme subsiste: pourquoi des masses énormes d'argile accumulées dans les étages supérieurs de la cavité ont-elles été abandonnées, comme si la fréquentation avait cessé brusquement?

Un premier élément de réponse est fourni par Christophe Blaquière, qui évoque à ce propos une ordonnance de Raymond VII, Comte de Toulouse qui, en 1223, exige l'obstruction ou la destruction de toutes cavités naturelles ou artificielles susceptibles d'abriter des cultes païens ou hérétiques: «...SPELUNCAE INFORNATAE ET CLUSELLAE IN LOCIS SUSPECTIS ET DIFFAMATIS DESTRUANTUR VEL OBTURANTUR...»

Effectivement, les orifices (le Calel en contenait au moins trois) ont été bouchés à cette époque, comme l'ont montré des tessons de poteries inclus dans le remplissage intentionnel. Mais alors, qui a réouvert l'entrée principale, quand et pourquoi, puisque certaine poterie pourrait être plus récente que le XIII^e siècle?

Ne peut-on pas penser, au contraire, que la désaffection du site a été de pair avec l'épuisement des matériaux, la nécessité d'aller de plus en plus bas et de plus en plus loin rendant l'opération peu rentable, même à une époque où le temps et le travail n'avaient pas le même prix que de nos jours?

Bien des interrogations subsistent, qui n'auront peutêtre jamais de réponse. Seuls, les enfants de la mine, qui couraient sans crainte dans les noires galeries et riaient de leur misère, savent.

Avec eux s'est éteint un monde inchangé depuis des millénaires. Si d'aventure vous arpentez le causse par une de ces nuits où l'autan se déchaîne, peut-être entendrez-vous leurs rires et les cris de leurs jeux portés par les ailes du vent?

4. Les terrassiers de l'impossible

Où l'on voit que l'adage qui veut qu' «il n'est pas nécessaire d'espérer pour entreprendre, ni de réussir pour persévérer» s'applique premièrement aux spéléologues; avec la relation du percement de la Roque Maure, nécropole souterraine des Hommes de l'âge du Cuivre.

E COMMUN DES MORTELS s'imagine généralement que l'ensemble des vides accessibles du sous-sol suffit au bonheur du spéléologue. Il n'en est évidemment rien, et l'attrait de la chose cachée, entrevue ou même simplement soupçonnée est très vif et engendre des passions pouvant aller jusqu'à l'obsession ou à la furie! Car le spéléologue est ainsi fait que tout est bon pour assouvir sa soif d'espace vierge, de «première», comme on dit dans le jargon des explorateurs. Toutes ses pulsions toute son énergie, son agressivité sont alors dirigées contre le seul objet qui barre la route à ses désirs: l'obstacle.

L'obstacle souterrain peut revêtir diverses formes. Outre le classique «siphon» dont nous reparlerons par ailleurs, on rencontre généralement des obstructions par éléments naturels, plus ou moins grossiers (colmatages d'argile, éboulis...) et des étroitures. C'est donc au prix d'un véritable travail de terrassement que l'on peut espérer faire disparaître l'obstacle.

Généralement, la décision de tenter une désobstruction s'apparente à une véritable déclaration de guerre. Tous les matériels, des plus hétéroclites aux plus sophistiqués, sont engagés dans la bataille. Toutes les énergies sont mobilisées. C'est une véritable rage de creuser qui s'empare de l'équipe! Et cela dure des jours entiers, des mois, des années!

Bien évidemment, le Calel n'a pas échappé à cette règle. La liste des désobstructions effectuées dans ses galeries est impressionnante, et les heures passées souvent en pure perte, incommensurables! Là se vérifie l'adage selon lequel «il n'est pas nécessaire d'espérer pour entreprendre, ni de réussir pour persévérer»! Nous n'en voulons pour preuve que les deux anecdotes qui suivent.

Dans les années 1950, l'Ecole de Sorèze compte en son sein le Spéléo-Club Sorézien. IL s'agit d'une dizaine d'élèves, encadrés par J.-C. B..., dans le cadre de la S.R.S.A.S. Comme tout bon spéléo-club qui se respecte, le S.C.S. possède un cahier d'écolier dans lequel le secrétaire cailigraphie laborieusement le compte rendu des sorties. Ouvrons-le à l'année 1953 (1).

Sortie du 25 octobre

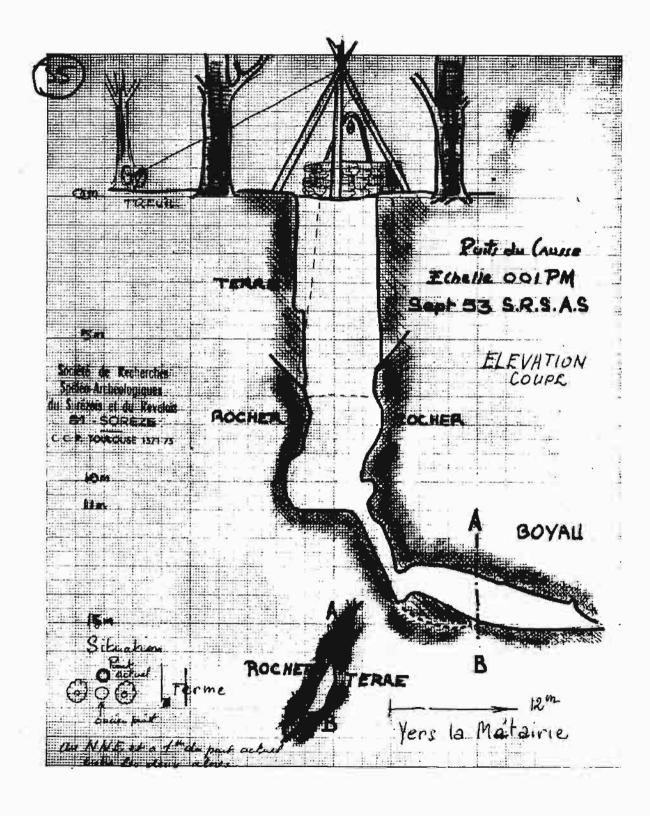
«...Par une belle après-midi, nous sommes allés faire du sondage dans un puits situé dans une ferme aux environs du Calel (2). Ce jour-là, nous étions extrêmement peu Mr le président, J.-C. B... et un élève. Nous avons pris en ville, un pic (3) d'une dizaine de mètres de longueur et de deux ou trois centimètres d'épaisseur sur l'épaule, en nous relayant, nous l'avons porté à travers la montagne, jusqu'à ce fameux puits de 12 mètres que le spéléo club avait creusé durant une bonne partie de l'été.

Cette pic était reliée par une corde à une poulie qui se trouvait juste au dessus du trou. Nous n'avions qu'à tirer la corde et la descendre pour sonder le puit. Au fond du trou Mr Marty dirigeait l'opérateur de façon que la pic se plante toujours au même endroit. Continuellement elle montait et descendait. J.-C. B... s'apercut très vite que ce travail fatiguant ne menait à rien, malgré l'acharnement continuel du président à poursuivre ce travail inutile. Enfin, notre président, un peu têtu (je pense que c'est un basque ou un breton, ou encore un gascon) se lassa de continuer cette tâche exténuante et sans rendement. Il fut donc conclus de fermer ce trou. Sur ce, l'heure arrivant à grand pas, nous pliâmes bagages et retournâmes au village tout en discutant ce vaste échec, et des prochaines séances à reboucher ce trou...»

⁽¹⁾ Nous n'avons pas voulu changer un seul mot à ces textes touchants de fraîcheur et de spontanéité, écrits par de jeunes garçons de 13 à 14 ans. De même, l'orthographe parfois défaillante a été respectée.

⁽²⁾ En 1937, des ouvriers creusant un puits dans la cour de la ferme du Causse, recoupent un boyau naturel. Des sondages à la perche ne permettent pas de rencontrer le fond, ni aucune paroi. Le boyau est alors rebouché. Cette cavité communique vraisemblablement avec le réseau actif en amont de La Source (galerie des Toulousains).

⁽³⁾ En réalité, le «pic» était une barre à mine de 4 mètres de long.



Sortie du 15 novembre

«...Nous partons, une dizaine d'élèves, aux environs d'une heure moins le quart pour aller travailler à un trou, situé dans la cour d'une ferme, sur le plateau près du Calel. C'est le même que celui de la dernière sortie. Nous avons vu, dans le compte-rendu de la dernière promenade, que ce puit avait été creusé, dans le but d'atteindre une grotte placée derrière le siphon obtruant la salle Pouget. On avait décidé de le reboucher, les résultats n'étant pas satisfaisants.

A notre arrivée, 2 descendirent aux fonds vérifier si rien n'avait bougé. Puis, faisant la chaîne, l'entrée du 2° petit puit étant collematée, nous commencâmes à envoyer les pierres.

Nous fimes ce travail épuisant durant tout l'après midi, bien compensé par le vin offert par les métayers qui fêtaient la mort du cochon et d'une petite liqueur amenée par le Père Lamolle venu nous rendre visite.

Les pierres jetées, nous avons attaqué à la pelle et à la pioche et nous avons obturé une petite partie de ce puit de 12 mètres de profondeur sur 4 m² de surface.

A cinq heures, nous rentrâmes au collège avec l'espérance de continuer le jeudi suivant. Toutefois, les élèves venus, étaient marqués d'office pour l'aven Viala, sortie projetée pour le second trimestre car d'autres préféraient le foot à ce travail de terrassier...»

Sortie du 19 novembre

«...Aujourd'hui, 19 novembre de l'an de Grâce 1953, J.-C. B... est arrivé à 12 heures 30 juste, avec une promptitude et une exactitude étrange et innacoutumée (sans doute avait-il réduit un régime alimentaire universellement connu. pour garder la pleine forme: il s'en était, parait-il, tenu à 2 paquets de pâtes au fromage) Il nous activa avec un zèle louable, (et sa voix bien entendu) et nous partions un quart d'heure plus tard (record jusque-là rarement égalé), sanglés et fin prêts à travers la montagne, toujours en direction du trou de cette ferme dont nous avons parlé dans les récits précédents.

Arrivés à pied d'œuvre, nous nous trouvâmes près d'un trou de 2 mètres sur 2 profond d'une douzaine de mètres, mais déjà en partie comblé. (Les recherches ne donnant pas de résultat et ne voulant pas se retrouver en chine, il avait fallu en venir à ce triste résultat.) Nous nous mîmes au travail avec ardeur; les pioches s'abattirent, les pelletées de terre, (et de vieilles chaussures hors-

d'usage: car nous avons découvert à cet emplacement, un véritable cimetière dans le genre, d'époque douteuse et non historique) s'enfoncérent dans les entrailles du sol, tels des petits pains dans l'estomac de notre vénéré professeurs: (peut-être des nouilles au fromage), le tout sui un accompagnement en ut majeur du treuil fixé à un arbre et actioné vigoureusement à tour de rôle, et les râclements d'un engin bizarre, indulgemment nomme bulldoser, lequel engin était dirigé par trois camarades manifestement enchantés de se trainer (comprener: de se laisser traîner) sur la terre fraîchement remuée.

L'après-midi se passa ainsi à cet exercice (qu'un profane incompréhensif serait tenté de juger inepte) ponctué de cris dignes d'une tribue papoue affligée de cors aux pieds dont certains, je l'ai appris par la suite, signifiaient, paraît-il: stop! et: aller! Votre serviteur s'étant trouvé au treuil, avec le fils de son père, il se trouva, comme il étail à prévoir que toutes les choses s'embrouillèrent avec un malin plaisir et qu'une violente altercation, d'un vocabulaire très bien fourni, fit retentir les échos de la montagne.

Un peu plus tard, un camarade ayant trouvé spirituel de descendre dans le trou pour voir «l'effet que cela faisait,» un autre camarade trouva non moins spirituel de continuer son travail avec conscience, lequel travail consistait à prendre le plus de terre possible et de la jeter dans le dit trou, si bien que le même vocabulaire (curieuse similitude) surgit cette fois des entrailles de la terre et que le l'camarade ressortit avec l'opinion établi que «l'effet» en question était des plus désagréables.

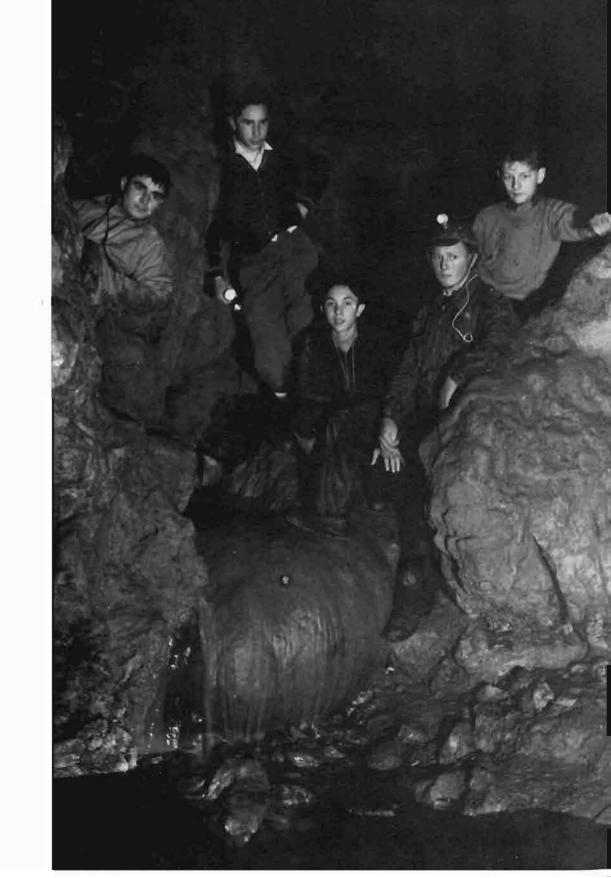
Enfin l'heure du retour, arriva et laissant encore 3 ou 4 mètres à combler, nous revinmes au collège, fourbus, et contents dans des sentiments d'amour fraternel et de paix universelle que le lecteur a pu admirer plus haut.

Nous nous séparâmes à l'entrée du collège: notre professeur repartit vers le bruit et le mouvement de la ville (hum!) et nous rentrames crottés mais dignes dans nos calmes et silencieuses pénates (du moins le lecteur aura-til le tact de ne pas approfondir trop ce dernier détail)...».

Sortie du 26 novembre

«...Nous partimes à 4, peu après le déjeuner. L'ascension de la montagne se déroula normalement rendue seulement plus fatiguante par un violent vent d'Autan qui

Page suivante : quelques élèves de l'équipe Pouget (Ecole de Sorèze) dans les années 1950, au confluent de la galerie de la salle Lacordaire et du ruisseau. Photo J.-C. B.



ralentissait considérablement notre marche et nous forçait à souffler presque plus fort que lui. Arrivés sur les lieux de travail (toujours ce fameux trou à boucher), il nous fallus déplacer le treuil tandis qu'une équipe de piocheurs et de terrassiers (en herbe), préparait le terrain au «bulldozer». C'est alors qu'arriva le cinquième larron qui ne fut pas de trop, étant donné le travail que nous avions à faire.

Nous nous mîmes donc à l'œuvre dans les conditions habituelles, appuyés sur le «bulldozer», mobilisant en permanence trois individus, le reste de l'équipe, travaillant avec pelles et pioches, toutes plus ou moins hétéroclites et peu comodes à manier.

Nous travaillâmes ainsi jusqu'à une heure assez avancée. C'est alors qu'arriva un accident (qui, je pense, est resté sans conséquences graves) à notre cher et vénéré professeur: alors que nous re-recloturions le puit, ce dernier avisa une espèce de poutre (ce qu'elle était lourde!) qu'il posa verticalement sur la barrière. Il mit en garde, le fils du métayer contre la dite poutre afin qu'il se méfia de ne pas la recevoir sur le sommet du crâne. C'est alors que cette maudite pièce de bois eut la stupide idée de faire voir qu'elle n'était pas agréable à recevoir. Elle se mit donc à glisser lentement d'abord, puis prit de la vitesse et atterit en pleine force sur les orteilles de notre professeur qui regarda d'abord l'assistance d'un air étonné, puis se mit à pousser des beuglements atroces et incompréhensibles. Après quelques sauts de cabri, il prit le chemin du retour, vexé et boitant. Clopin, clopant, il nous suivit jusqu'au bas de la montagne, quand arriva le second accident. Prétendant raccourcir le chemin, il voulut traverser un champ fraîchement labouré, situé légèrement en contre bas de notre chemin. Il s'avança donc sur le bord du talus pour sauter dans le dit champs. Mais voici qu'un malin fil de fer, s'entrava dans ses jambes au moment où il sautait. La chute de notre cher professeur fut des plus spectaculaires. L'assistance partit d'un fou-rire intarissable qui l'accompagna jusqu'à la porte de l'école, non pour son plus grand plaisir.

On apprit le surlendemain qu'il avait eu un autre accident, le soir même, étant à la chasse de nuit. Mais ceci ne fait plus parti du rapport. Quel malchance! Peut-être le jeudi 26 novembre est-il un jour fatidique...!»

La désobstruction du puits du Causse n'ayant pas été couronnée de succès, les hardis explorateurs s'en prennent alors à l'éboulis proche de La Source, dans le Calel, avec force moyens!

Ire Expédition Dynamitage

«...Nous partons en hâte pour le Calel. Notre but: faire sauter un bloc placé à l'entrée de la chatière qui précède le siphon. En équilibre instable, ce bloc est retenu aux parois environnantes par des amas de sable et de caillous. A pied d'œuvre, J.-C. B... constate que l'explosion risque de faire tomber de nombreux rochers d'un éboulis surplombant légèrement la chatière. Pourtant, seule une cartouche de dynamite pourra nous débarasser du fâcheux. J.-C. B... installe donc dans l'amas de sables entourant le rocher, une cartouche de dynamite reliée à un cordon spécial. Sous l'autre extrémité de ce cordon, il place une bougie parallèlement à la roche. Aussi, après environ un quart d'heure de combustion, la bougie mettra le feu au cordon et...

Un quart d'heure plus tard, nous sommes déjà à la sortie du Calel. Il est curieux de constater combien nous sommes remontés rapidement aujourd'hui...

Pendant un moment, nous attendons vainement l'explosion, puis nous retournons à Sorèze...»

II^e Expédition dynamitage

«...Nous montons nettement moins vite que la dernière fois vers ce cher Calel. Cependant, la curiosité et l'attrait d'un danger - bien irréel, d'ailleurs - nous poussant, nous descendons assez rapidement. Au fond, désillusion: le bloc est absolument intact. Que s'est-il passé? Rien de très extraordinaire: le cordon ne s'est pas consumé jusqu'au bout. Qu'à cela ne tienne! Nous le remplacerons et même, par goût du luxe, nous en mettrons un second relié à une seconde cartouche de dynamite. Cela fait, nous remontons jusqu'à la salle de la colonne où, pour passer le temps, J.-C. B... prend diverses photographies. Une demi-heure s'écoule... Toujours rien... Tout à coup, J.-C. B... croit entendre une sourde explosion. Est-ce vrai? Nous le saurons la prochaine fois. Pleins d'espoirs, nous montons sur le plateau de la Fendeille d'où, après une courte halte, nous redescendons sur Sorèze...»

III Expédition dynamitage

«...Nous partons plus tôt qu'à l'ordinaire. Cette fois, en plus de la rituelle «opération dynamitage», J.-C. B... veut prendre un cliché général de la salle de la colonne et des photographies de la colonne elle-même et des concrétions qui l'entourent. Nous emportons plusieurs cartou-

ches de dynamite, du cordon détonant et des détonateurs pour en finir avec ce maudit bloc, si ce n'est pas déjà fait. En bas... le bloc toujours bien coincé se moque visiblement de nous. Rira bien qui rira le dernier! Tremblez, pierrailles... Hum! pour le moment, je ne sais aui tremble le plus de nous et du bloc. En tout cas, c'est avec un remarquable luxe de précautions que nous enlevons le cordon, qui s'est encore une fois éteint, et que nous le remplaçons par du cordon détonant. J.-C. B... déterre une cartouche de dynamite, agrandit l'endroit où elle était placée et la remet, attachée à une troisième, neuve, d'où part un second cordon détonnant. Nous plaçons deux détonateurs aux deux extrémités des cordons et nous les lions ensemble. La bougie allumée, départ précipité de tout le monde: 3 cartouches de dynamite, cela devient dangereux.

Arrivé à la salle de la colonne, J.-C. B... prend de nombreuses photographies. Les paris s'ouvrent quant à l'explosion... Une demi-heure après le délai fixé, toujours pas d'explosion. Nous repartons blasés vers la sortie...»

IV Expédition dynamitage

«...Munis du même matériel qu'à la précédente expédition, nous grimpons rageusement en direction du Calel! Non! Il n'est pas dit que nous abandonnerons la partie.

Je me demande la tête qu'aurait fait un pacifique promeneur à la vue de notre petit groupe montant vers lui par l'étroite sente qui mène au plateau de la Fendeille. Notre air hargneux et décidé, nos visages ruisselants de sueur et Raybaud entouré de son inséparable corde et armé de son outil menaçant, l'auraient sans doute fait fuir au plus vite vers le bas de la vallée, vers la civilisation (Hum!). Bref, nous arrivons au fond du trou, nous commençons à déballer le matériel. Brusquement, l'un d'entre nous pousse un «merde» énergique, qui exprime on ne peut mieux notre étonnement quand nous regardons dans la direction qu'indique son doigt tendu. Non! nous ne rêvons pas. Le rocher a sauté. Malheureusement, il a fait descendre un autre bloc qui obstrue la chatière. Bah! La corde de Raybaud fera bien notre affaire.

- La corde? Ah! oui; la corde...

Cet ahuri l'a laissée en haut. Tant pis pour lui, il remontera la chercher avec Castillou. C'est vingt minutes de perdues. Pendant ce temps, d'autres vont voir s'il n'y a pas eu d'éboulements de l'autre côté de la chatière. Douze minutes après, Raybaud et Castillou sont déjà de retour... mais la corde n'était pas tout en haut. Ça n'est



Ci-dessus : «...la voûte s'éleve par endroits jusqu'à vingt mêtres. Le concrétionnement est abondant et varié...» Galerie horizontale de la grotte de Roquemaure. Photo L. Gratté.

tout de même pas mal. Le bloc est enlevé; pas d'éboulements ennuyeux de l'autre côté de la chatière: tout va bien. Nous remontons vers la salle de la colone où J.-C. B... aperçoit une conduite forcée inconnue dans l'une des parois. Elle présente un beau départ: ce sera le but de notre prochaine sortie...»

Mais la plus formidable désobstruction que connut le causse de Sorèze reste, sans conteste, celle de Roquemaure. A l'origine, un aven découvert en 1952 par les frères Viala, de Dourgne. Percé sur le plateau à la limite est du causse, l'aven Viala — c'est désormais son nom — est exploré jusqu'en 1969 d'une manière suivie, ce qui lui vaut d'occuper la première place pour la profondeur au palmarès des cavités tarnaises, avec — 108 mètres.





En 1980, quelques spéléologues intrigués par une série d'étroitures à la cote – 100 mètres, tentent d'agrandir l'obstacle. L'opération n'est pas sans intérêt car, souvent, les gouffres se présentent sous la forme de puits successifs décalés axialement, séparés par des étroitures. C'est d'ailleurs le cas de la partie alors connue de l'aven Viala. Il n'est donc pas déraisonnable, par cette voie, d'espérer aller plus bas, ce qui — est-il besoin de le rappeler? — est la motivation première de tout spéléologue normalement constitué.

Dix-huit longs mois s'écoulent. Au fil des séances, l'invraisemblable boyau est parcouru centimètre par cenmètre, chatière après chatière, jusqu'au jour fatidique du 13 septembre 1981. Ce jour-là, une dizaine de spéléos du Spéléo-Club de Blagnac et de l'Entente Spéléo de Dourgne Revel et Sorèze se retrouvent au fond du Viala. Si la devise: «AD AUGUSTA PER ANGUSTA» — à de grandes choses par des voies étroites — chère aux explorateurs du sous-sol doit se vérifier, c'est bien maintenant ou jamais. Les cinq premières chatières, en dépit de leur exiguïté, ne présentent pas de difficultés majeures. Presque de la routine! Par contre, une sixième étroiture bloque la progression. Sa hauteur, quatorze centimètres. Vous avez bien lu...

Le profane n'imagine généralement pas l'extraordinaire capacité du corps humain à se couler dans les moules les plus étroits. La partie la plus massive, le thorax, se réduit considérablement par l'artifice suivant : en gardant un bras allongé le long du corps et en avançant l'autre, la largeur des épaules, placées en biais, diminue. Si ça ne suffit pas, on expire pour vider la cage thoracique! Le principal obstacle est d'ordre psychologique. De toutes parts, le corps est en contact étroit avec la roche. Le déplacement s'effectue au prix de contorsions laborieuses qui provoquent vite l'essoufflement. Ajoutez à cela l'ignorance totale de la morphologie du conduit qu'on aborde: pas question de se retourner pour rebrousser chemin...

Mais les garçons descendus au fond du Viala ne vont pas capituler pour si peu! Le casque, avec ses bords évasés, gêne?: on l'enlève! Les vêtements, avec leurs poches, leurs surépaisseurs, gênent?: on les enlève! C'est donc en slip qu'ils affrontent le redoutable piège. Et ça passe! Enfin, certains passent... Sur les dix piaffant d'impatience devant le goulot, quatre seulement se retrouvent de l'autre côté: Gaby Soler, Bernard Olivier, Philippe Sabatier et Michel Rossich.

Se retrouver en terrain vierge est toujours exaltant pour le spéléologue, encore qu'ici les quatre soient loin de se douter de ce qui les attend. Contrairement à ce qu'on aurait pu penser, se développe devant eux une galerie sensiblement horizontale qui prend rapidement de vastes proportions. La voûte s'élève par endroits jusqu'à 20 mètres au-dessus du plancher. Le concrétionnement est abondant et varié. Bref, une belle découverte, comme il s'en fait de plus en plus rarement dans cette Montagne Noire battue et rebattue par des générations de chercheurs.

Avec quelque chose en plus. Dès les premiers pas dans cette nef qu'ils pensent vierge — comment pourrait-il en être autrement? — les spéléos remarquent de nombreux charbons de bois à même le sol. Puis des tessons de poteries, et même des poteries intactes. De suite, ils pressentent que l'inattendu est arrivé : ils sont au cœur d'un gisement archéologique, préhistorique peut-être? Progressant avec circonspection, étreints par un mélange d'émotion et d'exaltation, ils atteignent alors une zone au sol tourmenté, constitué de gours, sorte de petits bassins étagés. Certains de ces gours sont remplis d'une eau limpide et immobile. D'autres, asséchés, ont leur fond recouvert de cristaux étincelants. Et c'est le coup de théâtre! Dans un de ces minuscules bassins repose un squelette humain, désarticulé. Une épaisse croûte de calcite nappe les os longs que l'on peut difficilement identifier. Du crâne, à moitié scellé dans la pierre, on ne distingue, à la lueur tremblotante des lampes à acétylène, qu'une orbite désespérément vide et qu'une dentition fine, serrée...

On imagine aisément les sentiments des quatre lorsqu'ils repassent en sens inverse les six terribles chatières et remontent la litanie des puits vers la surface. Ils viennent de vivre des instants qui ne s'oublient pas, de ces heures privilégiées que la vie prodigue rarement, comme à regret.

Quelques jours plus tard, Rossich et Soler, déjà famíliers des lieux, en compagnie de Charles Ghommidh, du Spéléo-Club de l'INSA de Toulouse, reviennent à la «galerie préhistorique». But de l'opération: ramener quelques photos à l'attention des archéologues, et mettre en place un système de protection contre un éventuel vandalisme. Cette deuxième incursion, au cours de laquelle d'autres squelettes sont entrevus, apporte un élément

Page précédente, en haut : «...l'éboulis est démonté entièrement et quatre grosses buses de béton armé introduites dans son épaisseur...» Jean-Paul Calvet dans l'entrée artificielle de Roquemaure.

En bas : «...du crâne, à moitié scellé dans la pierre, on ne distingue qu'une orbite désespérément vide...» Photos L. Gratté.

capital: la galerie se termine, dans sa partie opposée au gouffre, par un éboulis. Ne s'agirait-il pas de l'ancienne entrée naturelle de la grotte, aujourd'hui effondrée? Un rapide croquis orienté est tracé, des photos prises. Car un tesson de poterie prélevé au cours de la première incursion, a montré que l'on était en présence d'un gisement remontant au Chalcolithique, c'est à dire au début de l'Age des Métaux. Quant à la protection, elle est assurée tant bien que mal... par un vérin de voiture noyé dans du ciment, une chaîne et un cadenas en travers de l'étroiture «infernale».

L'intérêt archéologique du site démontré, restait à en faciliter l'étude. Bien entendu, il était hors de question de faire passer les archéologues par la voie de la découverte. Seule solution: retrouver en surface l'éboulis barrant la galerie et le dégager. Cette solution, séduisante «sur le papier», se heurtait à un certain nombre de difficultés. Tout d'abord, il fallait la confirmation que l'ensemble gouffre-galerie se dirigeait bien vers le versant de la vallée; ensuite, il fallait repérer effectivement sur le terrain le point exact où creuser; enfin, il fallait que l'éboulis ne dépassât pas un certain volume au-delà duquel il eut pris en défaut les possibilités — forcément limitées — de nos «terrassiers».

Le premier point, grâce aux levers topographiques, fut rapidement éclairé. La galerie préhistorique se dirigeait bien vers le versant; toutefois, compte tenu de l'imprécision des diverses topographies, on ne pouvait situer la zone où elle débouchait qu'à une centaine de mètres près.

C'est pourquoi, un matin de la fin avril 1982, trente spéléos des deux associations précitées se retrouvent au coude à coude pour tenter cette localisation. Parallèlement, Soler, Rossich, Sabatier, déjà familiers du réseau, Fabrice Castagné et Hervé Varin descendent par le Viala. Rapidement, une liaison radio est établie entre la surface et les «emmurés», qui se sont juré de sortir par l'entrée préhistorique! Malheureusement, la large réceptivité des émetteurs-récepteurs n'aide guère à une localisation précise. En surface, les hommes ratissent sans relâche le versant. Diverses techniques acoustiques sont essayées, sans succès. Les heures passent. Le jour décline. Les spéléos, dans la galerie préhistorique, transis par la basse température et l'humidité, envisagent avec appréhension la perspective de repasser les chatières et de remonter les cent mètres de puits. L'heure du découragement, prélude aux grandes déroutes, va sonner. Tout à coup, un des «prisonniers» hurle dans le combiné de l'émetteur-récepteur, à destination de la surface: «J'ai entendu un caillou rouler! Vous êtes tout près!». Effectivement, en passant au long d'un ancien chemin tracé à travers une sorte de chaos rocheux, l'un des prospecteurs a détaché sous ses pas une pierre. C'est l'explosion de joie! Tempérée, il est vrai, par la perspective d'avoir à remuer le gigantesque éboulis qui barre le versant sur des mètres et des mètres. Il est 22 heures 30. Au fond, Rossich et Sabatier, lassés par l'attente et l'inaction, remontent par les puits...

Commence alors un des plus formidables chantiers de l'histoire de la spéléologie française! Toute la nuit, c'est le va-et-vient. L'éboulis est démonté pierre à pierre. Au fur et à mesure que les blocs sont extraits, d'autres, entraînés par la pesanteur, prennent le place. C'est — comparativement — le tonneau des Danaïdes associé au mythe de Sisyphe! De leur côté, Soler, Castagné et Varin s'activent à ouvrir le passage. Trente mètres cubes de roche sont ainsi charriés.

Vers 6 heures du matin, un dernier bloc livre le passage tant espéré, salué par des cris d'allégresse. Euphorie tempérée d'une certaine inquiétude : l'éboulis, profondément bouleversé, est en équilibre instable et le pertuis ainsi dégagé ne demande... qu'à se refermer au moindre effleurement. Gaby Soler tente le passage. Il s'engage à travers les blocs non sans appréhension, car il sait que les éboulis présentent une similitude profonde avec les châteaux de cartes: une seule «clé» déplacée, et tout s'effondre. Lentement, en essayant de se faire le plus léger possible, il se coule dans le vide béant entre les blocs. Soudain, un léger glissement et toute la masse de roche se met en mouvement. Gaby sent les arêtes des blocs lui meurtrir les reins et les jambes. Par miracle, l'équilibre de cet affreux traquenard est rétabli presque instantanément. Soler n'a eu ni le temps ni le loisir d'avoir peur. Déjà, il se contorsionne — longues secondes! — et parvient à s'extraire enfin du trou. Comme il est bon, cet air vif du matin, après vingt-quatre heures de claustration!

Castagné et Varin, à leur tour, franchissent l'éboulis sans aufre aventure. Par ce travail de fourmis obstinées, une grotte «renaît», plusieurs milliers d'années après sa disparition de l'espace des vivants. Ils l'appelleron Roquemaure — la Roche Noire — du nom du lieu-dit voisin.

Une dernière formalité restait à accomplir avant d'en livrer l'étude aux savants: consolider l'éboulis d'entrée, et assurer une protection efficace. Pour ce faire, l'éboulis était redémonté entièrement les jours suivants, et quatre grosses buses de béton armé introduites dans son épaisseur. Aujourd'hui, une robuste fermeture condamne

l'entrée de la cavité.

Car les fouilles de sauvetage ont montré l'intérêt excepnonnel de la grotte sépulcrale, attribuée à l'époque véranenne. Le Vérazien, faciès local des premières cultures méditerranéennes ayant connu le métal, n'avait jamais, jusqu'alors, été rencontré sur le versant nord-ouest de la Montagne Noire. De plus, le site, isolé dans le temps par leffondrement du porche de la galerie, est exceptionnellement homogène. On trouve à la fois le mobilier — les objets — et les hommes qui l'ont utilisé.

Son étude par les archéologues commence à peine. Elle durera des années. Mais, déjà, les «terrassiers de l'impossible» sont repartis en quête d'autres Roquemaure... (4)

⁽⁴⁾ Phrase prémonitoire! Peu après la réduction de ce chapitre, les spéléos locaux et les Blagnacais, dans une fraternité retrouvée, ont ouvert un accès direct à la salle Lacordaire, point bas de la grotte du Calel. Là encore, une désobstruction invraisemblable d'un plan très incliné d'une quinzaine de mètres en dénivellation, a permis de recouper la cavité, facilitant les recherches ultérieures dans ce secteur qui pourrait révéler encore bien des surprises...

5. Quels dieux pour quels hommes?

Description, discussion et essai d'interprétation des gravures, figures et autres peintures ornant le trou du Calel, jusque dans ses parties les plus profondes et les plus secrètes.

ADIS, les habitants de Sorèze allaient à la source de la Fendeille et allumaient de grands feux dans l'espoir que l'eau, toute l'année, serait bonne et abondante. Pratique qui peut prêter à sourire, mais l'homme de cette fin du XX^e siècle serait bien étonné si on lui mettait sous les yeux le «catalogue» de ses actes courants ayant leurs racines dans la plus haute antiquité, nous oserons même écrire dans la plus lointaine préhistoire.

La «graffitomanie» par exemple, est bien de ceux-là. Qui n'a un jour laissé ses initiales sur un arbre, un mur, un rocher? Innocent divertissement si l'on oublie de considérer l'aspect dégradation! Le trou du Calel, comme toutes les cavités faciles d'accès, en a particulièrement souffert et en souffre toujours, tant il est vrai que «l'écriture appelle l'écriture».

Mais il est des graffiti moins innocents, qui ne relèvent plus du simple jeu et offrent à notre curiosité un vaste champ à peine défriché et qui nous entraînent à la recherche des interrogations métaphysiques de nos ancêtres.

Au Calel, point de ces manifestations extraordinaires qui ont fait la gloire des hauts-lieux de la préhistoire, comme Niaux, Lascaux, Gargas, Pech-Merle... Le message est d'une toute autre essence. Pour le découvrir, il faut scruter les parois avec d'autant plus d'attention que les gravures, puisqu'il s'agit de symboles gravés répartis tout au long de la galerie principale, très anciennes, patinées par la corrosion, sont souvent à peine perceptibles. De plus, elles occupent des positions très excentrées, ou d'accès délicat.



Etoile gravée du panneau «A», Photo Eric Ferré.

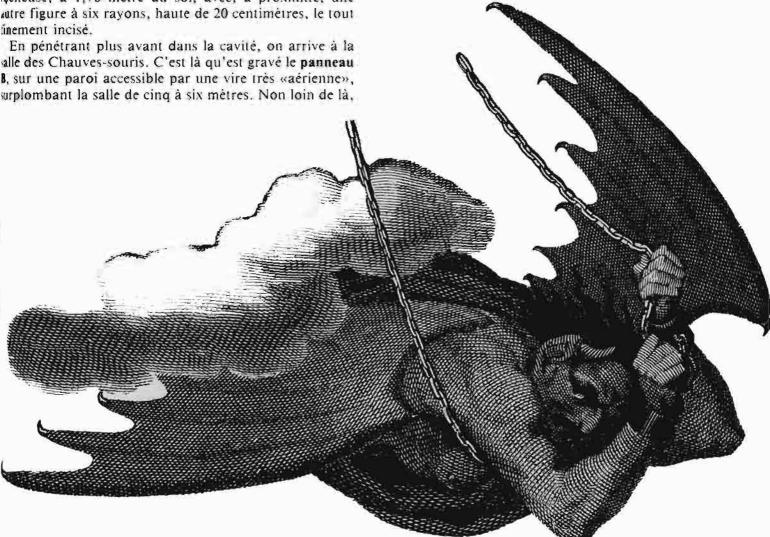
Nous verrons plus loin qu'elles ont été découvertes il y une dizaine d'années, au cours de travaux topographiches. Notre évocation de ces manifestations énigmatiques st fera donc tout naturellement à partir du plan.

Au voisinage immédiat de l'entrée, dans la zone de menombre, on peut discerner un petit blason profondément dégagé en ronde-bosse. Surmonté de créneaux, ou nune couronne, il est «frappé» à la croix du Languedoc. Manifestation certainement tardive, qui ne doit pas être intérieure aux XVI-XVIIe siècles.

Peu après, la galerie déclive s'élargit : on débouche dans la salle de la Colonne, où se situe le panneau A nous employons le terme panneau par commodité). Il fagit d'une étoile, ou d'un soleil, à onze rayons, haut de Il centimètres et large de 23, gravé dans une lame nocheuse, à 4,76 mètre du sol, avec, à proximité, une autre figure à six rayons, haute de 20 centimètres, le tout inement incisé.

un «pont» artificiel, certainement édifié lors de l'exploitation minière, permet d'atteindre ce point en enjambant un puits profond de 15 mètres. Le panneau comprend un triangle haut de 22 centimètres, barré de nombreux traits, une figure quadrillée, haute de 15 centimètres et large de 22, et un curieux trait horizontal barré de dix traits verticaux se rejoignant partiellement vers le bas.

Peu avant la rivière souterraine, la galerie prend une forte pente, d'où son nom de «toboggan». C'est là que l'on peut observer le panneau C, gravé à 1,80 mètre du sol, qui est une croix à branches inégales, haute de 28 centimètres et large de 21. En face de cette croix, à 1 mêtre du sol environ, quatre figurations constituent le panneau D, échelonnées sur 2 mêtres de long : un «quatre» barré,



TRAOUC DEL CALEL

LOCALISATION DES FIGURATIONS PARIETALES

Altitude relative des panneaux de gravures, par rapport à l'entrée actuelle:

 Blason
 - 2,50 m

 Panneau A
 - 45 m

 Panneau B
 - 70 m

 Panneau C
 - 80 m

 Panneau D
 - 80 m

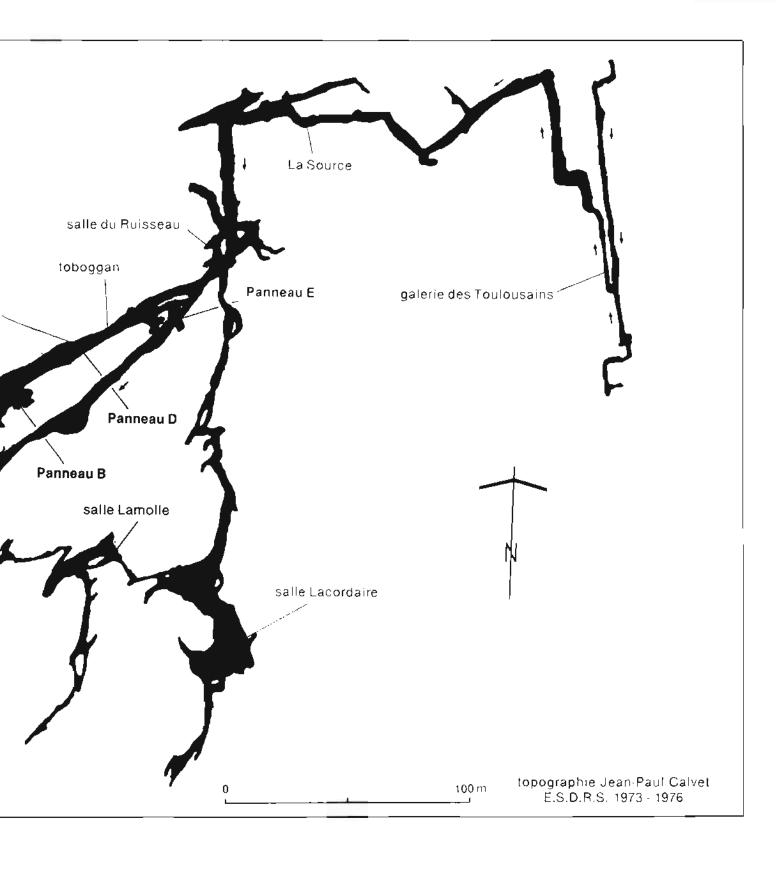
 Panneau E
 - 95 m

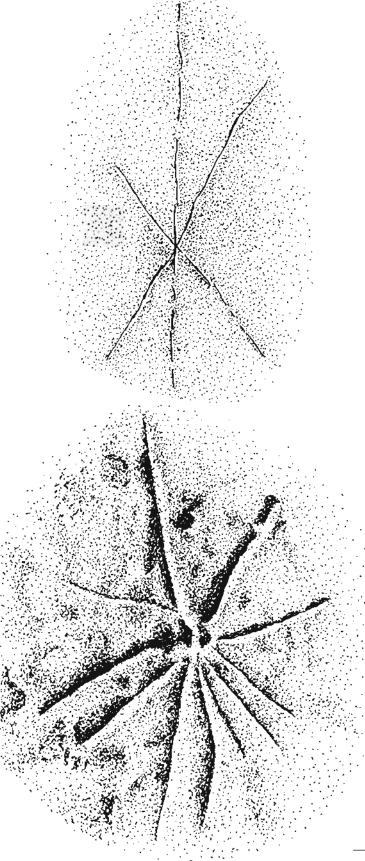
Pannes

salle des Chauves-Souris réseau Vidal-Jullia Panneau A DESSINS A 1 à A 9 **DESSIN A 11** salle Clos **DESSIN A 10** La Colonne rivière salle des Marbres Le Lac

BLASON

entrée actuelle





large de 30 centimètres, une petite croix à branches égales, une étoile à cinq branches, ou pentacle, esquissée, haute de 30 centimètres et un signe incomplet ou détériore qui pourrait être un fragment de pentacle.

Alors que les figurations précédentes se situent dans la partie de la galerie d'accès relativement aisé, le panneau E, lui, se cache dans un diverticule, à la cote -95 mètres environ, diverticule accessible seulement à partir de li rivière. Pour y accéder, il faut s'élever d'une quinzaine de mètres au prix d'une escalade difficile, entre des parois revêtues d'un enduit argileux très glissant. On atteint de la sorte une petite rotonde. Là, une rouelle solaire à hui rayons, d'un diamètre de 20 centimètres, est gravée à 35 centimètres du sol. Son diamètre vertical, prolongé vers le haut, atteint 44 centimètres de hauteur. Fait notable: la paroi présente une patine différente de part et d'autre di diamètre horizontal, ce qui indique que la gravure a éte postérieurement à son exécution en partie recouverte pa des matériaux, point qui pourrait être mis en rapport avec l'activité minière.

Tel est l'art pariétal du Calel, si l'on excepte les représentations humaines dessinées dans le réseau Vidal-Jullia, évoquées au chapitre 3.

Là encore, une foule d'interrogations vient à l'esprit. interrogations que l'on peut résumer sous forme de trois questions:

- quand ces figurations ont-elles été exécutées?
- par qui?
- pourquoi?

Pour tenter de répondre à ces questions, interrogeons le contexte archéologique proche. Le causse de Sorèze était déjà fréquenté par l'homme du Chalcolithique, époque qui voit l'apparition dans nos contrées de la métallur gie, ou tout au moins l'utilisation de bronze importé de pays de l'est méditerranéen. Nous avons vu au chapitæ précédent que la grotte de Roquemaure, en lisière d'une petite vallée coupant le causse, avait livré un ossuaire attribué à cette époque. Par contre, sur le versant oppost de cette petite vallée, une petite galerie déclive contien trois signes énigmatiques d'une ancienneté incontestable que l'on ne peut malheureusement rattacher à rien de connu. Plus près, au point dit «R 104», la section spélés logie de la S.R.S.A.S.R., au cours d'un sondage, découvert des vestiges de l'âge du Fer. L'âge du Fer, c'es aussi l'oppidum voisin de Berniquaut, utilisé jusqu'a

Ci-contre : figurations gravées du panneau «A». Tous les dessins b gravures illustrant le chapitre sont de Claire Marin, d'après les releve «in situ» de J.-P. Calvet.



figuration gravée du panneau «B». Photo Eric Ferré.

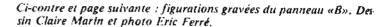
Moyen Age. Enfin, dans la Petite grotte du Causse, c'est de la poterie médiévale qui a été trouvée, associée à des traces de pies sur les parois et à des emplacements de tortraces.

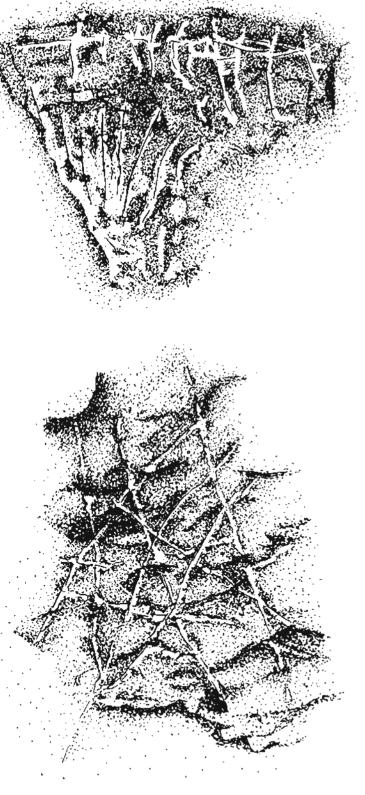
Sans aller jusqu'à inclure dans ce schéma la grotteossuaire de la Frayssinette, à Verdalle, dominée par les ruines du château de Contrast, occupée des le Néolithique, on peut considérer que le trou du Calel était fréquenté deux mille ans avant notre ère, au bas mot, ce qui ne simplifie pas le problème, d'autant que le Moyen Age, culturellement et technologiquement, a de profondes racines dans la Protohistoire. A tout le moins, la fourchette de temps suggérée par le contexte archéologique proche, portant sur plus de 3000 ans, n'est pas faite pour nous éclairer...

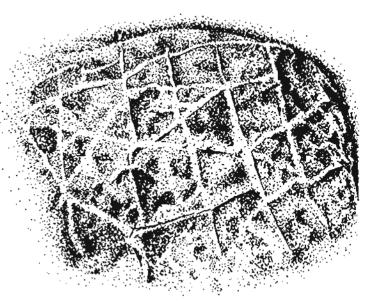
Plus intéressante est la «piste» fournie par l'ethnologie comparée. Pour la partie centrale du département du Tarn, dépourvue de terrains susceptibles de renfermer des cavités naturelles, deux auteurs, J. Bordenave et M. Vialèlle, ont mis en évidence de bien curieux phénomènes (1).

Prenons par exemple le site dit «Castellas de Cabrilles», à Lautrec. Le Castellas se présente sous la forme d'un tumulus aménagé dans le sommet d'un mamelon gréseux naturel. Contrairement à la pratique protohistorique, ce tumulus a été édifié, non par accumulation de pierres, mais par enlèvement de la terre entourant le noyau rocheux du sommet. Travaux considérables, aux dires des auteurs, qui estiment à un millier de mètres cubes le volume de terre charriée. Ce monument est creusé dans sa masse de nombreuses fosses composées d'une chambre unique, ovoïde, profonde de 2 mètres en moyenne pour un diamètre variant entre 1,40 mètre et 2 mètres. Leur goulot, resserré, était généralement obturé par une dalle de grès.

(1) BORDENAVE (J.), VIALELLE (M.) - 1973 - La mentalué religieuse des paysans de l'Albigeois médiéval. Privat, Toulouse.







Une partie du tumulus a été fouillée, tant en surface que dans une dizaine de ces fosses. Le produit de ces fouilles pourrait surprendre: il n'est pas dû aux aléas des occupations successives du site, mais correspond, d'autres fouilles en d'autres lieux le prouvent, à une sorte de «programme» dont la signification profonde échappt encore à l'analyse. En surface, les chercheurs ont mis à jour:

- une épaisse couche de tuiles brisées (300 kg rien que pour la partie fouillée!);
- une couche de terre très humifère contenant des traces de cendres et de charbons de bois;
- des tessons de poteries grises médiévales;
- des débris de verre ;
- des ossements d'animaux;
- des galets, parfois taillés comme pour imiter des haches préhistoriques;
- de menus objets en fer;
- des plaques d'argile brûlée.

Dans les fosses, le même appareil hétéroclite se rencontre :



- terre;
- tuiles;
- tessons;
- charbons de bois;
- ossements de rongeurs, de gros animaux;
- galets, certains brûlés;
- cendres;
- plaques d'argile cuite sous l'action d'un feu violent;
- verre :
- débris d'objets en bronze et en fer;
- coquilles d'œuf et d'escargots.

En ce qui concerne les possibilités de datation, la céramique grise, incontestablement médiévale, ne permet pas une attribution très précise du site (V-XII^e siècles?); toutefois, la forme tardive d'un goulot (XV-XVI^e siècles) evoque une réutilisation. Deux éléments peuvent cependant aider à mieux cerner la date d'édification du monument: un petit objet en bronze doré, assimilable aux ornements de coffrets déposés après avoir été brisés en offrande aux morts; sur cet objet, on peut voir un personnage porteur d'un écu allongé, forme qui a remplacé le bouclier rond au IX° siècle; également, une boucle de bronze émaillée ressemble aux productions des ateliers toulousains que l'on retrouve vers l'an 600. Pour ces raisons, les auteurs attribuent au site une origine carolingienne, et citent le Concile tenu à Aix-la-Chapelle en 797, qui «...interdit l'usage des tumulus pour y déposer des inhumations chrétiennes...» Et de conclure:

«... les fosses vides sont donc la demeure chtonienne des morts, les fosses pleines contiennent l'ensemble des offrandes: la terre représente l'origine et le terminus de la vie; les blocs de construction et les tuiles brisées, la mai-



Figuration gravée du panneau «B». Photo Eric Ferré.

son; la poterie, le verre, les objets d'art, représentent le mobilier; les ossements d'animaux sont à la fois le viatique pour l'au-delà et phylactériques, comme les galets; le fer, surtout les pointes doivent être considérées comme magiques, ces pointes étant des moyens de protection contre les mauvais esprits et servant aussi à empêcher les mauvais esprits de quitter leur demeure pour aller tourmenter les membres encore vivants de la famille; les restes de foyer représentent le feu et ses multiples usages, la lampe avec laquelle on s'éclaire; ils sont aussi symbole de purification (...) Ces coutumes retrouvées, survivances protohistoriques, témoignent du recul de la spiritualité au cours du Moyen Age qui a adopté non seulement les coutumes, mais a retrouvé la forme ancienne des monuments funéraires, les tumulus...» (p.55).

Si le Castellas de Cabrilles est relativement ancien, les autres sites tarnais similaires montrent une persistance de ces pratiques tout au long du Moyen Age: monnaie du XIII^e siècle au Castellas de Fréjeville, céramiques du XV^e à Saint-Vincent d'Arnhac, persistance tolérée d'abord, faute de mieux, puis combattue.

Les sites évoqués précédemment ne relèvent pas au sens strict du domaine souterrain; il en va autrement de la multitude d'hypogées creusées dans les terrains tertiaires (molasses, grès, poudingues...) du sud-albigeois. Ces hypogées, appelées improprement «souterrains-refuges», obéissent aussi à des «normes» dont la signification nous échappe: plan complexe, totalement irrationnel, taille réduite interdisant un séjour prolongé, trous de communication entre différentes parties, fosses creusées dans le sol de certaines chambres. Généralement, les fosses des hypogées ont été vidées de leur contenu; les quelques cas où l'on a pu reconstituer ce contenu montrent qu'il était analogue à celui des fosses creusées dans les sites de plein air.

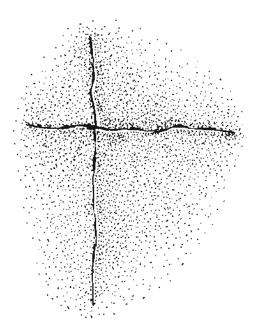
Faute de pouvoir être détruits, nombre de ces monu-

ments souterrains ont été comblés intentionnellement, avec un acharnement qui ne laisse aucun doute sur la volonté d'effacer toute résurgence d'une pratique proscrite.

Ainsi donc, dans le Moyen Age profondément chrétien, existaient sans équivoque possible des pratiques d'inspiration païennes, héritées d'une lointaine protohistoire, intimement liées au monde souterrain, et suffisamment vivaces pour qu'on leur livrât une guerre sans merci. Paradoxalement, ceci est plus difficile à mettre en évidence dans la partie du département contenant des grottes, par suite des dégradations innombrables que connaissent les cavernes d'accès facile. Pourtant, des observations faites à la Madeleine des Albis, dans les gorges de l'Aveyron, montrent que les cultes chtonièns, ou du soussol, étaient également vivaces dans les cavités naturelles (2).

Si la grotte de la Madeleine est célèbre pour ses deux «Vénus» magdaléniennes sculptées en ronde bosse, elle a également livré dans ses étages supérieurs des vestiges d'un tout autre ordre, qui nous entraînent sur des chemins désormais familiers:

«...Le 25 avril 1976, tentative de désobstruction au fond de la plus grande salle de l'ensemble des Madeleine qui est aussi la plus profonde (...) J.-C. Héral tente de plonger un œil dans la crevasse qui longe la paroi, nous le retenons par les pieds — ca ne va pas loin —. Afin d'élargir le passage, nous commençons d'abattre la crête de ce talus. Au dixième coup de pelle, du charbon de bois: «alerte» offrande? dépôt votif? Et puis encore du charbon, des tessons de poteries dans cette glu colorée — par des cendres, en très minces couches, mélangées à des stalagmites d'un réalisme excessif, obsessionnel — rituel (3). A 0,30 mètre, nous trouvons un ensemble avec plusieurs stalagmites dont une assez grande cassée — à côté d'un galet plat en forme de hache polie dont le tranchant serait abattu d'un seul côté à la manière d'un chopper (...) Cet objet reposait sur un lit de cendres un peu plus conséquent, de l'ordre de 2 millimètres environ à côté de quatre fragments d'un tesson, plus deux autres à quelques centimètres et un peu au-dessous (...) Le 1er mai, reprise des



Figuration gravée du panneau «C». Dessin Claire Marin.

travaux (...) Les matériaux sont toujours groupés par ensembles, par foyers pourrait-on dire où l'on trouve des tessons (fragmentés) une mince couche de cendres avec des petits cubes de charbon de bois et des stalagmites parfois cassées (...) Le 1er juillet (...) tesson très intéressant (dents de loup) par Thubières (...) la stalagmite curieuse par Prat avec une grande lame de silex et un tesson toujours fragmenté à fond plat (...) Le 1er novembre (...) Prat, encore un silex en bordure du dépôt. Bessac-Lautier trois fragments de tessons à vernis gris intérieur, extérieur rouge avec traces de tour. Les 20 derniers centimètres sont stériles, on est souvent en contact avec du roc (4) (...) La Madeleine, salle des Vénus. Une perforation verticale d'une avancée de paroi située à 0,80 mètre au-dessous du niveau des sabots du cheval sculpté et à deux mètres au sud-est à la base en tout cas du remplissage bréchiforme Magdalénien (...) Il y a, en face, à la base de la paroi ouest, à demi-cachée aujourd'hui par la murette construite pour soutenir la grille, une sorte d'entablement poli ayant pu servir de socle, d'autel de cella à un temple païen. Difficile d'admettre que le cheval sculpté (magdalénien) était ignoré des occupants de la pièce; si l'on met une torche à l'emplacement prévu les sculptures éclairées en lumière rasante sont on ne peut mieux mises en relief. Autre temple ou fanum. A l'entrée de la grotte de ce même réseau, au-dessus de la salle des Vénus sur la paroi est, main gauche sculptée partiellement délitée dont la

⁽²⁾ BESSAC (H.) - 1979 - Cultes païens du Haut Moyen Age en Gorges d'Aveyron. Soc. Sciences Nat. du Tarn-et-Garonne, Montauban.

⁽³⁾ Il semble que ces concrétions participaient au dépôt votif, ainsi que des «pierres-figures», curiosités géologiques naturelles rencontrées dans des cavités voisines.

⁽⁴⁾ Plus loin, H. Bessac parle également de fragments de tuile.

périphérie est polie, lissée comme par un contact humain journalier. En vis-à-vis sur la paroi ouest, une niche, tail-lée comme prête à recevoir une statue, un objet, dont les environs immédiats sont encore polis comme tout alentour de la main. Au-dessus la paroi est percée de trous peu profonds d'emplacements de solives, des boulins, de même qu'une entaille ou feuillure (...)» (H. Bessac).

Toutes ces «pistes» nous ramènent à l'ordonnance de Raymond VII, évoquée au chapitre 3, et à la volonté de détruire les lieux souterrains suspectés de servir à des pratiques païennes ou hérétiques, aux entrées obstruées du Calel, à l'abondance des charbons de bois dans cette même cavité, aux multiples tessons, aux débris de coquille d'œuf... (5)

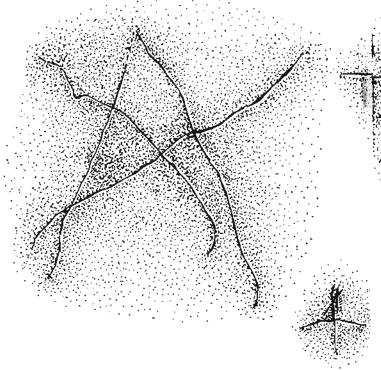
Mais il serait vain de vouloir dépasser le simple stade des supputations. Mille présomptions ne valent pas une preuve, et l'archéologue se doit de «s'en tenir aux faits». Les faits, en l'occurrence pour le Calel, ce sont cinq panneaux gravés de signes énigmatiques, onze personnages dessinés au charbon de bois, quelques poteries relativement bien datées mais qu'on ne peut sans risque grave, mettre en relation directe avec l'une ou l'autre des figurations, et un phallus d'argile sur lequel il convient de s'attarder quelque peu.

Ce phallus, grandeur nature, modelé dans l'argile, découvert en 1965 par J. Paloumé et G. Jauzion présentait, selon les témoins, toutes les traces d'une grande ancienneté. Avec une grande probité scientifique, les inventeurs avaient tenu à le laisser en place. Malheureusement, il n'a jamais été retrouvé et l'unique photographie n'a pas survécu aux déménagements successifs de son auteur!

Si l'on associe les onze «bonshommes» du réseau Vidal-Jullia à l'exploitation minière, ce qui — confessons-le — est très hypothétique, reste une dizaine de signes pour éclairer notre lanterne. C'est donc dans des analogies graphiques que nous devons tenter de trouver la clé du mystère.

On a donc, dans notre petit attirail iconographique, six formes assimilables à des schémas connus;

- deux «étoiles», ou «soleils», à 6 et 11 branches;
- une croix à branches inégales, dite «latine»;
- une croix à branches égales;
- deux pentacles, ou étoiles à cinq branches;
- une rouelle solaire à huit rayons;

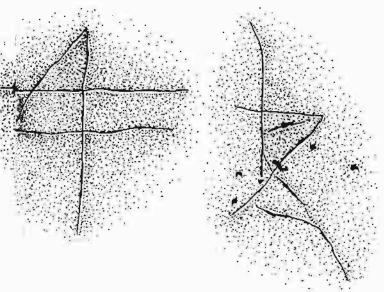


- une sorte de chiffre 4, barré.

Pris individuellement, chacun de ces signes appartient au patrimoine universel dans le temps et dans l'espace. Les croix, les rouelles, apparaissent dès la protohistoire et se rencontrent encore de nos jours, leur signification réelle ayant varié au fil du temps et peut-être, pour une même époque, selon la contrée envisagée. Il en est de même pour les «étoiles» et les pentacles. L'iconographie chrétienne, par exemple, a largement usé, et use encore de ces symboles. Dans le cas qui nous préoccupe, l'hypothèse de symboles chrétiens, justement, ne serait pas à négliger, d'autant que le 4 barré nous y invite. Ce gra phisme pourrait être la retranscription malhabile d'un symbole bien connu, et qui revêt diverses significations suivant les ajouts qu'il peut avoir. Mais ici, les choses se compliquent. Si l'on en croit l'abondante littérature consacrée à la question, ces symboles peuvent être tour à tour attribuables aux premiers chrétiens, aux Rose-Croix, aux Cathares, aux Templiers... et même aux adeptes du druidisme! Hypothèses séduisantes pour amateurs d'ésotérisme que nous nous garderons bien de suivre sur ces chemins douteux.

Aussi proposerons-nous un autre axe de recherche, à partir d'une anecdote qui nous entraîne loin des monts du Sorézois. Il y a quelques années, une émission télévisée montrait les gigantesques travaux de percement du métro de Hong-Kong. Une technologie de pointe était mise en

⁽⁵⁾ D'autant que H. Bessac, dans son ouvrage, mentionne un aven voisin du site de la Madeleine, aven totalement obstrué de manière intentionnelle.



Page précédente et ci-dessus : figurations gravées du panneau «D». En vas à droite : rouelle solaire, ou panneau «E». Dessins Claire Marin.

œuvre: colossale perforatrice guidée par faisceau laser, moyens sophistiqués de communication, etc. Puis, l'espace d'un instant, apparut sur l'écran une séquence étonnante: un ouvrier arpentait une galerie en frappant de façon rythmique sur un fût métallique d'une cinquantaine de litres, pendu à son côté. Et le commentateur d'expliquer qu'il cherchait, de la sorte, à se concilier les bonnes grâces des esprits du sous-sol. En plein XX° siècle...

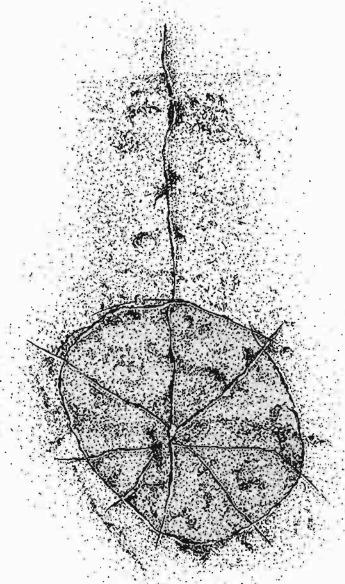
Pour revenir plus près de nous, sinon dans le temps, du moins dans l'espace, quelle pouvait être la relation entre les Anciens et la caverne ? Ignorants de la réalité physique du monde souterrain — il faudra attendre le XIX siècle pour voir s'échafauder les théories cohérentes sur la formation des cavités naturelles du calcaire — n'avaientils pas le sentiment confus de braver d'obscures puissances, et ne cherchaient-ils pas, eux aussi, à ramener l'abîme dans leur «panthéon» familier ?

Comme le mineur de Hong-Kong, comme certains paysans qui, encore de nos jours, tracent une croix à la peinture sur la porte de leur bergerie, le mineur du Calel n'essayait-il pas d'attirer sur lui, sur son dur mais nécessaire travail, des influences bénéfiques ?

En effet, comment expliquer autrement le geste incompréhensible pour nous de cette main qui, dans l'éclairage tremblotant des torches fumeuses, quatre-vingt-dix mètres sous la surface du sol, trace d'un trait malhabile le symbole de l'astre-roi, paradoxal soleil des profondeurs?

Ainsi, à travers les siècles, un message nous est par-

venu, message que nous ne savons plus lire. L'interrogation du titre: Quels dieux pour quels hommes? demeure, et demeurera certainement longtemps. Zélateurs d'une religion qui n'en finissait pas de mourir, hérétiques coupables de penser autrement, travailleurs écrasés sous le poids de leurs gestes profanateurs, nul ne sait. Et c'est peut-être mieux ainsi. Car, si l'archéologue s'interdit d'aller au-delà de ce qui est strictement attesté, le rêveur, lui, peut forcer les barrières de la raison et marcher sur les pas de cet homme qui, il y a des siècles et des siècles, défiant les ténèbres et la peur, laissa pour l'éternité, comme un cri dans le silence de la nuit, l'émouvant témoignage de ses interrogations et de ses certitudes.



6. Mon curé dans l'abîme

Enoncé des ecclésiastiques ayant consacré les loisirs que leur laissait le service de Dieu à l'étude et l'exploration du Calel : le grand Lacordaire, les Révérends Pères Guillebeau, Pouget, Lamolle, maîtres et censeurs à l'Ecole de Sorèze, l'abbé marseillais Gallocher, le Révérend Père Pierre-Marie de la Morsanglière, bénédictin en l'abbaye d'En Calcat ; suivi d'une journée ordinaire d'un élève de l'Ecole de Sorèze en 1887; où l'on voit célébrer des messes à cent mètres de profondeur, dédiées à la Très sainte Notre-Dame du Calel.

DE PROFÚNDIS clamávi ad te Dómine! — du fond de l'abîme je crie vers toi, O! Seigneur! — chante le psalmiste. Est-ce pour cette raison que d'éminents ecclésiastiques ont montré une prédilection marquée pour le Trou du Calel? Ou bien faut-il chercher les causes de cette relation privilégiée entre les serviteurs de Dieu et la grotte tarnaise dans la présence à Sorèze de la célèbre Ecole?

Le fait est que la caverne de la Montagne du causse tient une grande place dans la vie de l'Ecole. Nous avons vu que, dès la fin du XVIII^e siècle, un professeur de physique du collège, professeur dont la petite histoire n'a pas retenu le nom, avait exploré la cavité à plusieurs reprises. Nous avons évoqué aussi les activités de la section spéléologique de l'Ecole, dans les années 1950, sous la conduite de J.-C. B...

Mais — à tout seigneur tout honneur — c'est au grand Lacordaire, alors directeur de l'établissement, que revient la première mention de cette relation. D'après la tradition orale, il aurait conduit, vers 1856, plusieurs classes dans le trou et, parvenu dans la salle qui porte désormais son nom, inspiré par le décor, aurait prononcé un sermon sur la mort. On imagine aisément les élèves silencieux groupés autour de l'orateur, dans la lueur tremblotante des chandelles, les effets de manche du Père, la voix amplifiée et sublimée par la résonance des voûtes, les paroles fortes sur la vanité des choses de ce monde... Malheureusement, Armand Viré, qui visita le Calei en 1900 et eut l'occasion

de s'intéresser aux faits et gestes des premiers explorateurs, réduit à néant cette belle fable. A l'en croire, Lacordaire était épris de propreté d'une façon démesurée, confinant à la manie, et la vision de la tenue de ses élèves, après quelques contacts avec l'argile du trou, de ses propres vêtements initialement blancs, l'incita à faire un «repli stratégique» bien avant la rivière souterraine. Mais tant pis pour Viré et ses considérations de mécréant: le romantisme l'a emporté, et la légende demeure.

Il faut attendre 1884 et le Révérend Père Guillebeau pour voir un homme de robe s'intéresser plus sérieusement au Calel. On peut s'interroger sur ses motivations profondes et sur celles de ses successeurs. Dans ce microcosme qu'était alors la petite bourgade de Sorèze, à l'écart des bruits et des modes du temps, comment pouvait être perçue l'attitude de ces hommes qui s'adonnaient à des pratiques, nous dirions aujourd'hui marginales? Etaient-ils l'objet de l'incompréhension, voire de la réprobation de leurs confrères, de la population? Pour tenter de mieux comprendre ce qui pouvait pousser de dignes ecclésiastiques en dehors des sentiers battus, il n'est pas sans intérêt de s'attarder un peu sur ce qu'était, en ce XIXe siècle finissant, l'Ecole de Sorèze.

Si l'on s'en tient aux écrits des contemporains: «... Sorèze est moins connu par son ancienne abbaye, que par son collège moderne et son nombreux pensionnat. A ce nom les idées s'agrandissent; c'est en effet la maison d'éducation la plus considérable qui existe dans les départemens méridionaux, et peut-être dans toute la France. Jadis fondée et régie par les Bénédictins de cette petite ville, elle appartient aujourd'hui à M. Ferlus, à qui de vrais talens et des connaissances variées ont mérité la réputation dont il jouit. Dans son établissement se trouvent réunis tous les genres d'instruction qu'on peut désirer, depuis la grammaire jusqu'aux mathématiques transcendantes, et depuis le maniement du crayon jusqu'à la gymnastique. Là, quatre ou cinq cents élèves sont à portée de recevoir les leçons de soixante maîtres bien payés et bien choisis; là aussi tous les jeunes gens sont enrégimentés, exercés aux marches et aux manœuvres militaires; tous s'adonnent, suivant leur goût, à l'escrime, à la musique, à la natation, à la danse... » (Massol, 1818).

Mais au delà de cette apparence, quelle pouvait être la vie quotidienne d'un élève de l'Ecole et, partant de là, de ses professeurs?

Nous avons eu la chance de retrouver le cahier de brouillon de Gabriel Peirière, élève du 1^{er} Cours spécial, Collets Rouges, au cours de l'année scolaire 1883-1884. Cicontre, de haut en bas : Lacordaire, à l'âge où il aurait prononcé le myhique sermon «sous la montagne»; le Révérend Père Pouget à la sin de ses jours. Documents E.S.D.R.S.

C'est un fort beau cahier relié pleine toile, portant en impression le nom et le matricule de l'élève. La couverure est frappée des armes de l'Ecole. Tout un programme: sur l'écu lui-même, surmonté d'une couronne, la croix du Languedoc et un chien, synonyme de fidélité, souché devant le symbole chrétien du globe surmonté de la croix; de part et d'autre de l'écu, une croix à longue hampe et une épée, enveloppées dans les plis d'un ruban portant ces mots: RELIGIONI, SCIENTIIS, ARTIBUS et ARMIS.

A l'intérieur, une succession de textes hâtivement calligraphiés au crayon, œuvres d'auteurs classiques, dissertations philosophiques ou cours d'instruction religieuse. Plus intéressant est l'emploi du temps de Gabriel Peirière. Gabriel est pensionnaire. Dès 5h30 du matin, tous les jours, y compris le dimanche, il est à l'étude. Les journées sont longues et chargées — on termine à 19h30 le soir, sauf le jeudi — et les distractions rares: une seule jois le mot RECREATION apparaît. De ci de là, quelques morceaux de bravoure qui feraient «hurler» les modernes pédagogues: 4h45' de physique le mardi, avec pour seule coupure le repas de midi, 6h de mathématiques le mercredi après-midi, 9h15' de physique-chimie le vendredi!

C'est donc à une vie on ne peut plus studieuse que sont conviés les jeunes garçons et, par contrecoup, les «maîtres bien payés». Pourtant, sur la façade de cette formidable machine à enseigner, qu'on devine efficace, quelques bizarres failles apparaissent. Au-delà d'un enseignement strict, les bons pères distillent de curieux préceptes à leurs élèves, mélanges de science et de recettes de bonne femme. Qu'on en juge.

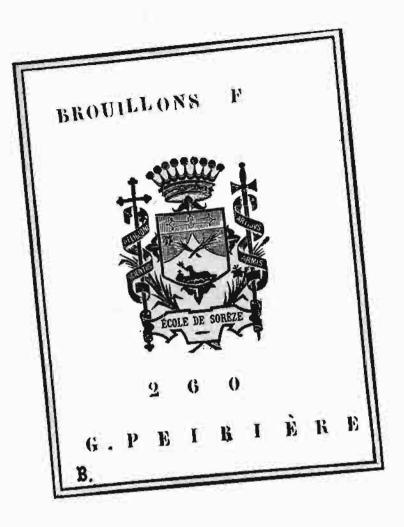
A la fin de son cahier de brouillon, Peirière a — soigneusement cette fois, et à l'encre — consigné quelques recettes qui vont lui permettre d'affronter la vie et ses dangers.

De la prévention d'abord. On lui apprend à se mésier d'un arbre responsable d'une maladie pas dangereuse, mais dont on peut toutes orties : «... Attention aux orties! Il faut prendre garde aux orties... Il faut aussi bien se garder de toucher ni avec les mains ni même de s'approcher trop près d'un arbre appelé le Rus-Toxeidodendrum, car il fait ensler la partie avec laquelle vous le touchez. Cette maladie n'est pas dangereuse, mais si l'enssure arrivait au œur, on pourrait en mourir...»





L'hygiène corporelle n'est pas négligée. Foin des dentifrices coûteux et inefficaces: «...Moyen de nettoyer les dents. Si vous voulez nettoyer vos dents, prenez du charbon de bois et grattez-vous les dents avec au moyen d'une brosse sur laquelle vous aurez mis cette poudre de charbon. Il en est de même du Phénol, avec 2 gouttes que vous mettrez dans un verre, vous aurez vos dents très blanches...»



Li por malher il meno arrivis J'amin la jimmies , nemo 200 Licelium Lo morule, blem solde la lice e la wrotte.

Ci-dessus : cahier de brouillon de l'élève Gabriel Peirière. On voit l'emblème de l'Ecole de Sorèze et sa flère devise : RELIGIONI, SCIENTIIS, ARTIBUS et ARMIS. En exergue, fac-similé du texte : «Remède contre la jaunisse». Collection de l'auteur.

Faute de potion magique, l'élève sollicité par un emploi du temps accablant peut toujours se «regonfler» avec la recette-miracle suivante: «...Eau sédative. On prend un mortier dans lequel on met du canfre et de l'alcool; on pile le tout ensemble. Cela fait, on verse ce mélange dans une fiole contenant de l'eau, de l'amoniaque et du sel marin. Ayez soin avant de vous servir de l'eau sédative de l'agiter tant soit peu...»

Ce qui ne dispense pas, selon la bonne vieille tradition, d'aider un peu la Nature: «...Excellent purgatif. Il serait bon de prendre à peu près chaque mois dans une cuiller à soupe du café de sel marin ou bien du sel de cuisine, en ayant soin de le faire dissoudre avant de l'avaler. Car c'est un très bon purgatif qui peut être le meilleur de tous...»

Hélas, rien n'étant parfait en ce bas monde, il arrive que notre élève soit frappé de quelque maladie plus ou moins redoutable. Là encore, un bien vaste arsenal s'offre à lui. S'il a trop abusé de la dive bouteille, le remède est simple: «...Ivresse. Si par malheur il vous arrivait de vous souler ou que vous vouliez dessouler quelqu'un, prenez ou faites prendre 4 à 5 gouttes d'amo niaque dans un grand verre d'eau. Si ça ne suffit pas, prenez-en plusieurs, cela ne peut faire de mal...»

S'il est blessé en rase campagne, c'est déjà plus difficile, les ingrédients conseillés ne se trouvant pas forcement dans les environs immédiats du lieu du drame: «...Guérison des plaies. Si par hasard il vous arrivait de vous faire une plaie en pleine campagne et loin d'un pharmacien, faites vous-même une pâte avec du plâtre, du salpêtre et de l'eau. Ensuite appliquez-le sur la plaie. C'est un remêde très efficace et n'étant pas d'un grand prix...»

Ivre, écorché, le pauvre élève est encore la proie d'une redoutable mouche: «...Maladie du charbon. Si par malheur il vous arrivait d'être piqué par une de ces petites mouches bleues qui vous donnent une certaine maladie appelée le charbon, faites soigner cela aussi vite que vous le pourrez avec du bon chlorure d'Antimoine. Passez cette solution avec une plume d'oiseau ou bien avec un pinceau à l'endroit atteint...»

Enfin, le rescapé est guetté par les maladies du système respiratoire. Heureusement, la Science et la Technique sont là pour le secourir! «... Coqueluche. Engine. Quand on est atteint d'une forte coqueluche ou bien d'un commencement d'engine, allez passer de deux à trois heures par jour dans une usine à gaz...»

Mais la vie d'un élève de l'Ecole de Sorèze n'est pas que succession de malheurs. Il peut agrémenter ses loisirs en



se livrant à d'amusantes expériences de physique: «...Moyen de faire sortir de l'eau les flammes. Allez dans une mare d'eau, où il y ait beaucoup de vase, ou bien dans un canal. Lorsque le soleil est couché vers 8h et demi du soir, rendez-vous en cet endroit et agitez cette vase avec un bâton. Vous verrez des bulles se former; alors, allumez un morceau de papier et approchez-vous de ces bulles, aussitôt elles prendront feu. Continuez d'agiter pendant à peu près 3/4 d'heure. Vous apercevrez les flammes...»

Et si, d'aventure, il veut «aller courir la gueuse», il peut s'offrir une mise impeccable pour quelques sous: «...Blanchissage des chapeaux de paille. Avez-vous un chapeau de paille auquel vous teniez et qu'il soit sale,

Elèves de l'Ecole de Sorèze, vers 1963 ou 1964. Archives R.P. Pierre-Marie.

voici un moyen de le blanchir vous-même; il ne vous coûtera pas très cher! Ayez un petit baril défoncé d'un seul côté. Ensuite prenez une chaufferette avec du feu, jetez-y une poignée de soufre et recouvrez cela avec votre baril. Avant de placer le baril, prenez votre chapeau et faites-le tenir à l'aide de quatre fils en haut du baril. Vous laissez cela ainsi pendant une demi-heure. Au bout de ce temps, vous retirez votre chapeau neuf comme s'il sortait de chez le marchand...»

Enfin, armé pour affronter les vicissitudes du temps, rien ne l'arrêtera plus, ni hommes ni bêtes: «... Violent poison (hommes-chiens). La feuille ou la fleur de Laurier

Rose mise à la bouche est un violent poison. La noix vomique mise dans une omelette est un très-fort poison pour les chiens...»

Et il pourra avancer dans la vie, serein, fort, en se répétant, comme Gabriel, la savoureuse devise inscrite au frontispice du cahier: «Chacun pour soi et le bon Dieu pour tous!»

Mais revenons au Révérend Père Guillebeau. Pour lui, le Calel est un dérivatif à la vie austère du collège, d'autant que les distractions doivent être assez rares à Sorèze pour un ecclésiastique, en ce temps-là. En compagnie d'un autre professeur, M. Potter, il se passionne pour le problème de la jonction entre le Calel et la Fendeille. A la méthode énergique de Potter, qui barbote dans le siphon terminal du Calel sans autre forme de procès et sans appareil respiratoire — le scaphandre autonome n'est pas encore inventé — il oppose la ruse. Reprenant le principe bien connu de la bouteille à la mer, il immerge dans le même siphon, en 1887, vingt tubes de verre soigneusement scellés contenant un message ainsi libellé:

Calel-Fendeille Décembre 1887 Guillebeau

Méthode bien aventureuse pour qui connaît les aléas qui affectent les conduits souterrains! Cette première tentative de coloration... sans colorant, est un échec. En 1900, A. Viré repêche, flottant sur la surface du Lac, quelques tubes. La rumeur rapporte, il est vrai, qu'un tube aurait été retrouvé à la Fendeille, affirmation d'origine douteuse et invérifiée.

Quoi qu'il en soit, Guillebeau et ses petits tubes sont entrés dans l'Histoire!

Les années passent. La période de l'entre-deux guerres voit se développer la spèléologie, partout en France. C'est l'époque où le Père Raphaël-Marie Pouget, censeur de l'Ecole, crée, avec Albin Fontanilles, en 1922, un petit groupe local de spéléologie. Bien entendu, il s'intéresse en premier chef au Trou du Calel dans lequel, en compagnie de Fontanilles, il navigue sur le Lac avec un bateau démontable! Mais l'essentiel de l'œuvre spéléologique du R. P. Pouget se situe ailleurs, dans les Grands Causses où il étudie nombre d'avens.

Un an avant la création du Groupe Pouget, en 1921 donc, arrive à l'Ecole un jeune surveillant laïc, originaire des Landes. Quelques années plus tard, celui qui devien-

dra le Révérend Père Pierre-Raphaël Lamolle quitte la région tarnaise pour faire son noviciat. Revenu à Sorèze en 1933, il remplit tour à tour les fonctions de surveillant, de professeur d'espagnol puis, pendant vingt ans, de censeur. Bien évidemment, dans un tel entourage et en telle compagnie, le R.P. Lamolle succombe aux démons de la spéléologie. C'est donc tout naturellement vers le Calel qu'il porte ses pas, ainsi que vers les grottes de la région. Après Lacordaire et Pouget, et avant le R.P. Pierre-Marie, il a droit aux honneurs et une salle du Calel lui est dédiée. Atteint par l'âge, il s'intéresse toujours aux activités des spéléologues locaux, jusqu'en 1980, date de sa mort.

Rompant avec une tradition bien établie, le Révérend Père Pierre-Marie de la Morsanglière — le R.P.P.M. comme l'appellent familièrement ses jeunes camarades de cordée souterraine — n'est pas issu de l'Ecole de Sorèze. Sa vocation ne l'a pas poussé vers l'enseignement, mais vers la contemplation. Et c'est vrai qu'au pied de cette Montagne Noire sauvage, l'abbaye bénédictine d'En Calcat, vaisseau de pierre échoué sur une mer de pâturages, est bien le haut-lieu où tout incite à la méditation, au recueillement. Dans ce décor austère, point de cris et de rires d'écoliers, mais la lente et incessante prière des moines, rythmée par les heures de la journée. Havre de paix, îlot de quiétude dans un monde bourdonnant, mais aussi pépinière d'artistes, de penseurs, de savants. Car le bénédictin, par goût et par tradition, excelle dans la pratique des arts manuels et intellectuels. Au-delà des obscures besognes nécessaires, il sait se faire peintre, musicien, historien...

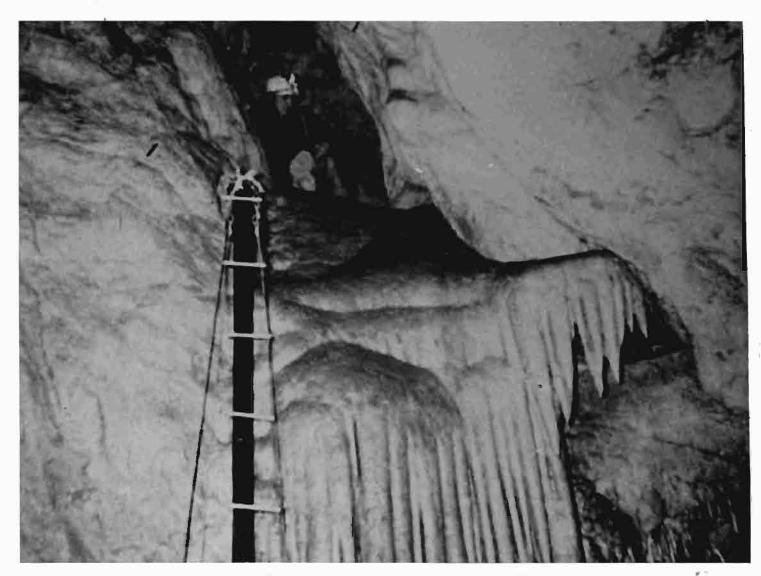
Dans une telle ambiance et au contact d'un tel pays, le R.P. Pierre-Marie ne pouvait qu'être attiré par les sciences de la terre. Dès 1947, il est à l'origine du Groupe Spéléo de Dourgne et, inéluctablement, est conduit à se mesurer avec le Calel.

En ce temps-là, le monde souterrain garde un peu des allures de terra incognita. C'est, toutes proportions gardées!, l'Amérique aux portes de Revel.

Dieu régnant sur la terre et les océans, il était juste qu'il régnât sur les profondeurs. Aussi, le 6 octobre 1951, est inaugurée en grande pompe, en présence de J.-C. B..., alors vice-président de la S.R.S.A.S., Notre-Dame des Gouffres. En fait, N-D des Gouffres, statuette modelée par les mains du R.P.P.M. et cuite dans les ateliers de

Page suivante : le Révérend Père Pierre-Marie pendant le saint-office de Noël 1966, dans le Calel. Archives R.P. Pierre-Marie.





l'abbaye d'En Calcat, ne régnera pas longtemps sur le monde des ténèbres, voué traditionnellement à Satan: son scellement, mal effectué, provoquera sa chute rapide!

Au-delà de l'anecdote, il est intéressant de voir combien la grotte, à travers le temps, l'espace, les cultures, est ressentie très fortement comme étant le sanctuaire, le lieu hors du commun où l'esprit se transcende. Est-ce par hasard que les voûtes de la grotte et de la cathédrale ont en commun la même forme? Faut-il voir dans cette convergence les lois de la mécanique ou autre chose de plus subtil?

Est-ce fortuitement qu'à la Noël 1966, les spéléos tarnais, fraternellement mêlés au coude à coude, croyants, mécréants, assistent à la messe de minuit dans la salle de la Colonne du Calel? (1)

Très vite, le G. S. Dourgne s'unit à la S.R.S.A.S. C'est la folle année 1961 où, répliquant à la conquête des som-

(1) On pouvait lire dans «La Dépêche du Midi» du jeudi 2 janvier 1986 les lignes suivantes : «Sorèze, cathédrale souterraine. A la manière du Père Lacordaire qui le premier célébra une messe à l'intention de ses élèves de l'école royale de Sorèze, à moins 110 mètres sous terre, Charles Bourniquel, curé des Cammazes, est descendu dans les gouffres du Causse de Calels pour officier devant quarante spéléos tarnais, durant la nuit de la Saint-Sylvestre. C'est au cœur d'une véritable cathédrale souterraine que fut prononcé le sermon sous la montagne. Dépouillement et gravité caractérisaient cette cérémonie exceptionnelle dont nous vous offrons une fresque grandiose. Une vision que le vétéran des spéléos présents, Max, 63 ans, et la benjamine, Alexandra, 20 mois, ne sont pas près d'oublier...»

Page 74 : le «Måt de la Gnôle», arme absolue des expéditions de 1961. Au sommet, J. Brugier. Archives R.P. Pierre-Marie.

mets, les spéléos déclenchent des expéditions lourdes. Sur le modèle himalayen, une vaste entreprise est menée à partir de la salle Lacordaire, baptisée pompeusement «camp de base». La conduite des opérations est confiée au R.P.P.M. et à R. Trémoulet, des Eclaireurs de France de Castres. En de multiples portages «déments», trois cents kilos de matériel sont péniblement acheminés au ramp. Tout est organisé pour le travail, le repos, tout est pensé, calculé, prévu... sauf une petite crue nocturne qui vient déloger précipitamment les occupants des tentes!

On peut sourire de ce déploiement de moyens, à l'heure où il faut quelques heures pour atteindre le fond des conffres les plus profonds de la planète. Mais à l'époque. le matériel est lourd et encombrant, peu efficace. La physiologie de l'effort en est à ses balbutiements, et les spéléos, bons vivants, restaurent leurs forces à tout bout de champ à grand renfort de saucisson, de «cambajou», ou jambon du pays, arrosé de gros rouge précautionneugement transporté dans des gourdes en peau de bouc. Cette spéléologie épicurienne, approximative, porte cependant ses fruits: en quelques séances, les troupes du R.P.P.M. et de Trémoulet explorent la totalité du réseau lamolle, au delà de la salle Lacordaire. Grâce à un mât en duralumin long de 15 mètres, aucune verticale, aucune cheminée ne leur résiste. Cette arme absolue, composée d'éléments démontables pour le transport, est pourtant d'un emploi délicat : une fine échelle métallique souple est fixée en tête du mât, et hissée au fur et à mesure que celuici est allongé. L'ensemble est alors dirigé vers le point à atteindre, sommet de cheminée, départ de galerie ouvert dans les voûtes. Il suffit alors à un grimpeur de s'élever le long de l'échelle. Dans la pratique, le mât, sollicité par la charge, prend une flèche des plus impressionnantes, et présente une nette propension à riper sur les parois, en dépit des efforts des assistants cramponnés à sa partie inférieure!

Quoi qu'il en soit, si l'on excepte le bout de rivière précédemment découvert par l'équipe Malifaud, l'opération lourde de cette année-là inaugure les découvertes modernes au Calel. C'est donc en toute justice que les galeries découvertes fin 1966 au voisinage de l'entrée du Calel reçoivent le nom de réseau Pierre-Marie.

Lacordaire, Guillebeau, Pouget, Lamolle, Pierre-Marie, cinq générations d'hommes qui ont diversement marqué leur époque, leur entourage, qui ont eu en commun, au-delà de la caverne, cette passion pour l'«autre», pour ces jeunes qu'ils ont guidés sur les sentiers difficiles de la vie.

Mais, en cette terre tarnaise où chaque pouce du terrain est chargée d'histoire, tout conspirait à pousser le R.P. Pierre-Marie vers de nouveaux chemins. Après la préhistoire, aux côtés de Jean Lautier, président d'honneur de la Fédération Tarnaise de Spéléo-Archéologie, il découvre la paléontologie, ou science de la vie ancienne. Ainsi, il a la chance de découvrir et de fouiller le plus fabuleux gisement d'ours des cavernes de la Montagne Noire. Pour le Père, une nouvelle aventure commence...

On ne saurait clore cette évocation sans parler de l'abbé Gallocher. Lui aussi est un meneur d'hommes. A peine l'occupant nazi chassé de la France, à la tête de son équipe de Marseillais, il investit Sorèze et son trou. Méthodiquement, il reprend l'étude des cavités du massif, certainement conduit là par le Père Pouget, et publie en 1947 un article très complet assorti de la topographie du Calel.

Ainsi va le monde. Des notables, un avocatjournaliste, un cuisinier, des ouvriers, un braconnier, un infirmier, des enseignants, un gendarme, des dominicains, un bénédictin, tout cet inventaire à la Prévert cache des hommes, avec leurs qualités, leurs défauts, leurs passions. Tous ont aimé le Calel à leur manière, au-delà des clivages politiques, intellectuels, confessionnels. Si l'œcuménisme existe, c'est bien au Calel que, depuis deux siècles, il est réalisé!



7. Les cartographes du dimanche

Exposé des méthodes, techniques et autres avatars ayant présidé à la connaissance topographique du trou de la Montagne du Causse et de ses six mille mètres de galeries; où l'on voit successivement deux notabilités soréziennes, un cuisinier, un digne abbé et un infirmier se transformer en arpenteurs du sous-sol.

PANS L'ESPACE à deux dimensions engendré par la feuille de papier, support universel de la communication, l'espace tridimensionnel est représenté par un plan. Le plan est donc une abstraction, une vision subjective de la réalité. En ce sens, il demande pour être lu et compris, un apprentissage et la connaissance des «codes» qui ont présidé à son élaboration.

Mais au-delà de sa fonction technique, le plan revêt un aspect mythique. Le plan, c'est l'aventure, la chasse au trésor, la clé d'un monde mystérieux. Il a valeur initiatique et participe du rêve. La simple vision d'une carte déclenche tout un monde de fantasmes nés de notre culture, enfantés par nos lectures d'adolescents. Qui n'a en mémoire ces gros bouquins reliés de rouge, bardés de dorures, récompense des écoliers studieux dans lesquels on pouvait voir de naïves planches gravées représentant, derrière l'explorateur africain ou polaire, le topographe?

Mais le plan a également pour fonction de maîtriser l'espace. Car l'homme — singulièrement le spéléologue, limité dans sa vision — a besoin de fixer les contours du cadre dans lequel il évolue. La connaissance de son environnement est dynamique, c'est-à-dire qu'il le découvre au fur et à mesure de sa progression et l'oublie presque aussitôt. Faute de repères, il perd bientôt toute notion de distance et d'orientation, d'où le besoin de se référer à un schéma intangible. En ce sens, le plan rassure.

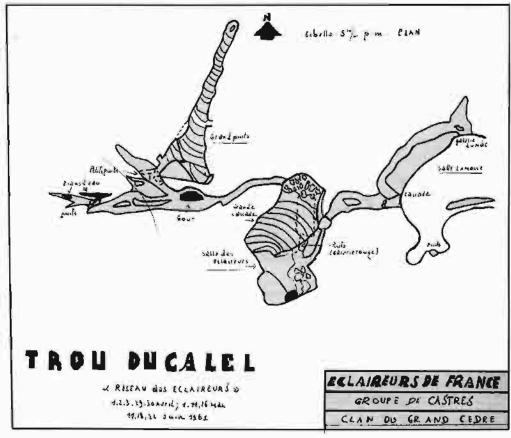
Mais plus encore, il reste la seule trace de ce qui a été vécu. On se souvient que le Grand Meaulnes, dans le merveilleux livre d'Alain Fournier, de son équipée à la «fête étrange», ramène un plan qui le conduira à nouveau vers le domaine des Sablonnières et vers sa tragique destinée romantique. Car le plan a le privilège de fixer, non seulement l'espace, mais aussi le geste fugitif. Il est mémoire. Contrairement à la photographie, désormais banalisée, il puise son pouvoir dans son apparence — parfois fallacieuse — de technicité.

Le spéléologue étant à la fois un rêveur et un technicien, il est normal que le plan occupe une grande place dans sa vie. Parfois, cette place devient démesurée, audelà du strict besoin documentaire. Le plan n'est plus un moyen, mais une fin en soi, un prétexte.

Car la réalisation d'un plan — nous dirons désormais une topographie —, acte collectif puisqu'elle requient généralement plusieurs équipiers, nécessite une individualité placée en situation d'impulser l'action et de ranimer les volontés défaillantes. Il y a, au sein de la plupart des groupes de spéléologues, un ou plusieurs topographes qui assurent la pérennité de l'acte, en dépit des fluctuations de l'effectif. Car la topogaphie procède d'une véritable vocation. Pour comprendre cette affirmation, il est nécessaire d'ouvrir une parenthèse et d'exposer au lecteur non initié l'essentiel des méthodes qui président à l'élaboration d'une topographie souterraine.

Dans la plupart des cas, une cavité naturelle se présente comme une succession de galeries, de salles et de puits. Le spéléo-topographe va être appelé à suivre un cheminement complexe dicté par la morphologie et la difficulté de progression. C'est, très schématiquement, ce cheminement qui va servir d'ossature au levé topographique. Le principe consiste à décomposer ce cheminement en segments de droites repérés dans l'espace cartésien à trois dimensions, à l'«habiller» de façon à restituer les contours de la cavité et à le projeter sur un plan horizontal (plan) et sur un plan vertical (coupe). Pour bien comprendre le processus, accompagnons un instant l'équipe de L'Entente Spéléologique de Dourgne, Revel et Sorèze qui effectue la topographie de la galerie de l'Enfant, dans les nouveaux réseaux du Calel. Aujourd'hui, Jean-Paul Calvet dirige les opérations. Il choisit le point initial (en l'occurrence un point déjà connu de la cavité qu'il saura situer sur le plan existant), s'y poste en station et envoie le porte-mire. Eric Ferré, dans la galerie à topographier. Eric avance en ligne droite et progresse tant que Jean-Paul peut apercevoir la lumière qu'il porte sur son casG-contre: topographie du réseau des Eclaireurs, datée de 1961. On voit, à travers ce relevé et les illustrations qui suivent, combien le «coup de patte» du desinateur personnalise l'acte topographique, Archives E.S.D.R.S.

Bouble page suivante: topographie levée en 1894 par Eugène Bonhoure, sont l'original est exposé dans le hall de l'Hôtel Bonhoure de Sorèze, que nous knons à remercier particulièrement pour nous avoir confié ce précieux document inédit et nous avoir autorisé à le reproduire.



que. Il a ainsi parcouru une dizaine de mètres lorsqu'une inflexion de la galerie le dissimule à la vue de son coquipier. Il revient alors légèrement sur ses pas et se place de façon à ce que ce dernier aperçoive son éclairage. Au yours de sa progression, il a dévidé et traîné avec lui le ruban d'un décamètre. Jean-Paul note alors sur un petit arnet la longueur entre le point initial et le nouveau point choisi par Eric, mesure à l'aide d'une boussole l'angle que fait la direction de la droite ainsi matérialisée avec le nord, et relève l'inclinaison de cette même droite sur l'horizontale grâce à un instrument basé sur le printipe du fil à plomb. Il a donc ainsi une droite de longueur connue, orientée dans le plan horizontal et dans le plan vertical. Notons au passage que certaines équipes utilisent a technique du «fil perdu», sorte de compteur qui enregistre la longueur d'un fil déroulé au fur et à mesure de la progression, matérialisant la droite en question.

Ensuite, Jean-Paul effectue un rapide croquis destiné à terner les contours externes de la galerie, ses caractéristiques remarquables et ses divers profils transverses. Ceci ait, il rejoint Eric au nouveau point et l'opération est

renouvelée... autant de fois qu'il le faut. Un rapide calcul donnera au lecteur une idée du travail de «fourmi» accompli par les spéléo-topographes: dans le Trou du Calel, où plus de six mille mètres de galeries ont été arpentés de la sorte, en comptant des visées moyennes de cinq mètres, c'est donc mille deux cents fois au total que l'opération a été répétée!

Ce travail préliminaire est suivi d'une phase de restitution sur le papier, une fois rentrés au bercail. Les segments de droite sont reportés les uns après les autres sur le plan et la coupe, en tenant compte de leur longueur modifiée par la projection plane. L'habillage, facilité par les notes... et le «coup de patte» du dessinateur, complète la restitution.

A partir de ces données, les spéléologues calculent deux valeurs qui ont pour objet de quantifier l'importance, sinon de la cavité, du moins du cavernement affectant un volume de terrain donné. La première est la profondeur, notion assez facile à définir puisqu'elle représente la distance verticale entre l'entrée et le point le plus bas. Elle s'exprime négativement lorsque ce point se situe à une

TROUD

Distances jalerie d'entre jusqu'au roisseau 347.500 Galerie In Lac, Leampie) 325.8 Galerie Te le Source du Russeau 96.5 Galerie des Grandes Calles 172 Longueur 46 Grotte du Calel. 939.5 Belle Galerie de 80the Deloy viil feut of Grotte du Calel (1) Sac du Toron du (Tron In Cale!) Songueur totale se gi Exercision aux environs de Norige

Vallon de Phontilly , L. M. 1170) Belle stalegantes Bruges J. Buller de Polyphime à 90: 17 Salle

altitude inférieure à celle de l'entrée, et positivement dans le cas contraire, cas plus rare il est vrai. Par exemple, on dira que le Lac du Calel se situe à -130 mètres; en d'autres termes, l'altitude du plan d'eau terminal est inférieure de 130 mètres à celle de l'entrée.

La deuxième notion est celle de développement, notion beaucoup plus floue. Elle pourrait représenter la longueur de tous les éléments parcourables physiquement mis bout à bout. Dans le cas du Calel, le développement ressort à environ 6000 mètres, alors que la cavité s'inscrit dans un rectangle de 550 mètres sur un peu plus de 300. Cette notion a surtout l'avantage de montrer l'opiniâtreté des topographes!

Opiniâtre, en effet, il faut l'être. Car si le principe du relevé topographique est simple, sa réalisation se heurte au milieu. Premier élément «contrariant», l'étroitesse. Dessiner coincé entre plafond et plancher, allongé sur un lit de galets ou sur des aspérités de concrétion, ou encore contorsionné en «chien de fusil» n'est certes pas une sinécure, d'autant que le champ de vision souvent limité dans ces cas oblige à de nombreuses et fastidieuses visées.

Deuxième élément, la boue. Elle est omniprésente dans les cavités de plateau, et englue hommes et objets de sa carapace froide et humide. Les crayons deviennent d'infâmes gourdins, les blocs-notes d'infâmes torchons. Il nous souvient d'avoir dû lécher le verre de la boussole, seul moyen de lui redonner un semblant de transparence!

Troisième élément, l'eau. Tôt ou tard, on est confronté à elle, qu'elle tombe en «pissarels» des plafonds ou qu'elle coule de biefs profonds en cascades écumantes. Inexorablement glaciale, elle détrempe les meilleurs papiers et les meilleures énergies.

Empressons-nous d'ajouter que ces éléments se rencontrent rarement indépendamment; de préférence, ils s'associent deux par deux, quand on ne les rencontre pas tous à la fois. On pourrait donc penser que la spéléotopographie procède davantage du masochisme et de l'acte gratuit que de l'activité consciente et raisonnée!

D'autant plus que, compte tenu de ce qui précède, le profane pourrait croire, en toute logique, qu'une topographie obtenue dans des conditions aussi pénibles est un objet rare, jalousement gardé par ses auteurs et monnayé à prix d'or! Eh bien, il n'en est rien: dans la plupart des cas, les spéléologues sont prodigues de leur production topographique. Pour quelques misérables francs, n'importe qui peut acheter ces bulletins de fabrication artisanale qui étalent au fil des pages les plans désormais banalisés, dupliqués à des dizaines d'exemplaires, preuve

— si besoin était — que l'acte topographique porte sa récompense en lui-même, même si d'aucuns croient voir se profiler le spectre du masochisme déjà évoqué dans le subconscient du topographe souterrain!

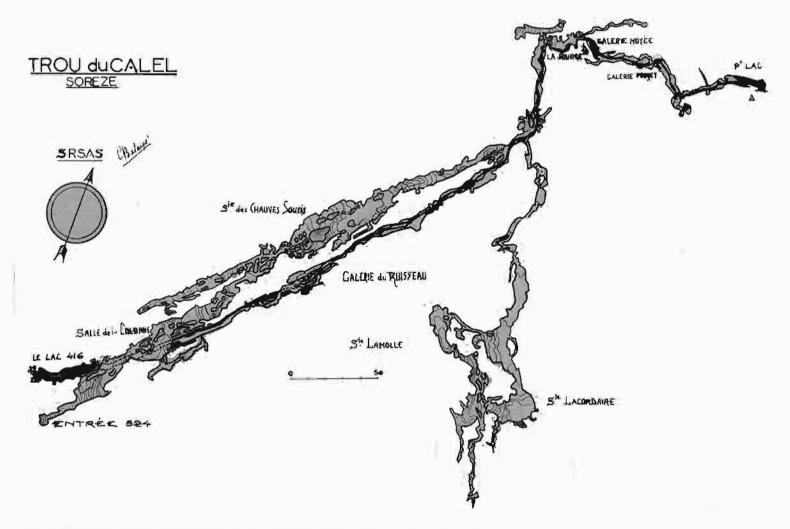
Mais au-delà des considérations métaphysiques et des motivations qui échappent au commun des mortels, les cartographes du dimanche ont d'autres préoccupations. Car la topographie bien conduite est un acte primordial. Elle est le vecteur d'une multitude d'informations touchant à la géologie, l'hydrologie, la biologie, l'archéologie... De plus, en dépassant la vision limitée de l'explorateur, forcément bornée par les parois des salles et des galeries qu'il parcourt, elle permet de comprendre les imbrications des différentes parties de la cavité ou de cavités voisines, et de jonctionner ainsi ces parties ou cavités entre elles.

Comme il y a un mythe de la «première», ou action de s'aventurer en terrain vierge, il y a une mythique de la «jonction». Toute l'histoire de la connaissance du Calel est une course à la jonction: jonction avec l'aven de Polyphème, en amont, jonction avec la résurgence de la Fendeille, en aval.

Là encore, nos héros se font remarquer par une attitude déconcertante pour le profane: généralement, ils déploient des trésors d'ingéniosité, remuent ciel et terre, avec obstination, pendant des mois, des années, pour réaliser «LA» jonction, même et surtout si cette interrelation était, dès le départ, évidente. L'homo subterraneus est ainsi fait...

Il convient cependant de remarquer que la notion de topographie, liée à la notion de caverne, est une notion très ambiguë. L'homme dans sa vision égocentrique, a tendance à tout ramener à lui-même. Il ne décrira donc, et pour cause, que les vides pénétrables par lui ou tout ce qui est à portée de sa vue. Si l'on pouvait lâcher dans le Calel un éléphant, un homme et une souris, tous trois passés maîtres dans la science topographique, le résultat serait surprenant et édifiant! Une topographie ne représente donc qu'une image très subjective de la réalité souterraine. Il en faut toutefois plus pour dérouter la plupart des spéléo-topographes, qui ne s'embarrassent pas de considérations métaphysiques, et manient avec bonheur les instruments les plus précis et ce sixième sens appelé populairement «pifomètre».

Dans ces conditions, on peut s'interroger sur la précision des topographies souterraines et sur le crédit qu'on peut leur accorder. En règle générale, l'expérience l'a prouvé, les topographies de cavités exécutées par des opé-



La contribution des années 1960! Cette topographie, due à la plume de J.-C. Balayé, aurait été exécutée en 1961. En ce temps-là, la photocopie n'existait pas, et c'était le règne du tirage héliographique, le «bleu» exécuté souvent à la sauvette dans les entreprises «complaisantes». Archives E.S.D.R.S.

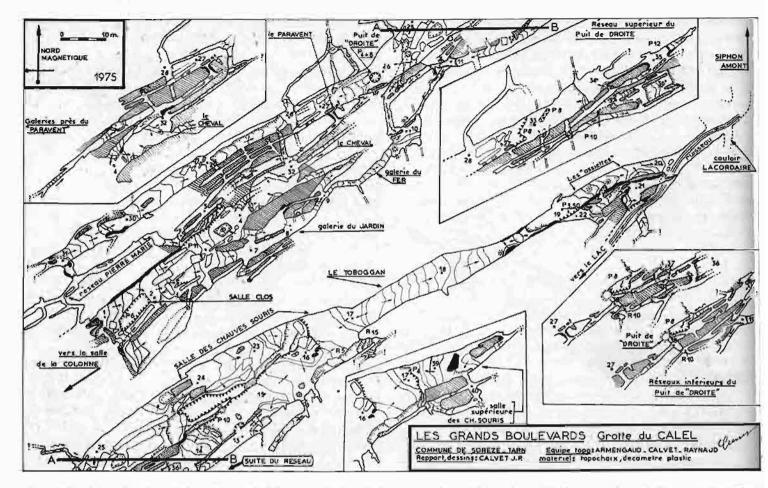
rateurs confirmés sont d'une très bonne précision, compte tenu de l'emploi auquel elles sont destinées. Dans le détail, elles souffrent parfois des conditions locales : dessiner poitrine au sol et dos à la voûte, la tête rabattue pour minimiser l'encombrement, n'incite pas trop à «fignoler»; de même, répéter pour la centième fois le même geste sempiternel, alors que le froid et l'humidité vous tenaillent, que le décamètre échappe aux doigts gourds, que l'éclairage faiblit et que la lassitude vous gagne, influe directement sur la qualité du levé. Mais rien n'est parfait sous le soleil, a fortiori sans le soleil!

Le lecteur aura compris que dans ce monde à part

qu'est la spéléologie, le spéléo-topographe est encore à part. Personnage rare, redouté de la plupart de ses compagnons que rebute la fonction de porte-mire, il inspire à la fois l'admiration et la compassion. En dépit des fluctuations des effectifs des clubs, il demeure, défie le temps, comme investi d'une mission d'essence supranormale.

C'est donc sur ces «piliers» de la communauté spéléologique que repose l'acquisition et la transmission du savoir, d'autant que, généralement, le spéléo-topographe est un spéléo-écrivain.

Arrivé à ce point du récit, nous devons une explication au lecteur peu familiarisé avec les choses de l'exploration souterraine, lecteur qui aurait pu être étonné par l'épithète insolite de «cartographes du dimanche». A l'heure actuelle, et il en a toujours été ainsi, la spéléologie est une activité de loisir. A de rares exceptions près, il n'existe pas



de professionnels vivant de cette activité, ce qui n'exclut pas que les travaux des spéléologues puissent faire avancer la recherche fondamentale et appliquée. Le spéléologue évolue donc en dehors de toute préoccupation lucrative: c'est un amateur au sens fort et noble du terme. C'est de préférence le dimanche, alors que d'autres sont sur les stades... ou devant leur récepteur de télévision, qu'il s'adonne à son activité favorite. Là s'arrête la comparaison, car le spéléologue a en plus cette petite flamme aujourd'hui bien vacillante dans notre monde aseptisé: le goût de l'aventure et la passion de la découverte.

Toutes qualités qui ne font pas défaut aux cartographes successifs du Calel. C'est à J.-A. Clos que l'on doit le premier plan connu de la cavité, dressé vers 1800, et reproduit dans le chapitre «Les défricheurs». Plan à vrai dire très grossier, qui n'a que de lointains rapports avec la réalité. La galerie descendante principale, sensiblement rectiligne, est rendue curieusement par une série de circonvolutions dont la forme en plan évoque irrésistible-

ment le système digestif d'un ruminant! Il en va de même pour la salle qui sera baptisée bien après salle Lacordaire, dont l'orientation est fausse et l'importance exagérée. Par contre, l'orientation de la rivière souterraine est respectée.

On peut être tenté de sourire de cette représentation malhabile, mais il faut la replacer dans le contexte de l'époque. Nous avons vu, dans «Les défricheurs», les obstacles autant psychologiques que matériels auxquels se heurtaient les pionniers. S'aventurer sous terre était déjà un acte peu courant, y faire des observations scientifiques était un acte rarissime! Par ailleurs, nous ignorons tout des moyens employés par J.-A. Clos; aux difficultés que rencontre le spéléo-topographe moderne s'ajoutaient la précarité de l'éclairage et le manque de matériel spécialisé.

Quatre-vingts ans plus tard, plus exactement en 1883, Louis Clos, maire de Sorèze et petit-neveu du précédent, lève à son tour le plan du Trou du Calel, puis, en 1887, fresse un plan général du système Calel-Fendeille, document incomplet conservé au collège de Sorèze. Ce travail st repris par Armand Viré dans sa publication de 1902.

Mais, entre temps, un jeune cuisinier de dix-neuf ans, Eugène Bonhoure, signe un relevé remarquable conservé mjourd'hui par ses descendants, propriétaires de l'Hôtel Bonhoure de Sorèze. Ce document, daté du 3 août 1894, mérite qu'on s'attarde quelque peu sur lui.

Il est évident que le jeune homme n'a pas travaillé seul : à précision du levé, le souci du détail, la qualité des observations, tout laisse penser qu'il n'a été que l'interprète final d'un acte collectif, certainement mené sous la tonduite de quelque maître de l'Ecole de Sorèze, peut-lire le R.P. Guillebeau, ou encore M. Potter, qui s'illustra en tentant de franchir le siphon terminal du Calel à la tage. Ou alors, faut-il voir dans le plan «Bonhoure» un remake», comme on dit maintenant, de l'œuvre de L. Clos?

Quoi qu'il en soit, lorsqu'on compare le plan en question aux plans actuels, on est immédiatement frappé par son exactitude, compte tenu des moyens du temps. Si le développement, ou longueur de la totalité des galeries mises bout à bout, a littéralement «explosé» depuis au fil des explorations — 939 mètres à l'époque contre plus de 6000 aujourd'hui —, la profondeur, dimension difficile à mesurer dans les cavités à faible pente, est assez bien cernée. Bonhoure affiche — 108,5 mètres, alors qu'actuellement les topographies les plus récentes accusent — 130 mètres. Bel exemple de probité scientifique, les exploraturs du XIX° siècle ayant plutôt tendance à exagérer sans aucune commune mesure les distances parcourues et les profondeurs atteintes.

Mais ce qui fait incontestablement le charme de ce plan, calligraphié amoureusement à la plume, c'est qu'il est vivant. Il fourmille d'annotations amusantes, ou temouvantes: «...passage où il faut marcher à genoux; thatière très étroite où il faut ramper en montant; passage excessivement difficile; endroit où se sont égarés le 3 moût 1893 deux de mes camarades...»

On apprend ainsi que la salle Lacordaire portait déjà ce nom en 1894, que le Lac fut traversé et mesuré pour la première fois le 31 juillet 1884 (certainement au cours de tentative de plongée de Potter) et que le guide Baptiste Chabal, trois jours avant l'achèvement du plan, décou-

vrait une «petite colonne» non loin du siphon aval, colonne qui n'eut qu'une gloire éphémère et jamais mentionnée depuis.

Les fastes de la «Belle Epoque», les tensions de la géopolitique, rien n'arrête l'ardeur des explorateurs du Calel. En 1900, Armand Viré, éminent spéléologue, disciple de Martel, visite les grottes de Sorèze, en compagnie de J. Maheu, de Louis Armand, déjà connu pour la retentissante découverte de l'aven qui porte son nom, d'A. Clavé, percepteur à Labruguière, de L. Curevale et de Baptiste Chabal, déjà nommé, dit «Le Poulailler», guide ordinaire de la grotte du Calel. Cette série de visites donne lieu à un article très documenté, paru en février 1902 dans Spelunca, revue de la Société de Spéléologie. Pour la première fois, la topographie du système du Calel a les honneurs de la publication. A vrai dire, de l'aveu même des auteurs, ce sont : «... les levés topographiques et les coupes des grottes du Calel et de la Fendeille, levés au'il (Louis Clos) a bien voulu mettre gracieusement à notre disposition (...) qui constituent le fond même de notre carte...»

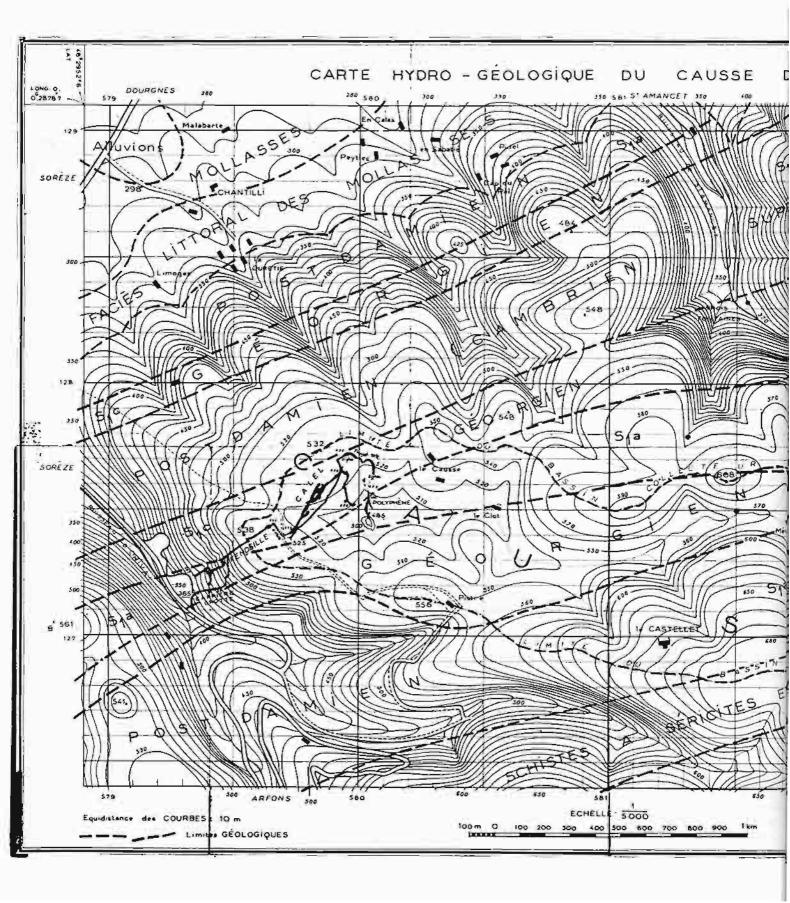
Passent les ans. Deux conflits ensanglantent la planète. L'occupant à peine chassé, la vie reprend ses droits. Toute une génération frustrée des conquêtes sociales de 1936 aspire à vivre intensément au plein air. Partout en France, dans les régions propices à la pratique de la spéléologie, se créent des clubs, des groupes, des équipes.

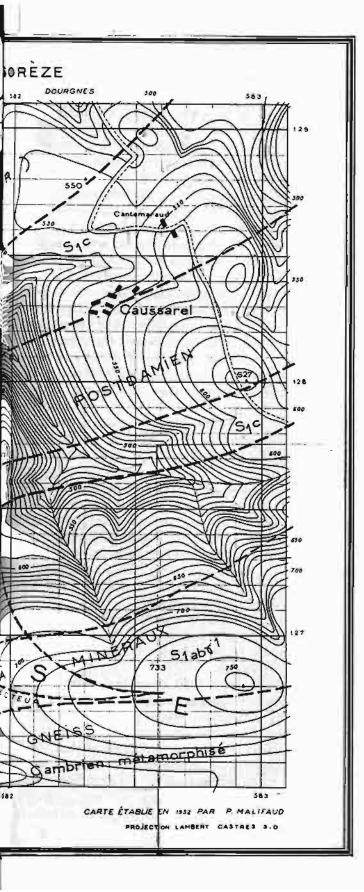
Fin août 1945, l'abbé Gallocher et son équipe de Marseillais «débarquent» à Sorèze. A quatre reprises, il explore le Calel et en donne à son tour un plan, prouvant une fois de plus — si besoin était — que le «vrai» spéléotopographe ne se contente pas du plan des autres et ne considère sa mission achevée que lorsqu'il peut exhiber «son» plan!

A vrai dire, le plan de l'abbé Gallocher, publié en 1947 dans les «Annales de Spéléologie», organe de la Société spéléologique de France et du Comité scientifique du Club Alpin Français, n'apporte rien de nouveau par rapport au plan Clos, revu et corrigé par Viré-Maheu. Mais, de même que Sisyphe était condamné à rouler un énorme rocher jusqu'au sommet d'une haute montagne... pour le voir redescendre illico, de même le spéléo-topographe estil condammé à: «cent fois sur le métier remettre son ouvrage».

Nous ne nous étonnerons donc pas de trouver dans les archives la énième topographie du Calel, cette fois due à la plume habile de J.-C. B..., alors président de l'auguste Société de Recherches Spéléologiques et Archéologiques

Page précédente : avec la «bande à Calvet», c'est l'heure de la minutle lopographique. Toute la cavité est «démontée» planche par planche, tellées à un plan général à grande échelle. Ici, la planche afférente aux Grands Boulevards. Archives E.S.D.R.S.





Carte hydrogéologique du causse de Sorèze, établie en 1952 par Pierre Malifaud. L'original est au 1/5000°. Dressée à partir de la carte géologique et des minutes de la carte I.G.N. au 1/80000°, ainsi que des relevés et croquis de son auteur. En traits tiretés, contours du bassin collecteur superficiel. Archives P. Malifaud.

de Sorèze, créée en 1949. Cette topographie n'est pas datée, mais divers indices nous inclinent à croire qu'elle a été exécutée en 1961 ou peu de temps après. En effet, cette fois, il y a du nouveau: la galerie Pouget, découverte après les péripéties que l'on sait par Pierre Malifaud en 1952 et le réseau Lamolle-Eclaireurs, achevé d'explorer en 1961, figurent sur le plan.

Les jours s'en vont, je demeure, a dit le poète. Loin de l'agitation stérile des hommes, l'eau noire du Calel coule sous d'autres voûtes. La spéléologie locale, au fil des alliances d'un jour, des mésententes du moment, évolue au rythme des orages et des «embellies». Car le spéléologue est aussi un éternel bagarreur, toujours prêt à croiser le fer avec ses frères. Mais en cette année 1966, tout est calme sur le front de la spéléologie sorézoise. Trop calme! Il faut aux hommes un grand dessein. L'objectif est vite trouvé: faire enfin une «vraie» topographie du Calel, grande, belle, reléguant toutes les autres dans les corbeilles à papier de la petite histoire spéléologique!

C'est vrai que les méthodes topographiques se sont affinées; c'est vrai aussi que de nouvelles découvertes ont considérablement compliqué le plan déjà complexe de la caverne. Et puis, la génération montante veut «sa» topographie!

Elle l'aura. Pendant quatorze ans, les équipes se succèdent sans relâche dans le trou. Si la structure implicite qui lie entre eux les explorateurs a évolué — on ne trouve plus guère de ces individualités régnant de façon presque despotique sur le groupe — les puissantes personnalités demeurent. Dans la mouvance de la collectivité évoluant au gré des événements qui rythment la vie de ses membres, secouée par les départs des garçons pour le service militaire, ballottée par le mariage, bousculée par les migrations liées à l'emploi, des figures émergent, véritables «locomotives», qui représentent la continuité et la volonté de l'association.

Pendant ces quatorze années qui verront le Calel dépasser les six kilomètres de développement, la «locomotive», c'est Jean-Paul Calvet. On avait déjà un cuisinier-topographe, on a maintenant un infirmier-topographe. Ce n'est pas un des moindres paradoxes de cette activité génératrice de vocations: tout au long de l'histoire de la spéléologie, on voit des personnages issus de milieux modestes, n'ayant pas eu la chance de poursuivre des études supérieures, réaliser, sinon de grandes œuvres, du moins de remarquables travaux, véritables autodidactes dans toute l'acception du terme.

Jean-Paul Calvet domine tout son monde de la taille...

et du verbe. Grand, charpenté, ce qui l'avantage dans le acrobaties où il faut s'écarteler pour atteindre de problé matiques prises, mais le dessert quand la galerie se rédui à un trou de souris, il se fait remarquer à maintes reprise par ses «coups de gueule», reflet d'un caractère auss entier que généreux et passionné.

Sous son impulsion, la topographie du Calel, conduite conjointement avec l'exploration, est rondement menée Comme un puzzle géant, les morceaux de la caverne s'imbriquent, apportant leur lot de découvertes : fin 1966 c'est le réseau Pierre-Marie, ainsi baptisé en hommage al R.P. Pierre-Marie de la Morsanglière, fondateur de Groupe Spéléo de Dourgne, avec ses vestiges me diévaux, ses traces d'exploitation de minerai de fer; es 1967, c'est la plongée des siphons amont et aval de la rivière; en 1969, nouveau réseau sous la Colonne; et 1970, découverte du réseau du Fer et d'une deuxième entrée aujourd'hui rebouchée; en 1973, découverte de réseau Vidal-Jullia avec ses extraordinaires dessins trace sur les parois; en 1975, découverte du blason sculpté à l'entrée de la cavité, de la galerie de la Tête et de la galerie des Toulousains, après plongée des siphons amont; et 1976, découverte de plusieurs signes gravés sur les paroide la galerie principale; en 1977, toujours des gravure pariétales et la galerie de l'Enfant, avec ses traces de pas en 1978, encore des gravures: en 1979, découverte di réseau Eboulé...

Mais, entre temps, de gros nuages noirs sont passés su la Montagne du causse. En 1975, la Société de Recherche Spéléo-Archéologiques du Sorézois et du Revélois, riche de cinq sections, connaît de graves difficultés internes Une grande partie des membres de la section «spéléologie» quitte la Société pour créer l'Entente Spéléologique de Dourgne, Revel et Sorèze, qui reprend à son compte les travaux menés précédemment.

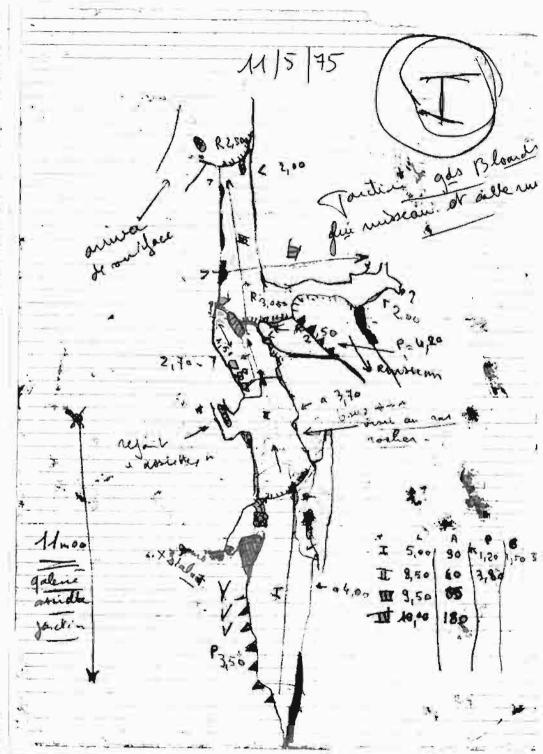
En janvier 1977, Guy Bonnasous remonte une section spéléo au sein de la S.R.S.A.S.R., qui s'oriente vers le désobstructions, les pompages et les plongées... mais cer est une autre histoire.

Au début des années 1980, donc, la septième édition de grand roman à épisodes est achevée. Mais pour les «cartographes du dimanche», peut-il y avoir un achèvement Car les recherches n'ont pas cessé dans le Calel, menée dans les derniers retranchements de ses parties vives. Li où l'eau tumultueuse arrête le commun des mortels Désormais, le spéléo-topographe devra se faire plongeu s'il veut remplir sa mission jusqu'au bout, et troquer-le décamètre contre le fil d'Ariane déroulé dans la froideut

silencieuse des perspectives glauques.

Du plan sommaire de J.-A. Clos aux planches détaillées de J.-P. Calvet, tracées «au caillou près», que de chemin parcouru! Mais aussi, que d'efforts dépensés, de peines, de déceptions, d'incompréhensions, d'épisodes burlesques, tragiques parfois, pour quelques décimètres carrés de papier! Inutile? Dérisoire? Peutètre...

Et si les «cartographes du dimanche» étaient les derniers poètes d'un monde qui crève du rationalisme, de ses certitudes, de ses égoïsmes? Ils ont mesuré le ventre de la montagne avec une allumette et la montagne s'est donnée à eux. Ils ont attaqué les moulins et les moulins se sont inclinés... Allons, il y aura toujours des «cartographes du dimanche»!



L'envers du décor! Un document qui n'a pas l'habitude des honneurs de la publication: les minutes de la topographie de la jonction Grands Boulevards - ruisseau, maculées de boue. Archives E.S.D.R.S.

8. Siphons

Histoire des plongées, pompages et artifices destinés à forcer les lacs et les siphons, tant au Calel qu'à ses résurgences; où l'on voit les explorateurs, avec des fortunes diverses, découvrir des espaces vierges ou frôler la mort par étouffement et autre asphyxie.

A Francis Maurette, plongeur du Calel, décédè en mer au large de Sète, le 8 août 1982.

A Pierre Boissard, plongeur de la Fendeille, décédé derrière un siphon qu'il venait de franchir en première, dans le réseau Caballos-Valle, en Espagne, le 7 août 1984.

E TOURISTE QUI, perdu dans la horde des estivants, visite quelque caverne aménagée, est toujours surpris d'apprendre que la dite caverne a été creusée de façon entièrement naturelle, et soupçonne généralement le guide de cacher on ne sait quelles interventions humaines. De là à imaginer une armée de misérables condamnés, pour des raisons obscures, à creuser le sous-sol dans des buts incertains, il n'y a qu'un pas allégrement franchi par d'aucuns. Car enfin, comment croire un instant que l'eau, élément paisible s'il en est, ait pu être à l'origine de ces formidables excavations, comme le prétend le guide?

Scepticisme compréhensible, né de la vision apparente des choses. Au siècle dernier, les premiers lettrés qui s'intéressèrent au monde souterrain ne raisonnaient pas autrement. Sans aller jusqu'à admettre une origine humaine pour les cavités du sous-sol, ils voyaient dans ces «grimaces» de Dame Nature le résultat d'actions volcaniques, la théorie la plus généralement admise étant celle de gigantesques bulles de gaz «piégées» dans la masse de roche en fusion et solidifiée ultérieurement.

Et pourtant! C'est bien à la goutte d'eau et à elle seule que l'on doit ces grottes, ces gouffres qui abondent dans les terrains calcaires. Ses moyens d'action: l'érosion et surtout la dissolution. Cette dernière affirmation a de quoi surprendre le lecteur non averti: enfin quoi, oseraiton prétendre qu'un fragment de calcaire trempé dans un verre d'eau va fondre comme un morceau de sucre dans du café? Evidemment non. Les échanges chimiques entre l'eau et le calcaire se font dans des conditions bien définies, et à une échelle de temps telle que le phénomène échappe à l'observation superficielle. Car l'eau a un grand allié, le temps! Mais pour mieux saisir ces phénomènes complexes, enfourchons la «machine à remonter le temps», privilège de l'historien, du poète et du géologue. et reportons-nous à ces époques disparues il y a des millions et des millions d'années...

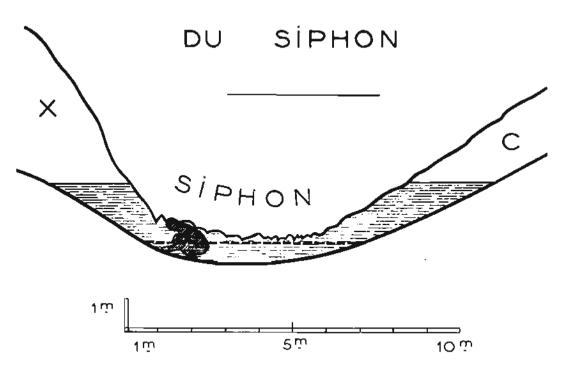
A l'Ere Primaire, l'emplacement occupé aujourd'hui par Sorèze était une vaste mer, dans laquelle vivait une faune étrange qui croissait, se multipliait et mourait selon les lois immuables. Les restes de ces animaux, essentiellement des coquilles ou des carapaces calcaires, s'accumulaient sur le fond, mélangés à d'autres éléments minéraux fournis par les algues, à des boues, des vases. Et ceci pendant des durées telles que ces sédiments, à la longue, atteignaient des centaines de mètres d'épaisseur!

Puis, par des mouvements insensibles de l'écorce terrestre, ces fonds furent exhaussés et, un jour, la terre ferme apparut. Car entre temps, les sédiments, sous l'effet de la pression due à leur masse, avaient subi des modifications minéralogiques profondes, se transformant en une roche dure et cohérente, le calcaire. Curieusement, du fait de sa formation soumise aux lois de la pesanteur, ce calcaire se présentait en bancs horizontaux, ou strates, séparés par des discontinuités liées à des interruptions de la sédimentation, les joints.

Mais cette situation n'allait pas durer. Sous l'action des mouvements de l'écorce terrestre conjugués à la surrection des massifs montagneux, les strates s'inclinèrent, se plissèrent et devenues le siège de formidables contraintes, se rompirent sous les forces de décollement et de cisaillement. C'est donc, toutes proportions gardées, un ensemble de blocs fissurés, basculés, disjoints, qui se trouvait pieds et poings liés à l'action agressive des eaux.

Par les fissures, les diaclases comme les appellent les géologues, l'eau s'infiltra au sein de cette masse disloquée, se mettant en pression, circulant d'abord dans des conduits entièrement noyés. Par le jeu combiné de l'action érosive, liée au transport par l'eau d'éléments Vue idéalisée d'un siphon. Coupe de le Source réalisée par P. Malifaud mrès le pompage.

COUPE VERTICALE



plus ou moins grossiers, véritables «rabots», et de l'action chimique, les conduits s'agrandirent lentement. Selon le degré d'acidité des eaux, des masses considérables de calcaire, molécule après molécule, se dissolvèrent dans l'eau qui les transporta hors du massif. Les vides s'agrandirent, le ruisseau devint torrent, les voûtes s'élevèrent par effondrement et la caverne naquit. Pendant des milliers d'années, elle connut, selon les conditions climatiques externes, des phases de comblement, les apports en sédiments de l'extérieur étant supérieurs aux capacités d'évacuation des eaux, et des phases de recreusement. Toute une histoire complexe s'écrivit en ses flancs, véritable «mémoire» de la géologie locale.

Puis, les cours d'eau se raréfièrent et abandonnèrent la surface du causse. Désormais, seul coulait, cent mètres sous la surface, le ruisseau souterrain du Calel, entrevu sur quelques centaines de mètres, disparaissant en aval au Lac et résurgeant dans la vallée par la source de la Fendeille...

Aujourd'hui, l'activité hydrologique du causse de Sorèze est très réduite, comparativement à ce qu'elle fut lors du creusement de ses cavités. Par le jeu de la règle de l'enfouissement successif des eaux, le niveau actuel du ruisseau souterrain est à peine supérieur à celui de la résurgence. Cette disposition a pour conséquence la présence, tout au long du cours d'eau, de nombreux siphons, ou conduits entièrement noyés présentant, en amont et en aval, un plan d'eau libre. Pour simplifier, un siphon se présente sous la forme d'une conduite en U. Le spéléologue, pour franchir l'obstacle, n'a que trois solutions: soit découvrir un étage supérieur abandonné par les eaux, correspondant à une phase plus ancienne de creusement et menant au-delà de l'obstacle, soit plonger dans l'élément liquide et parcourir la galerie noyée pour ressortir de l'autre côté, soit pomper l'eau du conduit.

La première solution, si elle a l'avantage de la simplicité, est liée aux caprices de la nature. Les étages fossiles n'existent pas obligatoirement, ou ont pu être obstrués lors des phases de remplissage. La deuxième solution, la plus évidente en théorie, suppose des conditions exceptionnellement favorables et des plongeurs particulièrement rompus à cette discipline hors du commun qu'est la plongée souterraine. Quant à la troisième solution, nous avons vu avec les pompages de l'équipe Malifaud, en 1952, à quelles difficultés elle se heurte.

Afin de fixer les idées, attardons-nous un peu sur le



Page précédente : geste «historique !» C'est la première tentative de désamorçage de La Source, en 1952. Noël Cruzel aura bien des seaux à écoper... avant de baisser les bras ! Photo P. Malifaud.

cadre «liquide» du Calel. La galerie principale recoupe le ruisseau souterrain vers 100 mètres de profondeur. Vers l'aval, on peut descendre le cours sans difficultés particulières, au prix de quelques acrobaties, sur 260 mètres. On est alors arrêté par un siphon jamais franchi à ce jour, baptisé Le Lac par les premiers explorateurs, navigable sur une quarantaine de mètres. Vers l'amont, à partir du débouché de la galerie principale, on est rapidement «arrêté» par La Source, ou siphon n°1. Nous mettons «arrêté» entre guillemets, car on verra que les efforts obstinés des spéléologues ont eu raison de cet obstacle, qui se franchit maintenant sans autre forme de procès.

Au-delà de La Source, pompée avec les péripéties que l'on sait par l'équipe Malifaud en 1952, puis immédiatement après par la S.R.S.A.S., la galerie Pouget conduit, 140 mètres plus loin, au siphon n°2. En amont de cet obstacle, deux galeries mêlent leurs eaux: celles issues du siphon n°3, en communication avec le gouffre de Polyphème, et celles issues du siphon n°4, cours principal amont du Calel dont l'origine exacte n'a pu être encore déterminée.

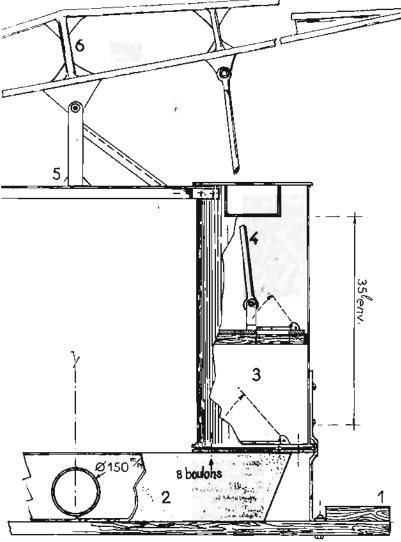
Mais revenons au Lac, ultime obstacle des eaux dans leur course vers la Fendeille. D'après la tradition, M. Potter, professeur d'anglais à l'Ecole de Sorèze, tente de forcer le passage à la nage en 1884. Des tentatives similaires ont été parfois couronnées de succès, dans la mesure où l'obstacle n'était pas un siphon au vrai sens du terme, mais une simple voûte mouillante, c'est-à-dire un abaissement momentané de sa hauteur en dessous du niveau de l'eau. Dans ce cas, un bon nageur pouvait, en apnée, franchir les quelques mètres séparant les deux plans d'eau libre. Ici, rien de semblable. Le Lac du Calel est un vrai siphon, et Potter n'avait aucune chance de le vaincre. A la vérité, sans minimiser son courage, nous croyons plutôt que sa tentative se borna à parcourir à la nage le plan d'eau libre inaccessible sans une embarcation que les explorateurs de l'époque eussent été bien en peine d'acheminer jusque-là et, après une quarantaine de mètres, de constater que la voûte plongeait inexorablement. Quoi qu'il en soit, Potter entrait dans la légende pour avoir été le premier à oser affronter de son corps nu l'eau noire du Calel.

Nous avons raconté dans «La guerre du Calel n'aura pas lieu» les avatars qui présidèrent au premier franchissement de La Source, ou siphon n°1, par la bande à Malifaud, exploit réédité peu après par la S.R.S.A.S. Cet acte marque le début de la guerre ouverte contre le malheureux siphon. Dès 1953, reprenant des travaux antérieurs, les spéléos de Sorèze s'activent pour abaisser encore le plan d'eau et ouvrir le passage. Tous les moyens sont bons: attaque de front de la voûte, creusement du lit en aval... Le 12 septembre 1954, ils inventent une stratégie insensée. A l'aide d'une pompe, le débit du ruisseau est compensé, puis le niveau est abaissé jusqu'à ce que la voûte dégagée permette le passage de quelques hommes. Le pompage est alors interrompu, entraînant à nouveau la fermeture du verrou liquide. Les «prisonniers» volontaires, pendant trois heures, se livrent à un formidable travail de terrassiers, dans le but de désamorcer le siphon n°2. Le niveau de ce dernier est abaissé d'une cinquantaine de centimètres, sans livrer le passage. Deux courageux s'immergent, souffle bloqué, assez loin sous la voûte. Peine perdue! Il ne reste plus à l'équipe restée en aval de La Source qu'à repomper pour «ouvrir la porte»...

Le temps passe, les hommes changent, les démons de l'exploration demeurent. Fin 1966, la S.R.S.A.S. «remet ça» et recreuse en aval de La Source. Le niveau baisse légèrement. Le 1^{er} octobre 1967, des plongeurs de Castres sont appelés en renfort. A l'époque, la plongée souterraine en est à ses balbutiements, et les deux hommes, Le Sauvage et Causse, font figure de pionniers. Ils franchissent sans difficulté le siphon n°1, puis le siphon n°2, long de 30 mètres, et aperçoivent une galerie exondée qui se développe devant eux. Ils font demi-tour sans tenter d'explorer cette galerie vierge.

En 1968, la S.R.S.A.S. — qui vient d'ajouter un R à son sigle — la S.R.S.A.S.R., donc, creuse derechef en aval de La Source. Le plan d'eau s'abaisse, la longueur du siphon passe de 10 à 3 mètres, autorisant un passage en apnée. En 1970, les travaux sont poursuivis et étendus au siphon.n°2.

En 1975, l'E.S.D.R.S., créée par scissiparité à partir de la S.R.S.A.S., frappe un grand coup. Elle fait appel à deux plongeurs toulousains spécialistes des «coups durs»: Yves Besset, transfuge de la région lyonnaise et Francis Maurette, grand plongeur devant l'Eternel, qui vient d'atteindre peu auparavant la profondeur stupéfiante à l'époque de – 70 mètres en siphon souterrain. Le 26 octobre, la folle équipée commence. Le matériel lourd et fragile à la fois est acheminé à grand-peine jusqu'à la rivière par les hommes de l'E.S.D.R.S. Il y a les bouteil-



J.C.B

Caractéristiques de la pompe réalisée par J.-P. Marty et R. Escaffre pour la S.R.S.A.S.

- Année de fabrication : 1952
- Destination: pompage du siphon de La Source, trou du Calel
- Poids: 47 kg
- Débit normal: 800 litres/minute maximum à 4 spéléos par -1,50 mètre. Débit normal 500 litres
- 1 Socie plateau en bois 1,20 m × 0,30
- 2 Corps de pompe en tôle galvanisée; comporte dans sa partie centrale latéralement un manchon en 150 mm de diamètre, admission de fluide pour raccordement du tuyau

Sur la partie supérieure, aux deux extrémités, des plateaux circulaires supportant les cylindres

3 - Cylindres en tôle galvanisée avec clapet en tôle et joints caoutchouc sous le clapet et sous les cylindres boulonnés sur les plateaux avec joints caoutchouc, plus 2 pattes de fixation en bout sur le socle, assurant la rigidité

- 4 Deux pistons en bois renforcés par plateau en tôle galvanisée de 20/10° avec clapets d'admission, segment en cuir, deux bielles tubulaires. Lubrifiant: graisse épaisse
- 5 Etrier de jonction porte-balancier, en cornière de 30 mm fixé par 2 × 4 boulons en haut du cylindre
- 6 Balancier, tube acier de 2,40 m environ, entretroises en tube et goussets tôle
- 7 Alimentation par tuyaux diamètre 150 mm, type conduit de fumée en tôle, soudés sur la longueur de l'agrafage. Raccord des éléments par manchon de caoutchouc (chambre à air de voiture) et colliers de serrage.
- N.B. En dessous de deux mètres, les tuyaux en tôle avaient tendance à s'ovaliser puis à s'écraser à l'aspiration; il fallait les remplacer par des tuyaux plus rigides et plus lourds (5 kg au mètre linéaire).
- 8 Crépine spéciale avec clapet et filtres interchangeables. (document aimablement transmis par J.-C. Balayé).

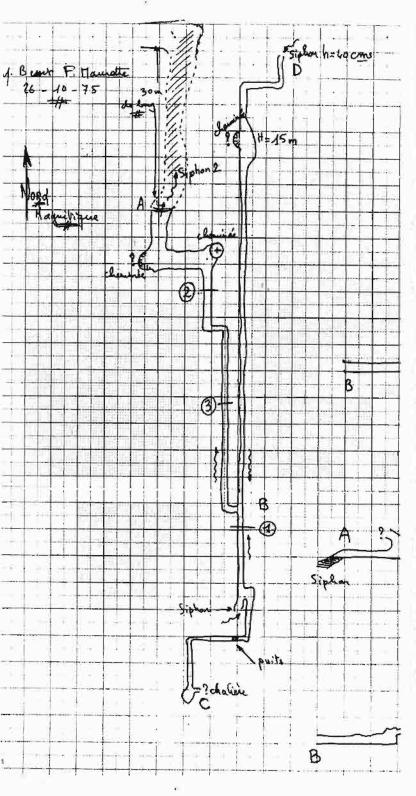
Page suivante: ça marche! Les essais de la pompe à Sorèze. Photo J.-C. Balayé.

les, couplées par deux, pesantes, difficiles à manier à cause de la délicate robinetterie qui les surmonte. L'arrachage d'un robinet serait catastrophique: gonflées à 150 kilos par centimètre carré, le souffle instantanément libéré ferait, dans les conduits étroits, l'effet d'une bombe. Il y a encore les détendeurs, frêles mécaniques chargées de délivrer au plongeur l'air à la pression exacte nécessitée par la profondeur. Dans les étroitures, il faut ramper en tirant avec soi tout cet appareillage. En douceur. Ne pas heurter un sac, ne pas laisser retomber les «bonbonnes» qui pèsent de toutes leurs parois d'acier...

Enfin, l'équipe est à pied d'œuvre. Le moment où les plongeurs s'équipent a toujours quelque chose de solennel, de rituel. Les spéléos, d'habitude loquaces, se taisent. Besset et Maurette enfilent leurs combinaisons de néoprène, endossent leurs scaphandres. La ceinture de plomb est minutieusement réglée pour annuler la flottabilité. Les dernières consignes sont échangées. L'embout est happé. Désormais, seuls les gestes seront pour les deux hommes le moyen de communiquer. Maurette allume sa lampe, s'avance dans l'eau; une lueur diaphane baigne instantanément la masse liquide. Un coup de reins, deux jambes chaussées de palmes qui s'agitent, l'espace d'un instant, quelques bulles qui crèvent la surface, et le silence, pesant...

Comme le siphon n°1, très court, est bien connu, Maurette n'a pas tiré derrière lui un fil d'Ariane. Besset le rejoint peu après. Pour les spéléos, c'est l'attente interminable qui commence. Les deux plongeurs retirent leurs palmes, parcourent la galerie Pouget et arrivent rapide-





ment au siphon n°2, reconnu par Causse et Le Sauvage. Simple formalité pour eux. Derrière, ils s'aventurent désormais en terrain vierge. Après avoir ôté leur équipement de plongée, ne gardant que la combinaison isothermique, ils parcourent de la sorte 200 mètres dans la galerie des Toulousains et reconnaissent les siphon n°3 et 4. Une topographie succincte est dressée, riche d'enseignements, notamment en ce qui concerne les relations entre le Calel et Polyphème.

Quelques semaines plus tard, l'E.S.D.R.S. qui ne désarme pas, imagine un autre scénario: une puissante foreuse alimentée par un lourd groupe électrogène est acheminée jusqu'à La Source. Des trous de mine sont forés dans la voûte du siphon. La poudre parle. Les travaux avancent bon train quand la municipalité de Sorèze, peut-être inquiète pour la sapidité de son eau qu'elle tire du Calel, intime aux spéléos l'ordre de stopper leur chantier.

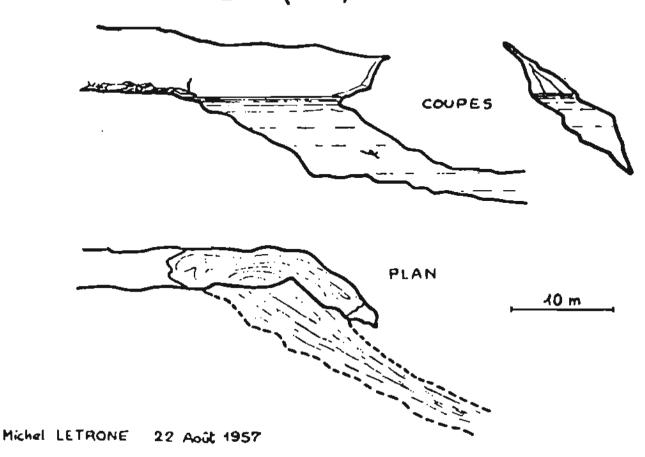
Mais laissons un instant La Source à ses tribulations, et revenons au Lac. En 1957, le 22 août exactement, le Lyonnais Michel Letrône effectue une tentative de plongée infructueuse : «... je m'équipe, bien que le siphon soit d'aspect peu prometteur. En effet, l'eau repose sur un fond de glaise très liquide. Avant d'être complètement immergé, l'eau de la vasque est déjà opaque, mais j'essaie de gagner de vitesse le nuage qui descend. Après une vingtaine de mètres, ayant pris une mauvaise direction, je dois revenir et le nuage m'entoure. A tâtons, j'essaie de poursuivre encore quelques mètres, mais l'inutilité de cette exploration m'apparaît alors, et je décide de remonter. Ma lampe torche, pourtant puissante, que je braque à 30 centimètres de mes yeux, ne m'apparaît que comme un petit point rougeâtre. Je me guide en suivant le fil et arrive bientôt en surface...»

Malgré tout, Letrône est descendu à une quinzaine de mètres. L'obstacle paraît sérieux. Dix ans plus tard, le 1er octobre 1967, au cours de l'opération conduite par la S.R.S.A.S. qui voit Le Sauvage et Causse passer les siphons I et 2, une nouvelle tentative échoue au Lac. Ni Lefranc, ni Le Sauvage, tous deux du Sauvetage Nautique Castrais, ne dépassent le terminus de Letrône. Décidément, le Calel se défend bien sur son glacis aval!

Ci-contre: topographie originale de la galerie des Toulousains, dressée le 26 octobre 1985 par Francis Maurette et Yves Besset. Archives E.S.D.R.S.

Page suivante : topographie du Lac aval, plongé par Michel Letrône le 22 août 1957 (extrait de Spelunca).

SIPHON de la grotte de CALEL à SORREZE (Tarn)



Revenons à La Source. En dépit de l'interdiction municipale, les spéléologues récidivent. L'ultime assaut est mené tous azimuts. En avril 1976, l'E.S.D.R.S. et le G.S. Albi continuent les tirs de pétards dans les voûtes. En 1977, la S.R.S.A.S.R. fait voler en éclats l'éboulis précédant le siphon, creuse le lit du ruisseau. Cette fois, ça y est! Le plan d'eau cède aux attaques conjuguées: entre la voûte et la surface, un vide — une «revanche» comme on dit — de 20 centimètres permet aux moins hardis d'ignorer désormais l'obstacle. L'obstination a payé. Bonne occasion pour la S.R.S.A.S.R. de récidiver au siphon 2...

Mais en vertu du vieux principe qui veut qu'un tube... ait deux extrémités, nos incorrigibles spéléologues ajustent leur stratégie. Puisque «ça ne passe pas » par un bout, on essaie par l'autre! Dès 1953, la S.R.S.A.S. remonte le cours de la Fendeille, passe un premier siphon

et se trouve arrêté par un deuxième. On reviendra!

A l'opposé, Polyphème. Ce n'est toutefois qu'en 1980 que le plongeur Patrick Barthas, de Castres, «jette un œil» sur quelque chose d'enfin prometteur. Après avoir franchi le siphon de Polyphème, long d'une trentaine de mètres, il débouche dans une galerie à l'air libre, avant d'être arrêté par une étroiture. Là aussi, on reviendra!

1981 voit la reprise des travaux dans le Calel. Le siphon n°1 ayant été rayé de la carte, c'est le n°2 qui, en dépit d'une protection municipale réitérée, subit les assauts des spéléos tarnais et toulousains. Le Spéléo club d'Albi, le Groupe Spéléo Albigeois, l'A.C.A.T.O. de Toulouse et l'E.S.D.R.S. — excusez du peu! — s'acharnent à «ronger» le lit du ruisseau «jusqu'à l'os». En vain. le niveau baisse d'un bon mètre, sans toutefois permettre le passage aux non-plongeurs. Faisant contre mauvaise fortune bon

Les spéléos de Brassac et Castres vérifient une hypothèse vieille de 80 ans ! Cale) (Dez gelate zobolgwaute, syzean awour ge ja dipira gelate danne a sen dipira de ja dipira ge Valent le samedi après midi sul le causse de Sorète avec un im HAS CONCISTIONNES ON FRI La magnifique galer to course us sorste avec un im-portant chargement de matériels fourd, prèté par la Fadération outre no microse ces cents proces. Seirs du Muséem de Paris Vive. et Maheu que les spéléos tarnais nue deuga baleire di ternaise de apeléoarchéologie Remove 16 metric de France du Carte 16 mant Letre de Carte 16 mant Letre de 16 mant Letre de 16 mant Letre de 16 mars de Linsteins ances mondered light Des Specinodeces et la de hone électrique triphasée dans nautour, transferant das tondamentale entre le to have string about telebro. THE THE HOLLOW, ILA PHONES AND COMES in emissione de Sorité thi Calal linmmine de Sonte. Tani Feste poction demonte, à successi 1902 par les scientificamente presentation de lucies manchin at sura an arrive un niques mises en place

Ci-dessus: La Dépêche du Midi, édition de Castres, en date du 14 octobre 1981.

cœur, Jean-Charles Pétronio, Christian Lugan et Christian Azéma plongent le siphon, effectuent une topographie soignée de la galerie des Toulousains et «piquent une petite tête» dans les siphons 3 et 4, histoire de voir si ça pourrait passer.

THE HEAVEN & CONTROL SHOPS

DONE WHITE CATE OFFICE

to michapie 1980 Ver at Mahau Let 12 anchanose (2012 a

Mais le «morceau» n'est pas pour eux. Les 10 et 11 octobre de la même année, les Cadets de Brassac et les Eclaireurs de Castres, grâce à du matériel lourd prêté par la Fédération Tarnaise de Spéléo-Archéologie et le Comité de spéléologie du Tarn (C.D.S.), pompent le siphon de Polyphème et reprennent l'exploration ébauchée par Patrick Barthas. Cent soixante mètres de galeries vierges sont parcourus dans l'allégresse générale, et c'est «LA» jonction tant attendue! Rentrés par Polyphème, ils se retrouvent dans la galerie des Toulousains du Calel.

Un an plus tard, le 17 octobre 1982, les deux associations, liées pour le meilleur - le pire est à venir - récidivent. Cette fois, un matériel nouveau est utilisé: une moto-pompe entraînée par un moteur à explosion alimenté au gaz butane. En théorie, ce genre de moteur rejette très peu de gaz carbonique, ce qui permet de l'utiliser dans des endroits mai ventilés et d'éviter ainsi les pertes d'énergie entraînées par une alimentation électrique à partir d'un groupe électrogène laissé en surface. L'engin est rapidement acheminé devant le siphon par Patrick et Thierry Barthas, Dominique Hauc et Pierre Marc. Si les trois premiers précités sont de «vieux renards» de la spéléo, Pierre, quant à lui, n'a que dix-huit ans.

Un des problèmes liés aux pompages des siphons est le rejet des eaux extraites du conduit. Selon la configuration des lieux, notamment si l'on attaque l'obstacle par l'amont, comme c'est le cas à Polyphème, on peut être amené à n'avoir pour toute possibilité que de refouler l'eau en un point d'où elle retombera inexorablement dans son récipient d'origine.

Justement, à Polyphème, trente mètres de verticales séparent le siphon de la surface, et aucune disposition naturelle ne permet de stocker les quelques mètres cubes de liquide à déplacer afin que se désamorçe l'obstacle. D'où l'idée simple mais géniale de rejeter l'eau... en aval du siphon! Patrick Barthas repasse donc une nouvelle fois le conduit noyé en tirant derrière lui un tuyau de toile semblable à ceux utilisés par les pompiers, et le dispose dans la galerie à l'air libre de façon à ce que l'eau rejetée s'échappe vers l'aval. Le contact est mis. La moto-pompe aspire, crache, tousse. Dans le ronronnement du vaillant petit moteur ponctué de bruits de succion, le cycle de l'eau s'établit. Ca marche. L'eau brassée par l'aspiration clapote contre la voûte noire qui se découvre lentement au fil des minutes. Puis c'est l'instant tant attendu : un léger «jour», si l'on peut s'exprimer ainsi dans le noir des cavernes, apparaît, grandit, livrant passage à un courant d'air extrêmement ténu. Maintenant, l'obstacle peut être franchi au prix d'une immersion partielle. Bien qu'un filet d'eau alimente toujours la vasque, la moto-pompe est arrêtée. Bientôt, les quatre compagnons se retrouveront de l'autre côté de l'obstacle...

Dominique Hauc et Thierry Barthas partent en reconnaissance. Ils ne vont pas loin. Une curieuse sensation les envahit, une sorte d'état nauséeux, d'abord subtil, puis qui monte par spasmes. L'inquiétude les gagne quand, tout à coup, ils entendent les cris de leurs deux camarades restés en amont du siphon. Par le jeu de la distance et de l'acoustique propre aux cavernes, ils ne comprennent pas le sens des paroles. La première idée qui leur vient à l'esprit est que le siphon, toujours alimenté, s'est refermé sur eux. Ils rebroussent chemin avec quelques difficultés. les jambes vacillantes. A nouveau réunis, la vérité se fait jour: ils sont tous quatre victimes d'une intoxication par le gaz carbonique. En effet, malgré l'utilisation de butane, la moto-pompe a distillé pendant tout le temps de son fonctionnement de ce CO, inodore, mortel lorsqu'il dépasse une certaine concentration, et le gaz les a suivis à travers le siphon ouvert, s'est insinué insidieusement dans leurs bronches, dans leur sang. Déjà, Pierre Marc, le plus jeune, présente des symptômes inquiétants. Prostré, il se refuse à bouger de l'endroit où il se trouve. L'heure est grave. Un repli s'impose d'urgence. Heureusement, le scaphandre autonome de Patrick Barthas est resté là. Pierre d'abord, puis les trois autres, aspirent goulument cet air froid. L'embout passe de bouche en bouche, dérisoire morceau de caoutchouc porteur de vie. Maintenant, il faut remonter coûte que coûte, très vite...

Dominique saisit Pierre par le bras. Titubants, l'un tirant l'autre, ils franchissent à grand peine le siphon dans lequel l'eau a encore remonté. La combinaison de caoutchouc, qui les protège du froid, gêne leurs mouvements. Chaque mètre est parcouru au prix d'un effort surhumain. Enfin, ils s'arrachent à l'eau glacée.

Pierre est à moitié inconscient. Devant les deux hommes se dresse un ridicule petit ressaut, haut à peine d'un mêtre, précédant les deux puits qui conduisent à la surface. Alors, brutalement, Dominique sent un sentiment étrange l'envahir. Il sait que le salut est là-haut, dans l'escalade de cette marche dérisoire en temps normal et dans la remontée des deux échelles. Et pourtant, aux portes de la vie, il renonce à lutter, résigné, toute volonté brisée, inhibée. Il sait qu'il va mourir dans ce trou de rat, qu'il ne reverra plus jamais le soleil, sa femme, ses parents, ses amis, mais cette conscience, loin de lui insuffler l'énergie du désespoir, le plonge dans un fatalisme sans nom. Déjà, sa raison vacille dans un monde flou et cotonneux, une sorte de rêve éveillé dont il serait le spectateur et non l'acteur, prélude à l'anéantissement.

Et tout à coup, il pense à Pierre, ou plutôt aux parents de Pierre, aux recommandations angoissées qu'ils lui prodiguent chaque fois qu'il va chercher le «petit» pour l'amener sous terre. Alors, c'est le déclic. Ce combat qu'il refuse pour lui, il va le mener pour Pierre. Sortir. Sortir Pierre de là. Remonter les deux puits, vingt-cinq mètres au total, barreau après barreau, sans aucune assurance en cas de chute. Pierre devant, lui derrière, l'encourageant de la voix, le poussant. Vingt-cinq mètres gagnés sur la mort, dans le vide, les máins désespérément crispées sur

Spéléo

La S.r.s.a.s.r. franchit le quatrième siphon du Calel. Pour cette seconde opération, deux groupes électrogènes et deux pompes débitant 36 mètres cubes chacune sont utilisées. Le 11 novembre 1983, les deux pompes sont placées dans le quatrième siphon. Après quarante-huit heures de pompage, une équipe, composée de Charles Fadat, Michel Vilotte, Michel Aussaguel, J.-L. Balayé, Frédéric de Chiara, Laurent Martinel, Patrick Rossignol, franchissait cet obstacle mais butait, presqu'aussitôt, sur un cinquième siphon présentant les mêmes caractéristique que les précédents.

Au cours de cette dernière tentative, une galerie-fossile est découverte (150 mètres de long), mais ne permet pas de « shunter », le quatrième siphon étant colmatée par de l'argile à son

Les prochaines opérations sur ce réseau sont en cours de préparation par les équipiers de la S.r.s.a.s.r., en vue de réussir le franchissement de ce cinquième siphon.

Charles Fadat -Guy Bonnafous.

La Dépêche du Midi, 4 décembre 1983.

Le gouffre de la peur

Quatre spéléos frisent la mort par asphyxie près de Sorèze

Du gaz dans le sang a faire froid dans le dos Quaire spéleologies de Brassac et de Castres ont frisé her dans un gouffre près de Soète, la mort par asprivire. A l'origine de ce qui aurait pui devenir une veritable hecatombe en sous-soi, une pompe à eau destinee a vider un syphon qui dégagean un très mortel gaz carbonique. Les spéreos sont saufs. Ca s'est joué à quelquas moutes.

Le gouffre Polyphème près du trou du Calei est encaissé, difficile d'accès et suffisamment dangereus pour dissuader les non-inclés d'y descendre. Mais l'équipe qui s'est encordée pour cette sortia connaissait bien les lieux.

Pierre Marc, un etudiant de Brassec, M. Hauc, spéléo

confirmé de Brassac et les deux frères Barthas le maître nageur et le dentiste de Saint-Juéry avaient à leur disposition un matérier très adapté Des viroutiers » de ce gouffre en somme Unipeu trop assurés peut-être puisque les spéléos une fois à pied d'œuvre ne se doutent pas de ce qui se passe en lieu clos avec un renouvellement d'air faible ou quasi nut ils mattent en marche cette fameuse pompe. Le pot d'echappement réste un moment sans surveillance ne barbotte plus dans leau comme il devrait le faire et diagage tout de qu'il sait de gar.

tres tot, un premier spéléo ressent un maraise, a'erte ses camarades Affolament Asphysie. Un spéléo revient tout de même à lair et se rue dans un restaurant de la ville toute proche pour appeler du sacours. Les pompiers de Sorèze et le Siaintiu de Castras errivent sur les lieux avec l'oxygène qui manquait aux spéléos.

Remontée terriblement périlleuse avec la peur au ventre. Ils sont sauvés Quelques minutes de plus et même les àquipes de secours ne pouvaient plus descendre sous paine de succomber au même mal au tand, occupés à vider le syphon ils mijotaient dans le CO 2.

i Hélas I Une fois de plus, on ne partera de spéléologie que sur le coup d'un accident » soupire M. Haud. Pas seulament. La spéléo, on le seir, c'est surtout les découvertes l'indispensable topographie des sous-sols, une passion aussi Avec se part de risque comme pour joute bonne chose — **G. Layval.**

les frêles barreaux. De longues minutes où tout se joue, poker infernal dont l'enjeu est la vie. Et puis, c'est l'herbe rase du causse sur lequel les deux hommes s'effondrent, ivres de gaz, de peur trop longtemps contenue, aveuglés par la lumière de l'automne finissant.

Pourtant, ce n'est pas fini. Ils sont tous deux dans un état grave et les frères Barthas, restés en arrière, ne donnent pas signe de vie. Alors, Dominique se traîne jusqu'aux voitures restées au terminus de la piste carrossable. Il réussit tant bien que mal à mettre en marche son véhicule. Peine perdue. Les profondes ornières de la piste, détrempées par les récentes pluies, empêchent la voiture de démarrer. Les roues folles patinent dans la glaise, creusent inexorablement le sol en projetant des rafales de boue. «Merde! et merde!» Vite! Les frères Barthas ont un véhicule tout terrain à quatre roues motrices. La clé! Où ont-ils caché la clé? Sous une roue, un repli de carrosserie, à l'intérieur d'un pare-choc? Pas de clé. «Remerde!» Et les minutes qui passent...

Marcher. Gagner au moins la route qui, descendant

d'Arfons, rejoint Sorèze. Debout, à quatre pattes, à genoux, pantin grotesque engoncé dans son habit de caoutchouc crotté. Se relever dix fois, vingt fois, obstinément, mécaniquement. Et c'est le miracle. Là-haut, sur la crête, une silhouette de voiture et, à côté, un homme. Cris, gestes. L'homme accourt. Caprice du hasard, c'est un spéléo!

La Renault 4 dévale vers Sorèze. La petite ville est déserte. C'est dimanche, la mairie est fermée. Le premier bistrot. Vite! Tant pis pour l'accoutrement, la combinaison qui dégouline sur le parquet de la salle. Le téléphone. Les pompiers d'abord. Le service d'intervention de Castres ensuite. Sirène sur la ville. Les sauveteurs spéléologues. La longue litanie du téléphone qui appelle désespérément un numéro muet, puis un autre, puis un autre encore. C'est dimanche. Les spéléos sont sous terre. D'ailleurs, les frères Barthas et Hauc forment eux-mêmes l'ossature du Spéléo-secours!

Le camion des pompiers s'immobilise presque devant le trou. Les frères Barthas ne sont toujours pas ressortis. Il faudrait descendre. Hauc est absolument hors d'état de retourner dans le gouffre. Les pompiers, rompus à d'autres exercices, se regardent, gênés, impuissants. Les

Ci-dessus : La Dépêche du Midi, 18 octobre 1982, fait dans le spectaculaire! précieuses minutes s'écoulent en hésitations, tergiversations. Tout à coup, un bruit confus, des raclements, puis des voix, montent de Polyphème. Appels. Ce sont les deux frères, épuisés mais saufs. Ils ont pu se traîner là grâce à l'air comprimé du scaphandre de plongée. La fin du cauchemar. Entre temps, l'ambulance est arrivée de Castres. On insuffle aux quatre rescapés de l'oxygène pur...

Dans le jour déclinant, les derniers véhicules quittent le causse désormais silencieux. Centimètre après centimètre, le siphon de Polyphème se remplit à nouveau, scellant une fois encore les galeries à peine entrevues.

Pas pour longtemps. La fin de l'été 1983 voit la S.R.S.A.S.R. mener de front deux opérations de grande envergure. D'abord, en septembre, c'est le pompage du siphon amont de la Fendeille. Pendant quarante-huit heures, les pompes refoulent l'eau sans interruption! Sans résultat. Pire: le désamorçage brutal du siphon engendre une formidable onde de crue. Au Lac du Calel, on enregistre une remontée du niveau de plus de deux mètres, et tout le système se met en charge, phénomène jamais vu à cette époque de l'année.

Changement de tactique. En octobre, la S.R.S.A.S.R. fait appel à deux plongeurs de l'Association Loisirs Plein Air de Villefranche de Rouergue. Pierre Boissard et Alain Laffarguette descendent à dix-sept mètres sous le niveau de l'eau. Pierre ayant alors des problèmes d'oreilles, les deux compagnons remontent non sans avoir observé que le siphon se poursuit sur vingt mètres au moins en profondeur.

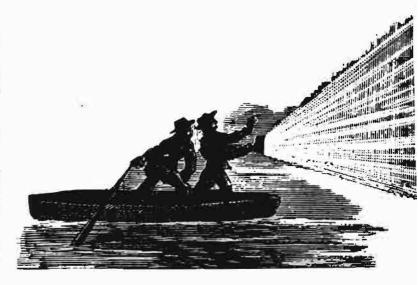
La S.R.S.A.S.R. revient alors à ses vieilles amours. Fin octobre, aidée de quelques membres de l'E.S.D.R.S., avec des moyens lourds, elle pompe le siphon n°2 du Calel. A partir de la galerie des Toulousains, 300 mètres de galeries supérieures abandonnées jadis par les eaux sont découverts. Un des objectifs est de court-circuiter le siphon n°4 qui, étroit, semble difficilement passable en plongée. Echec de ce côté-là. Curieusement, une chemi-

née remontante, bouchée, montre dans le remplissage qui l'obstrue... des poutres et des os de poulet! La surface n'est pas loin (1).

Le 11 novembre, le siphon n°4 est à son tour pompé! A l'obstination des spéléologues répond l'obstination de la caverne. Quelques mètres plus loin, c'est un cinquième siphon qui barre à nouveau la route. Maigre bilan: 150 mètres d'une galerie fossile sont découverts. Le Calel se défend bien aussi sur son glacis amont!

Ainsi va le monde. La difficulté, c'est bien connu, reste le meilleur piment de la conquête. Comme une coquette, la grotte se donne et se refuse tour à tour. Ses amants, déguisés alternativement en terrassiers ou en hommesgrenouilles, se livrent à une cour empressée qui ne se démentit pas, chaque génération reprenant l'idylle avec la même passion, la même flamme. Pour quelques mètres carrés de nature inviolée, que de peines, de risques, de sueur, d'échecs, mais aussi d'espérance. Demain, de nouvelles techniques permettront d'aller encore plus loin sous le causse, dans ses veines d'eau qui lui donnent vie. D'autres pages restent à écrire... (2)

⁽²⁾ Récemment, J.-L. Balayé, qui représente la nouvelle génération des explorateurs du Calel, est resté bloqué derrière un siphon de la Fendeille qu'il venait de franchir en plongée, par suite de la défaillance de son équipement. Une première tentative de sauvetage a été effectuée par pompage, sans succès. C'est le Spéléo secours, appelé en renfort, qui a trouvé l'infortuné spéléologue transi d'avoir attendu plus de vingt heures dans le noir, mais heureux de sortir du «piège» dans lequel il s'était engagé!



⁽¹⁾ Il se peut que cette cheminée corresponde avec le puits comblé de la métairie du causse (voir : Les terrassiers de l'impossible).

9. Un traouc que vol viure

Où l'on voit que Pollution et Vandalisme ne sont pas fléaux modernes; exposé des déprédations, souillures, mutilations diverses qu'a subies le trou du Calel, et énoncé des moyens d'y remédier.

L FAUT RECONNAÎTRE aux agences de publicité chargées de réaliser ces magnifiques dépliants en couleurs vantant un pays, un site, un certain talent pour présenter une image alléchante du produit qu'ils sont censés promouvoir. A travers leur «lunette déformante», la France apparaît comme un pays idyllique, d'une beauté somptueuse, en grande partie grâce à l'habileté des photographes qui savent «peaufiner» les angles de prise de vues, choisir l'instant privilégié.

Lorsqu'on est confronté à la réalité, on s'aperçoit que cette réalité est moins belle: les ruelles pittoresques ont retrouvé leurs faisceaux de fils électriques gommés par le retoucheur, les poubelles à moitié vidées par les chiens encombrent la chaussée et les toits de tôle ondulée étincellent sous le soleil à la place des lauzes artistiquement mises en valeur sur la photo.

C'est l'envers du décor, et cette face même pas cachée des choses n'est pas belle. Elle dérange car elle détruit l'image d'un ordre harmonieux né de nos rêves et parce que, telle un miroir, elle nous renvoie le reflet d'une réalité dont nous sommes, collectivement, responsables.

Au cours des chapitres précédents, nous avons beaucoup parlé des hommes qui ont fréquenté la caverne du causse, mais peu de cette dernière, et la perception qu'on a pu en avoir à travers ces récits épiques n'est qu'un des aspects; c'est une caverne idéalisée, presque immatérielle qui a servi de cadre à un grand roman d'aventures. La réalité est toute autre, et cette longue relation entre l'homme et la grotte n'a pas été — n'est pas — sans poser un certain nombre de problèmes vis-à-vis de ce que nous appelons maintenant notre environnement.

Avant de poursuivre, je voudrais exposer très clairement l'esprit dans lequel a été écrit ce chapitre. Loin de moi l'idée d'en faire un réquisitoire contre quiconque, car je sais pertinemment qu'en ce domaine rien n'est simple, qu'il n'y a pas de responsabilités évidentes ni de recettes miracle. La notion de respect de l'environnement est une notion récente, liée au développement de l'industrialisation alors que nous avons, vis-à-vis de la nature, des attitudes héritées d'un âge où, ne serait-ce qu'à cause de la moindre démographie, le même geste n'avait pas la même importance. De plus, nous sommes par tradition très attachés aux libertés, et la moindre mesure coercitive est perque comme intolérable. Il y a donc un problème d'information et d'éducation, et la protection de l'environnement, qu'il soit souterrain ou de surface, passe par une prise de conscience et la recherche d'un équilibre entre les inévitables agressions que nous faisons subir au milieu naturel et les capacités de ce milieu à réagir de lui-même et à se «régénérer».

Dans le cas particulier du Calel, il y a un autre facteur «aggravant», à savoir l'exceptionnel patrimoine archéologique qu'il contient, et dont l'intérêt ne semble pas avoir été perçu dans toute son ampleur de la part de ceux qui ont la charge de la chose publique. Il faut dire à leur décharge que ce désintérêt va de pair avec la difficulté qu'il y a à mettre en œuvre des mesures efficaces de protection, préservant les intérêts de toutes les parties en cause.

Nous n'avons donc voulu «clouer au pilori» personne, mais donner à chacun de ceux qui sont concernés des éléments de réflexion. En effet, sur le plan de l'archéologie, des mesures urgentes s'imposent. Je n'ai pas la prétention d'être le premier — et le seul — à tirer la sonnette d'alarme. Mais désormais, en raison de la diffusion au grand public de cet ouvrage, personne ne pourra plus se retrancher derrière l'argument tant de fois entendu ailleurs: «Je ne savais pas...»

Les agressions subies par le Trou du Calel sont d'origines multiples. Pour des raisons de commodité, nous les classerons en trois ordres. Au premier plan, on trouve les dégradations de caractère irréversible, bris de concrétions, maculage et inscriptions sur les parois; ensuite, les diverses pollutions d'origine bactériologique ou chimique et les souillures; enfin, la destruction des vestiges archéologiques.

En fait, ces problèmes sont loin de dater d'aujourd'hui

et sont intimement liés à la présence de l'homme sur le causse de Sorèze et ses alentours et à la fréquentation de la caverne.

Nous avons déjà vu que J.-A. Clos s'indigne, au siècle dernier, du vandalisme qui fait perdre petit à petit à la cavité ses stalactites et stalagmites. Acte gratuit né de la sottise ou démarche scientifique comme le suggère la collecte d'échantillons par Mathieu Villenave et ses compagnons, à destination du cabinet de physique du collège? Quoi qu'il en soit, le Calel aujourd'hui a perdu ses plus beaux ornements, comme la plupart des cavernes faciles d'accès.

Le même Clos est confronté à la pollution bactériologique dans le gouffre de Polyphème. L'épisode vaut la peine d'être conté:

«... Ce rocher franchi, notre odorat est désagréablement chatouillé par le cadavre d'un gros sanglier en pleine putréfaction. Nous dûmes pétroler abondamment le monstre et nous livrer à un véritable rôtissage avant de franchir ce dégoûtant obstacle, nombre de larves et de grosses mouches bleues perdirent la vie dans cette opération...»

Si la chute de cet animal peut être considérée comme accidentelle, il en va autrement de pratiques dénoncées par le R.P. Guillebeau:

«... Lorsque les habitants du Causse et des fermes voisines perdent quelqu'un de leurs animaux par suite de maladie, ils ne se donnent pas la peine d'enfouir le cadavre, mais ils le jettent au fond de l'entonnoir qui donne accès dans la grotte de Polyphème ou trou du Loup. Ces cadavres s'y décomposent et les os sont entraînés d'abord par l'eau dans la grotte de Polyphème, puis, plus clairsemés, le long du ruisseau du Calel, puis tout au long de la Fendeille. Ces os sont d'autant plus anciens et plus usés par le frottement qu'on se rapproche davantage de la grotte de la Fendeille. J'en ai recueilli en fort grand nombre et ce sont des os d'animaux domestiques (vaches, moutons, etc.)...»

En 1900, lors de la visite de Viré et Maheu, la situation n'est guère plus brillante:

«... HYGIENE PUBLIQUE. La question de cette quadruple cavité alimentant une source qui, bien que non captée par la ville de Sorèze comme nous l'exposerons tout à l'heure, peut servir dans une certaine mesure à l'alimentation publique (les ouvriers de la carrière s'en servent), soulève une fois de plus un problème d'hygiène publique important et intéressant.

La partie d'amont de la rivière souterraine de la monta-

gne du Causse communique librement avec le dehors par la cavité du trou de Polyphème.

Or, dans cette cavité, les habitants du Causse viennent jeter tous leurs bestiaux morts de maladie. Des bêtes sauvages viennent même y mourir, puisque nous y avons nous-même rencontré un cadavre de sanglier en pleine décomposition.

Les pluies du dehors, lavant ces cadavres, les charriant même jusqu'au ruisseau, entraînent avec elles une grande quantité de microbes et de matières nocives qui se mélangent aux eaux. Le tout est charrié par la rivière souterraine et peut se retrouver à la source de la Carrière. Ce qu'il est intéressant de rechercher.

Deux cas, en l'occurrence, peuvent se présenter: ou bien les eaux sont filtrées par des sables ou des argiles, ou bien elles suivent un cours plus ou moins entravé mais ne rencontrent aucun filtre naturel.

Or, sur le parcours de notre rivière souterraine nous avons trois solutions de continuité, inaccessibles à l'homme, au moins jusqu'à présent : 1° entre l'extrémité de Polyphème et la grotte du Calel ; 2° entre le Calel et la Fendeille ; 3° entre la Fendeille et la Carrière. Existe-t-il sur ce parcours inconnu de grands amas de sable ou d'argile formant filtre naturel?

Nous ne le pensons pas pour les trois premières cavités. En effet, si des ossements d'animaux, des débris végétaux, des tubes de verre ont pu passer entre le gouffre de Polyphème, la grotte du Calel et celle de la Fendeille, à plus forte raison des micro-organismes.

Il ne resterait donc que les galeries inconnues entre la Fendeille et la Carrière qui pussent opposer ces amas de sable. C'est ce qui paraît exister. L'absorption de l'eau se fait à la Fendeille dans des alluvions dont nous regrettons de n'avoir pas sondé l'épaisseur, mais qui sont à la surface fort grossières; le fond de la grotte de la Carrière est formé d'énormes éboulis sur lesquels on ne remarque aucune trace de sable ni d'argile; mais la pureté relative des eaux de la grotte de la Carrière laisse supposer l'existence d'un filtre naturel assez important.

Il faudrait en outre non seulement édicter des peines sévères contre les auteurs du jet d'animaux dans ces cavités, mais encore faire l'éducation des paysans et leur apprendre la cause d'une telle prohibition.

En effet, ce gouffre nous fournit un exemple des plus amusants de l'inutilité des meilleures mesures administratives, mal comprises par les intéressés.

M. Clos, maire de Sorèze, père du maire actuel, avait interdit le jet de bestiaux morts dans l'aven de Poly-

Le système souterrain Jean-Adrien Clos

L'ensemble des cavités du causse de Sorèze constitue le «Système Jean-Adrien Clos», ainsi nommé en hommage au premier explorateur de la Montagne du Causse.

Sur cette carte, on voit nettement les limites de la bande principale de calcaire, qui contient le réseau. Les schistes voisins ne renferment pas de cavités pénétrable. Cette synthèse cartographique, due à Jean-Paul Calvet (1987), a été faite à partir des topographies unitaires de chaque cavité et d'un recoupement à l'aide de photographies aériennes.

En pointillé a été tracée la limite d'extension envisagée de la carrière, qui frôle dangereusement le réseau Lacordaire du traouc del Calel, quitte à détruire auparavant dans son avancée des parties encore inconnues de la grotte. Le débat porte autour de la structure interne du causse, que l'on essaie de se représenter à partir de l'examen superficiel et des rares «coupes» existantes (carrières, routes...) Trois hypothèses sont émises: l'hypothèse «classique» (coupe géologique la), l'hypothèse due à M. Paris, du Bureau des Recherches Géologiques et Minières (coupe géologique 1b) et l'hypothèse de «l'écaillage», avancée par le Bureau d'Etudes chargé de l'étude d'impact par l'exploitant de la carrière (coupe géologique 1c).

Cette dernière hypothèse postule que la zone calcaire convoitée ne présente pas de conduits souterrains, donc peut être détruite par le front de taille sans dénaturer le site. Or, des circulations d'eau existent dans les réseaux Lamolle et Lacordaire, issus de cette zone...

L'étude en question a été conduite, entre autres, à l'aide de topographies vieilles de dix ans, ce qui n'est pas très grave en soi; mais pas une fois, le géologue de service n'indique avoir mis le pied sous terre, ce qui est paradoxal pour une étude de système souterrain! Plus grave, le rapport titré pompeusement «Protection de la nature...» n'aborde pas un instant l'impact de la carrière sur la faune et la flore, ni la «pollution visuelle» engendrée par une «cicatrice» de 4 hectares de superficie, profonde de 100 à 120 mètres, soit au total un trou de 4,5 millions de mètres cube.

L'argument mis en avant, la sauvegarde de 35 emplois, manque de consistance. Les ressources exploitées là sont loin d'être inéquisables, et le problème n'est que reporté. Le causse, lui, ne «repoussera pas».

LEGENDE



extension future de la carrière



carrière actuelle



indices de surface (végétation, etc.)



galeries souterraines



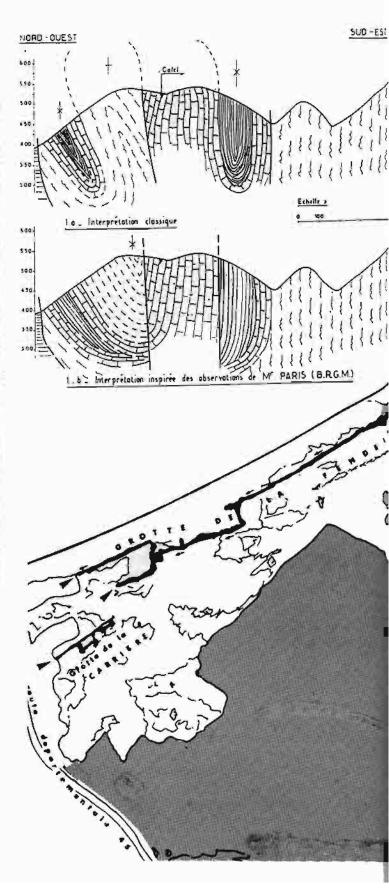
écoulement de surface

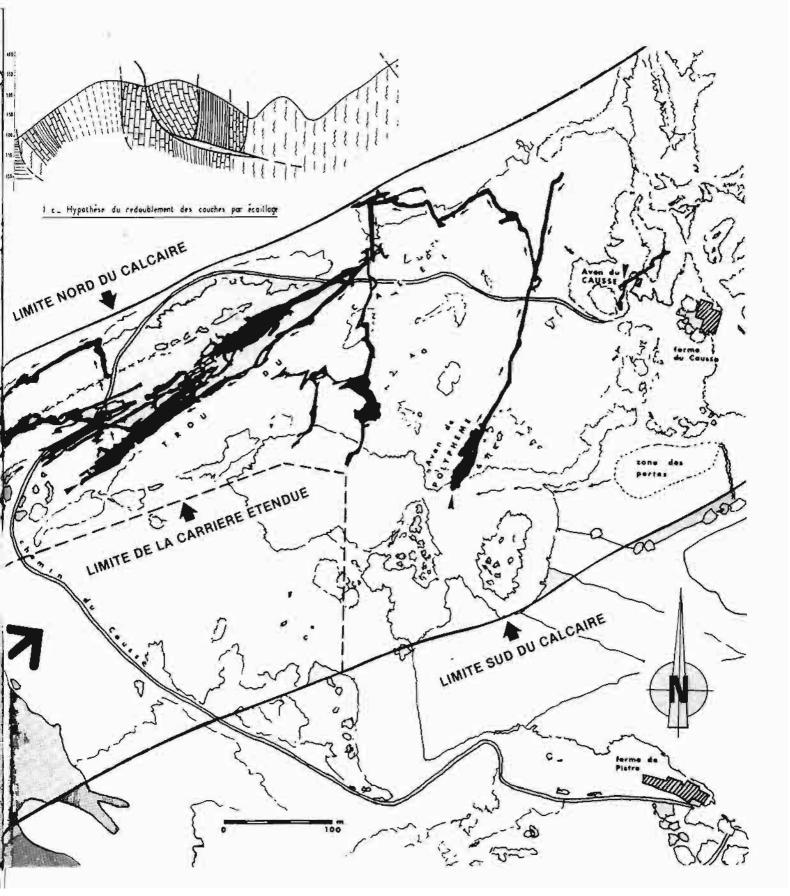


sens des écoulements souterrains



accès aux cavités





phème. Pour ne point contrarier M. Clos, qui jouissait d'une grande autorité et d'une grande vénération, nos braves paysans s'abstinrent soigneusement de rien jeter dans le gouffre,..., mais prirent grand soin de porter leurs bestiaux très loin dans les galeries! Un tel fait se passe de commentaires.

Dans le choix des eaux d'alimentation de la ville de Sorèze, le conseil municipal a toujours écarté la source de la Carrière, lui préférant une autre source, dite de la Fendeille, et plus éloignée de la ville.

Aussi l'état sanitaire de Sorèze est-il des meilleurs et la ville est-elle exempte d'épidémies, ce qui certes n'aurait pas lieu avec l'eau de la source de la Carrière...»

Le 15 janvier 1902, à l'initiative du grand spéléologue E.-A. Martel, une loi est votée interdisant le jet d'animaux morts dans les gouffres. Mais les mauvaises habitudes ont la vie dure, et l'abbé Gallocher, en 1947, écrit encore:

«... Il n'en reste pas moins vrai, donc, que le jet des bêtes mortes dans l'Embut de Polyphème, déjà proscrit au début du siècle en tombant sous la loi du 15 janvier 1902 (art. 10 et 28), mais entretenu depuis, est une pratique allant à l'encontre de toutes les règles de l'hygiène, et pouvant, malgré le «filtre» naturel séparant la Fendeille de la Carrière, être dangereuse en certains cas, sinon pour les habitants de Sorèze, progressivement mithridatisés, du moins pour les étrangers de passage...»

En 1952, le problème d'hygiène publique est encore à l'ordre du jour (ainsi qu'accessoirement celui de la protection archéologique du site) comme on peut le constater à la lecture de la note envoyée le 13 septembre par la S.R.S.A.S. à la municipalité de Sorèze:

SOCIETE DE RECHERCHES Sorèze, le 18-9-1952 SPELEO-ARCHEOLOGIQUES DE SOREZE

La SOCIETE de RECHERCHES SPELEO-ARCHEOLOGIQUES de SOREZE, dans sa réunion du 15 septembre, se permet d'attirer l'attention de la Municipalité de Sorèze et des services intéressés sur l'importance communale du groupe hydrologique du Causse, pour les motifs suivants:

- 1° Protection des eaux potables.
- 2° Protection du patrimoine Archéo-Spéléologique.
- 3° Possibilité, avec des moyens réduits, de constituer une réserve d'eau pour l'amélioration de l'alimentation urbaine en période de sécheresse.

1° - Nous versons au dossier une lettre, en date du 13 septembre, émanant de Monsieur Fontanilles.

Il ne fait aucun doute que le captage à la résurgence de la grotte de la Carrière émane du Calel.

Références à ce sujet :

MARTEL: La France ignorée (pages 167 & suivantes) SPELUNCA: 1902 et 1936.

Il semble d'intérêt public, après entente entre la mairie et les propriétaires, de préserver par fermeture, avec une grille ou une porte, les grottes en question.

2° - On s'imagine, souvent à tort, que l'intérêt de ces grottes (du groupe Calel-Fendeille en particulier) est uniquement touristique ou sportif.

De ce point de vue cependant, si aucun accident grave n'a marqué jusqu'à présent la visite de ce réseau, les dangers n'en existent pas moins d'éboulements au Calel et de souricières dans les siphons de la Fendeille. Trop d'accidents endeuillent la spéléologie pour laisser certains jeunes non expérimentés s'adonner à ce sport sans avertissements ou conseils préalables.

Du point de vue scientifique, des traces de l'homme préhistorique (sic) ont été, au cours de ces dernières années, relevées au Calel, marquant d'un jour nouveau l'importance de ce réseau. Malheureusement rien n'a été fait jusqu'ici pour préserver ce patrimoine et les dégâts et destructions signalés plus haut en ont détruit à jamais la plus grande partie.

Seconde raison majeure pour fermer ces grottes.

3° - Ce réseau, dans sa partie inférieure, pourrait apporter à Sorèze une importante réserve d'eau en période de sécheresse. Nos travaux durant l'hiver et le printemps 1952 et le mois d'août, nous permettent de penser, en nous basant sur des calculs minimums, que l'eau perdue pendant l'hiver et le printemps par la résurgence de la Fendeille est de l'ordre de 40.000 m³ (Pendant le mois d'Août le cubage à la perte de la Fendeille peut-être évalué à 400 m³).

Si donc en un point qui reste à établir et dont nous signalons sur la carte certains emplacements possibles, il était établi un barrage de retenue (quelques mètres cubes de béton suffiraient) la grotte de la Fendeille serait, pendant l'hiver, mise en charge et constituerait un réservoir qui, dans des conditions normales, pourrait emmagasiner de 10 à 12.000 m³.

La Société de Recherches Spéléologiques de Sorèze se met à la disposition de tout ingénieur ou de toute commission qui serait mandaté par la municipalité pour lui prêter aide dans la visite du groupe Calel-Fendeille et dans tous travaux qui y seraient entrepris.

A notre avis, le projet d'aménagement proposé est réalisable à peu de frais.

Le Spéléo-Club a de plus le plaisir d'informer la municipalité de la découverte par la section Dourgne-Arfons, dans les bois de la Métairie haute d'une fort belle grotte qui présente un intérêt touristique certain. Malheureusement son emplacement et son accès en interdisent pratiquement l'entrée au grand public, et seuls des spéléologues ou des préhistoriens peuvent y porter, pour le moment, un grand intérêt.

> A Sorèze le 18 Septembre 1952 Le Président: J.-P. MARTY

Pour copie conforme, remise à la Mairie le 18 Sept. 1952 Sorèze le 20 Mars 1953

L'adjoint

signé: illisible

Avec les découvertes archéologiques effectuées à partir de 1966, d'autres problèmes se posent. En effet, les vestiges sont fragiles, et une fréquentation intensive par des personnes non initiées au respect du milieu met gravement en danger ceux-ci. Commence alors une partie de «cache-cache» entre les spéléologues locaux et les pouvoirs publics.

A la fin de 1973, demande est faite à la municipalité de prendre des mesures de protection. Consécutivement, début 1974, un arrêté est voté et en juin un mur est édifié à l'entrée du Calel, avec une porte immobilisable par un cadenas.

Les spéléologues «jouent le jeu» et gèrent l'accès à la cavité en confiant la clé du cadenas aux groupes qui en font la demande, non sans leur remettre la circulaire suivante:

Société de Recherches Spéléo-Archéologiques du Sorézois et du Revélois Protection des Cavernes Membre F.F.S. et C.D.S. 81 Comité Régional de Spéléo (Société fondée en 1949) «MIDI-PYRENEES»

Par arrêté municipal de la ville de Sorèze, en date du mois de Janvier 1974, la grotte du Calel a été fermée au public. Celle-ci située dans le périmètre d'alimentation des Sources alimentant Sorèze en eau, présentait un danger pour ses habitants. En effet à cent mètres de profondeur un ruisseau est pollué par des «spéléistes» chaque été, ignorant les premières règles de savoir vivre...

Par cette présente déclaration les spéléos s'engageront :

- à ne pas briser, casser, emporter des concrétions de toutes sortes;
- à ne pas jeter inconsciemment piles usées, carbure de calcium, produits divers (bouteilles en verre, plastic, papier gras etc...);
- à ne pas salir les parois (en marquant son nom ou autres graffiti);
- à respecter le biotope souterrain (ne pas effrayer les chauves-souris);
- à ramener les clés de la cavité dès que la visite est terminée et rendre compte à la S.R.S.A.S.R. de toutes observations particulières.

Il est évident que le prêt de la clé et l'autorisation d'entrer dans la cavité n'engagent pas la responsabilité de notre Société ni de ses membres en cas d'accident. (Suivent divers renseignements demandés aux visiteurs...)

Parallèlement, des démarches sont engagées pour obtenir que le site soit classé Monument Historique. Pendant deux ans, le cadenas de la porte vole régulièrement en éclats (une dizaine de fois par an), à tel point qu'en 1977, la toute jeune E.S.D.R.S., qui paye ces cadenas sur le budget du club, informe la municipalité de ce que, désormais, elle se décharge de cette attribution qui incombe de fait à la municipalité. Le Calel reste ouvert...

Le 10 octobre 1977, le Trou du Calel, situé dans la parcelle 653, au lieu-dit «le Causse», section E du cadastre, est classé Monument Historique.

En mai 1978, l'E.S.D.R.S. informe par lettre recommandée la municipalité que le site subit des déprédations irréversibles, à quoi il est répondu que «... M. le Maire se préoccupe de la meilleure fermeture possible à l'entrée du Calel...»

En janvier 1979, le trou est toujours ouvert. Un rapport est envoyé par la même association aux Bâtiments de France, qui ont la charge des Monuments Historiques, et au chargé de mission à la Délégation régionale du ministère de l'Environnement. Seul, ce dernier réagit et par lettre en date du 6 juin 1979 demande à la mairie de protéger le site. Cette lettre, également, reste lettre morte...

En 1980, Guy Bonnafous, dans le Bulletin de la S.R.S.A.S.R., n°14, sous le titre «Signes de pollution dans les Monts du Sorézois», dresse un triste constat :

«...Cet article n'est pas une étude scientifique sur le problème. Il n'a qu'un seul but: attirer l'attention de tous sur les faits ou données qui, à plus ou moins longue échéance, peuvent entraîner une pollution de certaines zones karstiques des Monts du Sorézois.

Le milieu souterrain



Les cavités des Monts du Sorézois sont connues en raison de la célébrité de la grotte du Calel. Elles sont de plus en plus souvent visitées. De ce fait, le mílieu souterrain se dégrade. Nous avons constaté les faits suivants:

- les inscriptions foisonnent, tantôt gravées à l'aide d'une pierre ou d'un morceau de fer, tantôt tracées à l'aide des lampes à acétylène. On en trouve dans toutes les grottes petites ou grandes;
- les quelques vestiges archéologiques ou paléontologiques intéressants sont détériorés par inadvertance ou volontairement;
- les restes de repas, les papiers, les piles, jonchent le sol de nos cavités favorisant la création de moisissures. Les Grands Boulevards de la grotte du Calel représentent le

meilleur des témoignages. En les parcourant, on notera la présence de tessons avoisinant avec des déchets de carbure, de papiers, de piles etc...

Mais quelle ne fut pas notre stupéfaction, lors d'une promenade de découvrir sur les rives d'un ruisseau souterrain, entre deux pierres, des excréments.

- Dernièrement visitant la grotte des Gours dont la voûte voisine la surface, nous avons constaté sur des stalactites la présence d'un produit noirâtre et graisseux. Revenus en surface, nous avons sillonné le plateau. Masquée par des pierres, nous avons découvert une flaque d'huile. Celle-ci s'était infiltrée et provoquait les traces que nous avions notées sur les stalactites. Il est nécessaire de rappeler qu'un litre d'huile ou d'essence peut polluer 1000 m' d'eau environ.
- Les carrières également ont un rôle déterminant. Elles entraînent des modifications de structures dans les cavités (colmatages de galeries par éboulement, affaissement de planchers stalagmitiques, détérioration de stalactites

Ci-dessus : vue prise depuis la route montant de Sorèze à Arfons. On voit l'importance de la carrière qui grignote lentement mais sûrement le causse. L'entrée du trou du Calel se trouve approximativement près du bouquet de cônifères situé dans la partie droite de la photo. Photo L. Gratté.

etc...). A deux reprises, une première fois dans le réseau Vidal-Jullia (grotte du Calel), une seconde fois à l'aven du Plolis, nous avons constaté lors d'un dynamitage la chute de concrétions.

Les causses

Nos interventions ne se sont pas portées uniquement sur le milieu souterrain. En parcourant les causses, nous avons constaté les faits suivants:

- la présence, dans de petites dolines, de déchets organiques, papiers, ferrailles etc...
- de cadavres d'animaux, en particulier de chiens.

Nul n'ignore qu'un sac d'ordures déposé en un lieu entraîne aussitôt la création d'un dépotoir...»

Parallèlement à cela, un autre problème, déjà évoqué par Guy Bonnafous, se fait jour: la carrière de la Fendeille, petit à petit, «grignote» le causse, se rapprochant inexorablement des galeries souterraines. Problème épineux s'il en est, car la carrière, ce sont quelques emplois pour les Soréziens, dans une contrée où le marché de l'emploi n'est pas des plus brillants. Dans ce pays où une échéance électorale en suit une autre, qui prendrait le risque politique de remettre en question un statu-quo qui arrange tout le monde? Et c'est vrai que le problème humain ne peut pas ne pas être considéré, dans le Sorézois où il devient de plus en plus difficile de «vivre et travailler au pays».

Si le problème de l'alimentation en eau potable ne se pose pas dans l'immédiat (Sorèze devrait être raccordée à la station des Cammazes), la progression de la carrière, qui a déja largement entamé le périmètre de protection dont jouissent les Monuments Historiques, reste préoccupant (voir «Le système J.-A. Clos», p. 102-103).

Ce problème prend même une acuité nouvelle à la suite des récentes observations qui démontrent de façon indubitable que le Trou du Calel est certainement la seule mine antique, sinon ancienne au monde contenant des graffiti, dont l'un au moins représente très nettement un mineur. Or, la fermeture qui condamnait l'entrée du réseau Vidal-Jullia a depuis longtemps été réduite à néant. Des dessins ont été irrémédiablement endommagés. D'autres le seront si des mesures efficaces ne sont pas enfin prises.

Car le causse de Sorèze connaît un véritable «défilé», non pas de spéléologues, mais de «spéléistes» d'occasion, totalement incontrôlés, ignorants des règles les plus élémentaires de la progression sous terre et du respect des sites. A la belle saison, il ne se passe pas de jour sans que le trou du Calel ne voie défiler des hordes de «touristes»

mal encadrés, mal équipés, inconscients des atteintes qu'ils font subir au milieu et des risques qu'ils courent eux-mêmes. Il faut noter à ce propos l'action éducative des spéléologues locaux, qui essaient de «canaliser» ce phénomène en faisant de la formation et de l'encadrement

Pourtant, le Calel peut et doit être sauvé. En dépit des dégradations multiples dont il a été l'objet, il reste encore en ses flancs des vestiges inestimables dont l'étude reste à faire. Des solutions doivent être trouvées par les parties concernées.

Au premier chef de celles-ci, il y a la commune de Sorèze, car le Trou du Calel appartient à son patrimoine inaliénable. Il faut que ses édiles, sa population, acquièrent le sens aigu qu'il ont un héritage inestimable à conserver et à préserver impérativement. A l'heure où il est de bon ton de rechercher ses «racines» et son «identité culturelle», comme disent les intellectuels, il importe d'abord de préserver celles qui existent.

En second lieu, il y a les spéléologues locaux. Car sans eux, le Calel ne serait rien. Ce sont eux qui ont découvert tous ces trésors archéologiques, ce sont eux qui se sont battus, parfois dans l'incompréhension voire l'hostilité.

Enfin, il y a les pouvoirs publics. Le trou du Calel relève, par des bizarreries administratives bien françaises, de plusieurs ministères ou organismes, n'ayant parfois que de très lointains rapports entre eux, les plus concernés étant les Monuments Historiques, la Direction régionale aux Antiquités historiques et la Commission des grottes ornées.

Il appartient donc à cette mosaïque d'intérêts divers, parfois contradictoires, de s'ordonner en un ensemble cohérent animé d'une seule volonté: sauver ce qui peut l'être.

Dans le cas contraire, tous ceux qui, de près ou de loin, peuvent faire quelque chose pour régler ce dramatique problème, prendraient une lourde responsabilité devant l'Histoire.

Car l'Histoire, ce n'est pas que Chambord, Versailles ou le Louvre. C'est aussi ce trou perdu quelque part dans la Montagne Noire, où des hommes, des femmes et des enfants, écrasés par leur labeur terrifiant, rejetés par leurs semblables, ont jadis confié à la paroi l'expression de leurs déchirements et crié à la face des siècles un éternel message que nous devons pieusement recueillir et transmettre à ceux qui, un jour, nous remplaceront. Puissionsnous, comptables devant l'Histoire, pouvoir affronter leur jugement la tête haute!

Historique

Avant la conquête de la Gaule. Première incursion des hommes de la Protohistoire? Non attestée dans le trou du Calel proprement dit, mais dans d'autres cavités du causse de Sorèze.

Epoque gallo-romaine. Aucun vestige archéologique précisément attribué à cette époque. Toutefois, par comparaison avec des sites du versant sud de la Montagne Noire, rien ne s'oppose à situer l'extraction de minerai (tout au moins à ses débuts) vers cette période, ainsi que les travaux d'aménagement dans le traouc del Calel. Dans cette hypothèse, la maieure partie de la cavité aurait déja été parcourue.

XII-XIIIe siècles? Poteries médiévales abandonnées dans le Calel. Extraction d'argile attestée; rebouchage d'entrées naturelles. L'exploitation minière, si elle n'est pas galloromaine, scrait médiévale?

1508. Dans une transaction intervenue entre les «consuls, syndic, mannants et habitants du dit Sorèze» et le «noble Antoine de Villespassous, Seigneur de Lina, de Laboulhène, de Saint-Amancet et Coseigneur de Sorèze», sur un différend relatif à un partage de terrain, le trou du Calel est cité comme limite.

1773. J.-A. Clos, auteur du premier plan connu du Calel, est arrêté par l'éboulis de La Source, en amont de la rivière souterraine du Calel, et inscrit sur un rocher: «Nec plus ultra 1773».

1783. Visite de Mathieu Villenave, de Reboul et du professeur de physique du collège de Sorèze. Contrairement à ce qu'en pense Villenave dans sa relation, la cavité a été parcourue bien avant eux.

Vers 1800. J.-A. Clos dresse un plan grossier du Calel.

1822. Publication par J.-A. Clos de «Notice historique sur Sorèze et ses environs, suivie d'un voyage au dedans et au dehors de la montagne du causse».

1850. Découverte dans le Calel des restes d'un nommė Chayla, disparu mystérieusement vingt ans plus tôt, à une centaine de mètres de l'entrée.

1883. Louis Clos dresse un premier plan du Calel.

A partir de 1884, et jusqu'en 1896. Série deur, les ouvriers mettent au jour une ouverd'explorations au Calel et à la Fendeille par le R.P. Guillebeau et M. Potter.

1884. Tentative de M. Potter, professeur au collège de Sorèze, pour forcer les siphons séparant le Calel de la Fendeille, à la nage.

1887. En décembre, le R.P. Guillebeau immerge vingt tubes de verre parfaitement bouchés dans Le Lac du Calel. Ces flacons contiennent chacun un papier porteur de l'inscription: CALEL-FENDEILLE Décembre 1887 Guillebeau. Quelques-uns de ces flacons auraient été retrouvés dans le ravin de la Fendeille ou, d'après d'autres sources, à la sortie du siphon de la Fendeille, mais rien n'est sûrement attesté. En 1900, A. Viré retrouva, flottant sur la surface du Lac, un de ces tubes.

1887. L. Clos dresse un plan général du système Calel-Fendeille, plan incomplet conservé au collège de Sorèze, qui sera repris par A. Viré en 1900.

1894. Le 3 août. Eugène Bonhoure signe un plan du Calel assez précis (galerie principale, rivière de La Source au Lac, salle Lacordaire), conservé à l'hôtel Bonhoure de Sorèze. La même famille détient aussi un plan de la Fendeille, de la même époque.

1898. Ouverture de la grotte de la Carrière par avancement du front de taille.

1899. Essai de tracage (coloration) infructueux par le Docteur Elie Clos.

1900. Exploration des cavités de la Montagne du causse par A. Viré et J. Maheu, aidés par L. Armand, A. Clavé, L. Cureval et B. Chabal (guide). Au cours de cette campagne, la grotte de la Carrière est explorée. Un traçage effectué par A. Virê se révêle lui aussi négatif.

Mars 1902. Edouard-Alfred Martel, «père» de la spéléologie, visite le Calel à trois reprises.

1922. Création par le R.P. Pouget du Groupe Pouget (1922-1949), avec A. Fontanilles, le R.P. Lamolle...

1925. Le 18 avril, expérience de traçage par le R.P. Pouget, 1 kg de fluorescéine est injecté dans le ruisseau du Calel. 4 heures plus tard, réapparition du colorant à la Fendeille; 6h30' plus tard, à la Fontaine Melet, ou de la Carrière,

1937. En creusant un puits devant l'étable de la métairie du causse, à 5 mètres de profonture : un sondage à la perche ne permet pas de toucher le fond, ou des parois. Le trou est rebouché sans avoir été exploré.

1945. Les 26 août, 10, 17 et 24 septembre, exploration de l'équipe de Marseillais de l'abbé Gallocher.

1947. Création du Groupe Spéléo de Dourgne (1947-1952) par le R.P. Pierre-Marie de la Morsanglière, groupe qui s'affilie en 1952 à la Société de Recherches Spéléo-Archéologiques de Sorèze.

1949. Création de la Société de Recherches Spéléo-Archéologiques de Sorèze (1949-1958). Président-fondateur : L. Bonnafous (1949-1951). Présidents successifs: J.-P. Marty (1952-1954), Jean-Claude Balayé (1955-1961), R.P. Pierre-Marie de la Morsanglière (1962-1968).

1951. Le 6 octobre, inauguration de Notre-Dame des Gouffres scellée dans le Calel, en présence de Jean-Claude Balavé, alors viceprésident de la S.R.S.A.S. C'est une statuette modelée et cuite par le R.P. Pierre-Marie de la Morsanglière aux ateliers de l'abbaye de Doutgne. Mal scellée, elle ne tint pas longtemps.

1952. Le 28 août, découverte de la «galerie préhistorique» par Pierre Malifaud, N. Cruzel, P.-J. Cohen et les frères Agasse. 17-18 septembre, pompage du siphon n°1 et découverte de la galerie Pouget par P. Malifaud et son équipe, renforcée de membres de l'Ecole des Sports de Revel.

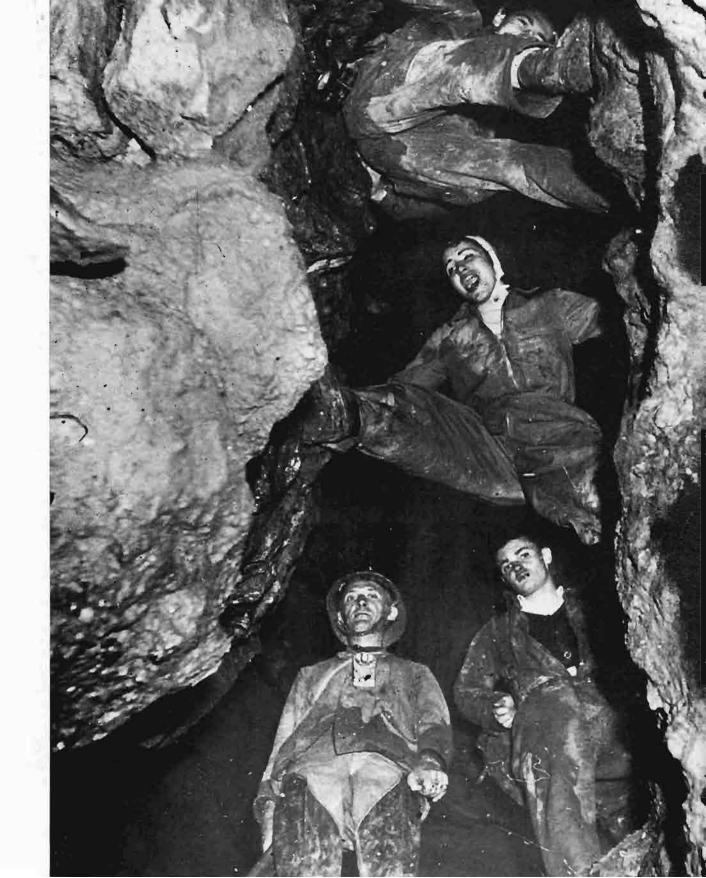
1952. Le 9 novembre, la S.R.S.A.S. réédite le pompage du siphon n°1 et dresse une topographie de la galerie Pouget.

1952. Dans les galeries sous le puits de la galerie principale, R. Escaffre découvre une combinaison de caoutchoue très abîmée, coincét au fond d'une étroite diaclase, combinaison qui pourrait dater d'avant la guerre de 39-45.

1952-53. Découverte de la galerie Boueuse par l'équipe Balayé.

1953. Tentative de désobstruction au siphon n°1 par la S.R.S.A.S. Le 11 avril, essai d'escalade de la cheminée de La Source, arrêt devant

Page suivante: quelques membres de la S.R.S.A.S. dans le Calel, dans les années 1950. Au milieu, Odette Balayé-Bonnafous: en bas à gauche : Noël Cruzel; à droite : de Guibert, Photo P. Malifaud.



une trémie éboulée à la cote + 16 mètres. Le 28 mai, tentative de passage des siphons de la Fendeille, arrêt devant le deuxième siphon, toujours à l'initiative de la même Société qui, le 30 août, à la demande de la commune de Sorèze, ferme la cavité dans le but de protéger les eaux qui sont captées.

1953. Le 6 septembre, la S.R.S.A.S., l'Ecole des Sports de Revel et le Spéléo Club de la Montagne Noire-Espinouse, effectuent un premier sondage dans le puits rebouché de la ferme du causse, dans le but de retrouver le boyau vu par les puisatiers en 1937. Sept séances y sont consacrées. Le 27 septembre, le puits atteint 13 mètres de profondeur sur 2 mètres au carré de section. Ensuite, un boyau soufflant est découvert, suivi d'une salle haute de 1,50 mètre sur 4 de long. Les éboulements sont frèquents. Malgré 520 heures de travail, l'accès au réseau souterrain n'est pas trouvé.

1954. Exploration du réseau Lamolle par la S.R.S.A.S. (début le 25 février). Nouveau réseau actif composé d'une salle assez vaste et de deux étages reliés par un puits de 18 mètres et dont l'étage inférieur se termine par une cheminée de 30 mêtres. L'accès aux étages supérieurs se fait grâce à un mât de 15 mètres en alliage léger, prêté par les spéléologues de Mazamet. Début septembre, les diaclases de la salle de La Source ont été sondées et les voûtes inspectées, toujours à l'aide du mât d'escalade. Le 12 du même mois, deux équipes de la S.R.S.A.S. se sont à nouveau livrées au pompage du siphon n°1, dit La Source. En 70 minutes, la voûte a été dégagée. La première équipe est passée au-delà, dans la galerie Pouget, et s'est volontairement laissée enfermer par la remontée des eaux. Pendant trois heures, elle s'est livrée à des travaux de terrassement pour tenter de baisser le niveau du siphon n°2, au bout de la galerie. En dépit des efforts, le niveau n'a baissé que de 50 centimètres. Deux plongeurs, en apnée, se sont alors engagés assez profondément sous la voûte mouillante, sans pouvoir toutefois déboucher à l'air libre de l'autre côté du siphon.

1956. En mars et avril, les Soréziens explorent les parties supérieures de la salle du Ruisseau; la topographie en est faite le 3 avril par J.-C. Balayé. Le 8 avril, la S.R.S.A.S. et les Eclaireurs de France de Castres explorent une nouvelle galerie découverte dans Polyphème et descendent dans cette cavité un puits de 32 mètres.

1957. Le 22 août, Michel Letrône, des Tritons de Lyon, plonge avec deux monobouteilles de 8 litres le Lac, ou siphon terminal aval du



Quelques membres du G.S. Dourgne. De gauche à droite: Montagné, Guy Berthoumieux et André Lacaze. Archives R.P. Pierre-Marie.

Calel, sans succès. Gêné par les particules de boue en suspension dans l'eau, il descend à -15 métres environ.

1961. A partir du les avril, les Eclaireurs de France de Castres, la S.R.S.A.S. et le clan Arc-en-Ciel de Toulouse, sous la direction de R. Trémoulet, de J. Bastien et du R.P. Pierre-Marie de la Morsanglière, mênent une série d'explorations à partir de la salle Lacordaire, qui sert de camp de base.

1-3 avril: acheminement de près de 300 kg de matériel au camp, à -130 mètres. Montage d'un mât d'escalade dans la salle Lamolle et remontée d'une cheminée de 30 mètres de haut. Arrêt devant un puits de 20 mètres, faute de matériel.

15 avril: les Eclaireurs de France explorent la galerie de l'Arc-en-Ciel, sous les voûtes du Lac aval, et en font la topographie le 16.

29, 30 avril·1er au 5 mai; troisième acheminement du matériel au camp de base. Suite de l'exploration du début avril. Découverte d'une belle salle, après la cheminée de 30 mètres, baptisée salle des Eclaireurs, de deux puits mesurant respectivement 12 et 10 mètres et d'une diaclase concrétionnée. Un autre puits arrête les explorateurs, faute de matériel.

Le 30 avril a lieu une expérience acoustique, à l'aide de pétards, sous la conduite de J.-C. Balayé, dans Polyphème, pour vérifier la liaison avec le Calel, sans résultats.

Du 11 mai au 22 juin, poursuite de l'explora-

tion et topographie de ce qui devient le réseat des Eclaireurs. Découverte d'un puits de 3 mètres, obstrué, et d'une diaclase verticale terminant par deux plans d'eau. Escalade e artificielle de la paroi verticale entre la sall Lamolle et la salle des Eclaireurs, avec succès. Désormais, la salle des Eclaireurs a deux accès: la grande cheminée et la vire Raybaud. Au total, le réseau des Eclaireurs a donné lieu, pour le premier semestre 1961, à 909 heurs d'exploration.

1964. Création du Groupe Spéléologique « Archéologique de Revel (1964-1966) par Yvs Blaquière, G. Bonnafous et J.-J. Salvignol, groupe qui fusionne en 1966 avec la S.R.S.A.S.

1965. Découverte d'un sexe masculin grandeur nature, modelé dans l'argile, semblant patiné, par G. Jauzion et J. Paloumé, dans le Calel. La pièce, laissée en place, n'a jamais ét retrouvée et la photo est perdue.

1966. Les 29 et 30 octobre, topographie de la salle Lamolle et de la salle des Eclaireurs, ains que du réseau de la Méduse, par Moisset et Bonnafous. Le 18 décembre, la section reveloise de la S.R.S.A.S. (G. Bonnafous, J.-P. Calvet, D. Cuervo, F. Lattes et J.-C. Pétronio) découvrent le réseau Pierre-Marie. L'exploration se poursuit les 27 et 29 du mêmois et le 29 janvier 1967. Découverte de marches, de poteries, de murs de pierre... Le 23 décembre, messe de minuit à Noël dans la salk de la Colonne.

Au cours du 2° semestre 1966 et en 1967, à S.R.S.A.S. entreprend une désobstruction destinée à désamorcer La Source, ou siphon n°1. Le niveau est légèrement baissé (27 et 28 mars, 2 et 22 avril).

1967. Du 29 au 31 août et le 1^{er} septembre, topographie de la Fendeille par G. Bonnafous, A. Tarisse, J.-C. Pétronio, P. et B. de Vergeron et F. Lattes. En septembre, topographie du réseau Pierre-Marie.

Le 1et octobre, le siphon n°2 est franchi et plongée par Le Sauvage et Causse, de l'Equipe de Sauvetage Nautique Castrais. Ce siphos fait 30 mètres de long. Les plongeurs, au-dela aperçoivent une galerie exondée, en diaclase. Ils ne sortent toutefois pas de l'eau et reviennent. Le même jour, la S.R.S.A.S. s'attaque au Lac aval: une première tentative est mente par Lefranc, en plongée, suivie d'une tentative de Le Sauvage. Ces deux tentatives, pas plus que celle de Letrône en 1957, ne sont suivies de succès. Outre la S.R.S.A.S. et le Sauvetage Nautique Castrais, participait la Société de Spéléologie des Pays Castrais et Vaurais.

1968. La S.R.S.A.S. devient la S.R.S.A.S.R. Cette même année, la société creuse dans le lit du ruisseau souterrain du Calel, en aval de La Source, dans l'espoir de baisser le niveau du siphon n°1 et de le rendre ainsi franchissable. La longueur de ce siphon passe ainsi de 10 à 3 mêtres, sans toutefois qu'il y ait désamorçage. Néanmoins, on peut désormais vaincre le court obstacle en apnée. Le 6 avril, topographie de la salle du Ruisseau par D. Cuervo, F. Lattes, A. Louman et J.-P. Calvet.

1969. Exploration d'un nouveau réseau sous La Colonne, par J.-P. Calvet, D. Cuervo, Cuesta, F. Lattes, A. Louman, N. Moron, P. Moron, B. Olivier, Tênégal, Tramier, J.-C. Pétronio et A. Varenard, les 2 et 25 février. Le 26 du même mois, désobstruction dans la galenie du Jardin d'un boyau obstrué par de l'argile compacte; également, désobstruction dangereuse sous la salle des Eboulis, tous ces travaux se révélant infructueux (A. Louman, Ténégal et A. Varenard).

Du 10 au 13 avril, expérience de traçage (coloration), portant le nom d'«Opération Calel», par le Centre Régional d'Etudes Souterraines.

1970. Le 11 janvier, découverte du réseau du Fer par la S.R.S.A.S.R. Le 25, descente de matériel en vue de travaux pour désamorcer le siphon n°1. Les 8 février, 14 et 21 juin, travaux au siphon n°2. Du 21 août au 4 septembre, organisation d'un camp sur le causse, axé sur la désobstruction du siphon n°1.

Le 1et novembre, désobstruction d'une trémie dans le réseau Pierre-Marie, toujours par la S.R.S.A.S.R. C'est la deuxième entrée du Calel, à l'extrémité de la galerie de l'Espoir, rebouchée en 1974. Participants: J.-P. Calvet, P. Douat, E. Girard, D. Minguy, P. Rocco et A. Varenard.

1973. Le 14 avril, découverte du réseau Vidal-Jullia par J. Vidal et R. Jullia. Le lendemain, les mêmes retournent explorer, avec en renfort J. Prom et Ch. Blaquière. Topographie du réseau en 1973-74.

1974. Topographie du réseau Pierre-Marie et des réseaux Lacordaire-Lamolle-Eclaireurs, par l'équipe Calvet.

1975. Création de l'Entente Spéléologique de Dourgne Revel et Sorèze, à partir de la section spéléo de la S.R.S.A.S.R.

Découverte par Alex Gaudin, de Carmaux, du blason sculpté à l'entrée. Découverte de la galerie de la Tête.

Le 26 octobre, plongée d'Yves Besset et Francis Maurette dans le siphon n°2, avec l'appui logistique de l'E.S.D.R.S. Au delà du siphon,



ils explorent la galerie des Toulousains, en font une topographie succincte et aperçoivent les siphons n° 3 et 4. Quelques semaines plus tard, l'E.S.D.R.S. essaie de désamorcer le siphon n° 1 en creusant la voûte, avec l'aide d'une perforatrice alimentée par un groupe électrogène et des explosifs. Les travaux sont

abandonnés sur injonction de la municipalite.

1976. En février, découverte de la rouelle solaire au-dessus de la rivière (L.-P. Calvet, S. Raynaud et A. Varenard). En avril, le G.S. Albi et l'E.S.D.R.S. dynamitent le siphou n°1, cette fois avec succès. A la fin de l'année, découverte du panneau gravé «C» (L.-P. Calvet, R. Viala).

1977. En janvier, G. Bonnafous remonte une section spéléo au sein de la S.R.S.A.S.R. Au début de l'année, J.-P. Calvet découvre deux «étoiles» gravées dans la saile de la Colonne. En avril, la S.R.S.A.S.R. désobstrue l'éboulis précédent La Source, creuse le lit du ruisseau et dégage le siphon n°1, luissant un passage à l'air libre de 20 centimètres. Elle tente une désobstruction au siphon n°2, sans succès. La même année, découverte de la galerie de l'Enfant par J.-P. Calvet et G. Armengaud.

1978. A la mi-novembre, découverte des signes gravés des panneaux «D» et «E» par J.-P. Calvet et R. Viala.

Quelques membres des expéditions «lourdes» de 1961. De gauche à droite : Hernandez, Maraval, le R.P. Pierre-Marie, Brugier et Tremoulet. Archives R.P. Pierre-Marie,

1979. Lettre de P. Cabrol, charge de mission par le ministère de l'Environnement, a la mairie de Soreze, demandant des mesures urgentes de protection du Calel.

Topographie de la galerie de l'Intant par E. Ferré. Le 16 novembre, découverte du réseau Eboulé (J.-P. Calvet, B. Olivier, E. Ferre et Lequemeneur). Topographie de ce même réseau.

1980. Topographic de la galerie Boueuse par J.-P. Calvet et G. Armengaud. Le 19 decembre, plongée de Patrick Barthas dans Polypheme qui, après un passage sans problèmes ressort à l'air libre de l'autre côte du siphon et accède à une galerie exondee. Arrêt dévant une étroiture.

1981. Réumon de plusieurs clubs taritais et toulousains (S.C. Albi, ACATO de Loulouse, E.S.D.R.S., G.S. Albi), axec sur le tranchissement du siphon n°2: topographie de la galerie Pouget; désobstruction du siphon n°2, en dépit d'une interdiction municipale, sans succès, le lit rocheux étant rapidement atteun; le niveau de l'eau a baissé de 1 mêtre, ce qui ne suffit pas pour un franchissement à l'air libre; plongée du siphon n°2 par J.-C. Petronio, C.

Lugan et C. Azéma, reconnaissance des siphons n°3 et 4 et topographie de la galerie des Toulousains. Topographie de la galerie de la Tête (J.-P. Calvet, G. Armengaud) et de la galerie Boueuse.

Les 10 et 11 octobre, les Cadets de Brassac et les Eclaireurs de France de Castres (Clan du Grand Cèdre) pompent le siphon au fond de Polyphème. Au-delà, 160 mètres de galeries explorès, et jonction avec la galerie des Toulousains du Calel (matériel prêté par la Fédération Tarnaise de Spéléo-Archéologie et le Comité de Spéléologie du Tarn).

1982. En rééditant le pompage de 1981, les Cadets de Brassac et les Eclaireurs de France de Castres sont victimes de graves malaises par suite de l'augmentation du taux de CO₂.

1983. En septembre, pompage du siphon amont de la Fendeille par la S.R.S.A.S.R. pendant 48 heures, sans succès. Le désamorçage brutal a entraîné une onde de crue dans les galeries de la Fendeille, et une remontée de plus de 2 mètres du niveau du Lac du Calel, le tout suivi d'une mise en charge de tout le système, phénomène jamais vu à cette époque de l'année.

En octobre, la même société fait plonger Pierre Boissard et Alaîn Laffarguette, de l'Association Loisir Plein Air de Villefranche-de-Rouergue, dans ce siphon amont de la Fendeille. Les plongeurs progressent jusqu'à – 17 mètres, et s'arrêtent à cette profondeur car P. Boissard a des problèmes d'oreilles. La visibilité est telle qu'elle permet de voir sur une vingtaine de mètres encore, sans qu'il soit possible de discerner le fond du siphon. Au cours de cette opération, une autre entrée est ouverte, permettant de pénétrer dans la Fendeille en crué.

A la fin du même mois, pompage du siphon n°2 par la S.R.S.A.S.R., avec des moyens lourds et l'aide de quelques membres de l'E.S.D.R.S. Passage dans la galerie des Toulousains, et découverte d'environ 300 mètres de galeries supérieures fossiles, au-dessus du siphon n°4. Une cheminée, bouchée, montre des poutres et des ossements de poulet dans son remplissage, ce qui indique que la surface est toute proche, avec pour corollaire l'espoir de court-circuiter le siphon n°4 qui semble, du fait de son étroitesse, impénétrable en plongée, Pourtant, le 11 novembre, ce siphon est à son tour pompé et franchi. Malheureusement, les explorateurs de la S.R.S.A.S.R. sont presque immédiatement arrêtés par un siphon n°5!

De gauche à droite: J.-P. Marty et Léon Sémat, en 1957, près de la Colonne brisée. Photo J.-C. Balayé.

Une découverte de galerie fossile, longue de 150 mètres, ne permet toutefois pas de trouver le court-circuit en question. Ainsi s'achève notre recherche historique sur l'exploration du Calel et des cavités annexes. Depuis la rédaction de cet ouvrage, les travaux ont été poursuivis, tant au Calel où une désobstruction a permis l'accès direct à la salle Lacordaire au'à la Fendeille, où les plongeurs essavent de remonter le cours en direction du Calel. Car rien n'arrête les «hommes du Calel» dans leur quête d'absolu et leur soif de découverte. Gageons que, tôt ou tard, ils sauront relier toutes les cavités du système entre elles et remonteront loin sous la montagne, là même où l'eau noire qui baigne la grotte sorèzienne prend sa source

Les hommes du Calel

Ce chapitre, établi grâce à la compilation des données bibliographiques, se veut le plus exhaustif possible. Toutefois, il est possible que nous ayons oublié des noms, tant est longue la liste des explorateurs de la caverne tarnaise. Que les oubliés veuillent bien ne pas nous en tenir rigueur.

AGASSE Robert

Né vers 1935.

Fils d'un hôtelier de Revel. Le 27 août 1952, découvre la «galerie préhistorique» avec P. Malifaud. Les 17, 18 et 19 septembre de la même année, pompage et découverte de la galerie Pouget, toujours avec l'équipe Malifaud.

AGASSE Christian

Frère de Robert. Participe seulement à la découverte de la «galerie préhistorique».

ARMAND Louis

1854-1922.

Inventeur du célèbre aven qui porte son nom. Explore le système Calel-Fendeille en 1900, avec Viré et Maheu.

ARMENGAUD Gérard

Topographies du Calel:

- réseau Pierre-Marie
- réseau Vidal-Jullia
- réseau Lacordaire-Lamolle
- réseau Colonne-Grands Boulevards
- réseau Actif
- galerie de la Tête
- galerie Boueuse
- galerie de l'Enfant

ARMENGAUD J.-P.

Topographie du réseau Vidal-Jullia

ARNAUD Marcel

Membre fondateur de la S.R.S.A.S. Secrétaire de la société pendant le conflit avec P. Malifaud.

AUSSAGUEL Michel

Pompage du siphon n°4 du Calel le 11 novembre 1983.

AZEMA C.

Topographie de la galerie Pouget'; franchissement en plongée du siphon n°2 du Calel et topographie de la galerie des Toulousains, en 1981.

BALAYÈ Jean-Claude

Vice-président, puis président de la S.R.S.A.S. Membre fondateur de la F.T.S.A.

- pompage de la galerie Pouget
- exploration de la galerie Boueuse
- topographie de l'étage supérieur au-dessus du ruisseau en mars et avril 1956
- travaux au «Lac» du Calel
- travaux à la salle Lamolle
- première topographie de l'aven Viala

BALAYÉ-BONNAFOUS Odette

Membre de la S.R.S.A.S. Participe aux activités de la société dès sa fondation. Venait régulièrement seule dans le Calel jusqu'à La Source ravitailler les équipes de désobstruction. A participé à la topographie de la galerie Pouget.

BALAYÉ J.-L.

Pompage du siphon n°4 du Calel le 11 novembre 1983, Membre de la S.R.S.A.S.R.

BARET Paul

Membre de l'Ecole des sports de Revel. Les 17, 18 et 19 septembre 1952, pompage de La Source et découverte de la galerie Pouget avec l'équipe Malifaud. A fait partie de la S.R.S.A.S.

BARTHAS Patrick

Plongée dans le siphon de Polyphème, le 19 décembre 1980. Jonction avec le trou du Calel, à partir de Polyphème, en octobre 1981. Pompage tragique du 17 octobre 1982 dans Polyphème.

BARTHAS Thierry

Frère de Patrick. Président du Comité de Spéléologie du Tarn. Jonction Calel - Polyphème en octobre 1981. Pompage tragique du 17 octobre 1982 dans Polyphème.

BASTIEN Joseph

Responsable du Clan Arc-en-Ciel (éclaireurs) de Toulouse.

BENOIT J.

Membre du S.C.M.N.E. Exploration du réseau Lamolle en 1954.

BERGÉ Serge

Membre de la S.R.S.A.S.

BESSET Yves

Le 26 octobre 1975, franchit le siphon n°2 da Calel avec Francis Maurette. Topographie de la galerie des Toulousains.

BEUVELOT

Elève de l'Ecole de Sorèze en 1953. Travaux de rebouchage du puits de la ferme du causse.

BIZARD Jean-Marie

Topographie du réseau Pierre-Marie en 1967.

BLAQUIERE Yves

Fondateur du Groupe Spéléologique et Archéologique de Revel en 1964.

BLAQUIERE Christophe

Fils de Yves.

- déconverte en 1973 du réseau Vidal-Jullia
- étude de la fréquentation médiévale du Calel

BONNAFOUS Louis

Président-fondateur de la S.R.S.A.S. en 1949.

BONNAFOUS Guy

Fondateur du Groupe Spéléologique et Archéologique de Revel en 1964, avec Y. Blaquière.

- découverte en 1966 du réseau Pierre-Marie
- découverte dans le Calel d'une bague en bronze, ancienne, non datable
- topographie de la Fendeille les 29 et 30 août 1967
- topographie des salles Lamolle et Eclaireurs, les 29 et 30 octobre 1966.

BONHOURE Eugène

Né en 1875. Cuisinier, Signe en 1894 le plan du Calel actuellement exposé à l'Hôtel Bonhoure de Sorèze.

BOREL

Aurait décrit le Calel avant 1858.

BOS J.-P.

Exploration du réseau Lamolle en 1954. Membre du S.C.M.N.E.

BRUGIER J.

Exploration des réseaux Lamolle-Eclaireurs» en 1961.

CABROL Patrick

Chargé de mission au ministère de l'Environnement. Intervention auprès de la municipalité de Sorèze pour que des mesures urgentes de protection du Calel soient prises.

CALVET Jean-Paul

Membre de la S.R.S.A.S.R., puis de PF.S.D.R.S. Infirmier.

- découverte en 1966 du réseau Pierre-Marie
- découverte du réseau Eboulé
- découverte du réseau sous la Colonne
- découverte des panneaux gravés «A», «C», des «étoiles» de la salle de la Colonne, et des panneaux «D» et «E»
- topographie des réseaux Pierre-Marie, Vidal-Jullia, Lamolle, Lacordaire, Colonne-Grands Boulevards, galerie de la Tête, galerie Boueuse, galerie de l'Enfant, salle du Ruisseau - désobstruction de l'entrée du réseau Pierre-
- publication de l'ensemble des topographies du trou du Calel dans la revue : «Travaux et Recherches».

CALVET Mireille

Epouse de Jean-Paul.

Topographie du réseau Vidal-Jullia.

CAMBOS Jacques

Exploration des réseaux Lamolle - Eclaireurs en 1961.

CASTILLOU

Participe aux travaux de la section spéléo de l'Ecole de Sorèze en 1955.

CAUSSE

Plongeur du Sauvetage nautique Castrais. Franchit en plongée le siphon n°2 du Calel en octobre 1967, en compagnie de Le Sauvage.

CHABAL Baptiste, dit «Le Poulailler» Guide de la grotte du Calel. Exploration du système Calel - Fendeille en 1900, avec Viré et Maheu.

CHAYLA

Disparu mystérieusement en 1830; son cadavre a été retrouvé en 1850 dans le trou du Calel.

CLAVÉ A.

Percepteur à Labruguière. Exploration du système Calel - Fendeille en 1900, avec Viré et Maheu.

CLOS J.-A.

1774-1844

Dresse le premier plan connu du trou du Calel, vers 1800. Edite en 1822 la «Notice historique sur Sorèze...»

CLOS Louis

Maire de Sorèze. Petit-neveu de J.-A. Clos.

Notaire. Effectue d'abord un premier plan du VERGERON (De) B. trou du Calel en 1883, puis en 1887 un plan et coupe du système Calel-Fendeille, base de la topographie reprise et publiée en 1900 par A. Víré -

CLOS Docteur Elie

Essai de traçage (coloration) en 1899.

COHEN Pierre-Jacques

Visiteur médical.

- découverte de la «galerie préhistorique» le 27. août 1952, avec P. Malifaud
- 17, 18 et 19 septembre 1952, pompage et découverte de la galerie Pouget, toujours avec l'équipe Malifaud.

CRUZEL Noël

Né vers 1928, Guide du Calel, demeurant à Sorèze.

- 27 août 1952, découverte de la «galerie préhistorique» avec P. Malifaud
- 17. 18 et 19 septembre de la même année, pompage et découverte de la galerie Pouget, FALÉRY toujours avec l'équipe Malifaud
- exploration du réseau Lamolle en 1954.

CUERVO Daniel

- découverte en 1966 du réseau Pierre-Marie
- topographie de la salle du Ruisseau en 1968
- exploration du réseau sous la Colonne en 1969.

CUESTA

- exploration du réseau sous la Colonne en FONTANILLES Albin 1969.

CUREVALLE 1.

- exploration du système Calel - Fendeille en 1900, avec Viré et Maheu.

CHIARA (De) Frédéric

Pompage du siphon n°4 du Calel, le 11 novembre 1983.

DIETRICH (De)

Né en 1942.

Elève de l'Ecole de Sorèze en 1953. Travaux au puits de la ferme du causse.

TESSONNIERE (De la)

Elève de l'Ecole de Sorèze en 1953. Travaux au puits de la ferme du causse.

DELATTRE A.

Visite de Polyphème en 1880, où il laisse une inscription sur la paroi.

VERGERON (De) P.

Elève de l'Ecole de Sorèze. Topographie de la GIRARD Elisabeth Fendeille les 29 et 30 août 1967.

Elève de l'Ecole de Sorèze. Topographie de la Fendeille les 29 et 30 août 1967.

DEYDE M.

Visite Polyphème en 1880 où il laisse une inscription sur la paroi.

DOUAT Patrick

- topographie du réseau Lacordaire et Lamolle - désobstruction de l'entrée du réseau Pierre-Marie

DUCROS Luc

Jonction Polyphème - Calel en octobre 1981.

ESCAFFRE Roger.

Membre fondateur de la S.R.S.A.S.

FADAT Charles

Pompage du siphon n°4 du Calel, le 11 novembre 1983.

Aurait décrit le trou du Calel avant 1858.

FERNANDEZ

Exploration des réseaux Lamolle-Eclaireurs en 1961.

FERRÉ Eric

- topographie de la galerie de l'Enfant
- découverte du réseau Eboulé.

Pharmacien à Sorèze, Fondateur du Groupe Vallot de Lodève, Membre du Spéléo-Club de la Montagne Noire - Espinouse. Participe dès 1922 au Groupe Pouget de Sorèze.

FONTES Guy

Briquetier à Revel.Chef de l'équipe spéléo de l'Ecole des Sports de cette ville.

- 17, 18 et 19 septembre 1952, pompage et découverte de la galerie Pouget, avec l'équipe Malifaud
- exploration du réseau Lamolle en 1954.

GALICHET R.

Membre de l'Ecole des Sports de Revel.

- 17, 18 et 19 septembre 1952, pompage et découverte de la galerie Pouget, avec l'équipe Malifaud.

GAUDIN Alex

Membre des O.U.R.S. de Carmaux. Découverte du «blason sculpté» près de l'entrée dans le Calel.

Désobstruction de l'entrée du réseau Pierre-

Marie.

GOMIZ Thierry

Topographie du réseau Lacordaire-Lamolle.

GRANIER Laurent

l'amolle et du réseau Actif.

GUILLEBEAU Révèrend Père

Professeur au collège de Sorèze.

explorateur du système Calel-Fendeille de 1884 à 1896. En 1887, il immerge vingt tubes de verre contenant un message dans le Lac du Calel.

HAUC Dominique

Né en 1951, Quincaillier,

-jonction Polyphème - Calel en octobre 1981 -pompage tragique dans Polyphème le 17 extobre 1982.

JANON

Eléve de l'Ecole de Sorèze en 1953.

- travaux au puits de la ferme du causse
- exploration du réseau Lamolle en 1954.

JAUZION Georges

Instructeur aéronautique. Découverte d'un shallus modelé en argite, ancien, dans le Calel.

JULIA Roger

Découverte en 1973 du réseau qui porte son som.

LABERTY R.

Membre de l'Ecole des Sports de Revel.

17, 18 et 19 septembre 1952, pompage et lécouverte de la galerie Pouget, avec l'équipe Malifaud.

LACORDAIRE Jean-Baptiste Henri 1802-1861

Dominicain. Directeur de l'Ecole de Sorèze. Vers 1859, il conduit à plusieurs reprises des élèves dans le Calel et, d'après la légende, prononce un sermon sur la mort dans la salle qui porte désormais son nom.

LAMOLLE Révérend Père Pierre-Raphaël 1898-1980

Censeur de l'Ecole de Sorèze.

Participe, avec le R.P. Pouget et Albin Fontanilles, aux débuts de la création du Groupe spéléo de Sorèze. Membre de la S.R.S.A.S. Une salle du trou du Calel porte son nom.

LATTES Francis

découverte en 1966 du réseau Pierre-Marie topographie de la Fendeille les 29 et 30 août 1967

- topographie de la salle du Ruisseau le 6 avril 1968
- exploration du réseau sous la Colonne en 1969.

Le FOLL J.

Membre de la S.R.S.A.S. Exploration du réseau Lamolle en 1954.

Le FRANC

Plongeur. Tente de plonger le Lac du Calel en octobre 1967.

LENORMANT

Aurait décrit le trou du Calel avant 1858.

LEQUEMENEUR

Découverte du réseau Eboulé.

Le SAUVAGE

Plongeur du Sauvetage nautique Castrais. Franchit le siphon n°2 du Calel en octobre 1967 et tente à la même date de plonger le Lac.

LETRÔNE Michel

Membre des Tritons de Lyon.

Tentative de plongée dans le Lac du Calel, le 22 août 1957, avortée par suite de la forte turbidité de l'eau.

LORTHOIS Serge

Membre du Groupe Spéléo de Dourgne er. 1951.

LOUMAN Alain

- topographie du réseau Vidal-Jullia, du réseau Actif, de la salle du Ruisseau (le 6 avril 1968 pour cette dernière partie du Calel)
- exploration du réseau sous la Colonne en 1969
- désobstruction de la galerie du Jardin et sous la salle des Eboulis en 1969.

LUGAN Christian

- topographie du réseau Actif et de la galerie Pouget
- après une plongée en apnée du siphon n°1 du Calel, topographie de la galerie des Toulousains en 1975.

MAHEU J.

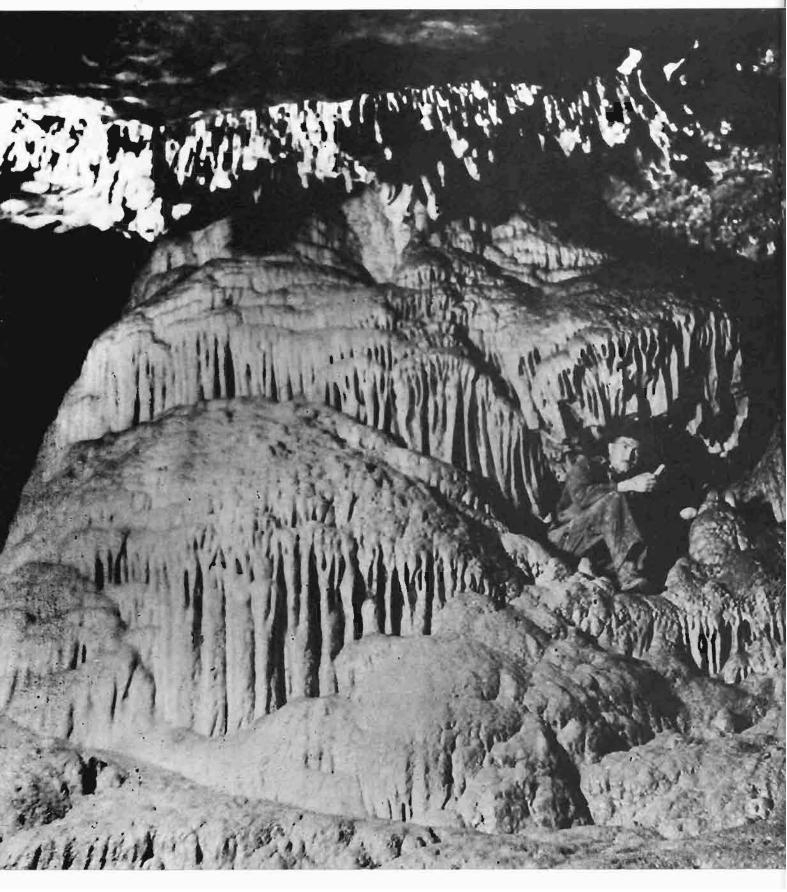
Exploration du système Calel - Fendeille en 1900, avec A. Viré.

MALIFAUD Pierre

Professeur de philosophie et de sciences.

Petite entorse à la règle de Saint Benoît! Le Révérend Père Pierre-Marie a troqué la coule pour «l'habit de lumière» du spéléologue. Archives R.P. Pierre-Marie,





Membre du Spéléo Club de Paris.

- en 1952, pratique la spéléologie depuis un an. Le 27 août de cette année, découverte de la «galerie préhistorique» du Calel
- -les 17, 18 et 19 septembre 1952, pompage du siphon n°1 du Calel et découverte de la galerie Pouget.

MARAVAL

Exploration des réseaux Lamolle-Eclaireurs en 1961.

MARC Pierre

Pompage tragique du 17 octobre 1982 dans Polyphème.

MARTEL E.-A.

1859-1938

Juriste. Considéré comme le «père» de la spéléologie moderne.

Visite le trou du Calel à trois reprises vers 1900.

MARTIN R.P. P.

Exploration des réseaux Lamolle-Eclaireurs en 1961.

MARTINEL Laurent

Pompage du siphon n°4 du Calel, le 11 novembre 1983.

MARTY J.-P.

Président de la S.R.S.A.S. Créateur et artisan de la pompe de siphonnage de la galerie Pou-

Exploration du réseau Lamolle en 1954.

MATHIS A.

Exploration du Calel en 1945 avec l'abbé Gallocher.

MAUREL Jacques

Jonction Polyphème - Calel en octobre 1981.

MAURETTE Francis

Le 26 octobre 1975, franchit le siphon n°2 du Calel avec Yves Besset. Topographie de la galerie des Toulousains.

MILLET Ch.

Membre de l'Ecole des Sports de Revel. Les 17, 18 et 19 septembre 1952, pompage et découverte de la galerie Pouget avec l'équipe Malifaud.

MINGUY Daniel

Désobstruction de l'entrée du réseau Pierre-

Page précédente : Pierre-Jacques Cohen-Dubise en 1952, dans le Calel. Photo P. Malifaud.

Marie.

MOISSET

Topographie des salles Lamolle - Eclaireurs en octobre 1966.

MORON N. et P.

Exploration du réseau sous la Colonne en

MORSANGLJERE Réverend Père Pierre- PROM Jean Marie de la

Bénédictin à En-Calcat. Président-fondateur du Groupe Spéléo de Dourgne en 1947. Président de la S.R.S.A.S. de 1962 à 1968. Président de l'E.S.D.R.S. en 1976 et 1977. Président de la F.T.S.A. Conservateur du Musée Spéléologique du Grand Sud-Ouest.

Spéléologue, archéologue et paléontologue. Responsable des expéditions de 1961 dans le trou du Calel, avec la participation de la S.R.S.A.S., des Eclaireurs de Castres et Toulouse.

OLIVIER Bernard

- topographie du réseau Vidal-Jullia
- découverte du réseau Eboulé
- topographie de Polyphème
- exploration du réseau sous la Colonne en 1969.

PALOUMÉ Jacques

Découverte d'un phallus modelé en argile, de facture ancienne, dans le Calel.

PAMARD

Elève de l'Ecole de Sorèze en 1953. Travaux au puits de la ferme du causse.

PÉTRONIO Jean-Charles

- découverte en 1966 du réseau Pierre-Marie
- exploration du réseau sous la Colonne en 1969
- topographie des réseaux Lacordaire-Lamolle, de la galerie Pouget
- plongée en apnée du siphon n° 1 du Calel en 1975, et topographie de la galerie des Toulou-
- topographie de la Fendeille les 29 et 30 août 1967.

POTTER M.

Professeur d'anglais à l'Ecole de Sorèze. Explorateur du système Calel - Fendeille de 1884 à 1896.

En 1884, tente de forcer à la nage le siphon séparant le Calel de la Fendeille, en novembre.

POUGET Révérend Père Raphaël-Marie Censeur à l'Ecole de Sorèze. Professeur de sciences naturelles.

Explorateur du trou du Calel, où le siphon amont (La Source) porte son nom, ainsi que la galerie qui le précède. Crée, avec Albin Fontanilles, un petit groupe local de spéléologie en 1922, rejoint un peu plus tard par le R.P. Lamolle. Navigue en bateau démontable avec Fontanilles sur le Lac. A mené d'importants travaux de spéléologie dans les Grands Caus-

Exploration en 1973 du réseau Vidal-Jullia.

Elève de l'Ecole de Sorèze en 1953. Travaux au puits de la ferme du causse.

RAYBAUD

Elève de l'Ecole de Sorèze en 1953.

- travaux au puits de la ferme du causse
- désobstruction à La Source
- exploration du réseau Lamolle en 1954 (vire Raybaud).

RAYNAUD Serge

- découverte du panneau gravé «A»
- topographie des réseaux Pierre-Marie, sous la Colonne, Grands Boulevards et Actif.

REBOUL.

Visite le Calel en 1783 en compagnie de Ville-

ROCCO Patrick

Désobstruction de l'entrée du réseau Pierre-Marie.

ROSSIGNOL Patrick

Pompage du siphon n° 4 du Calel, le 11 novembre 1983.

ROUBE A.

Exploration du Calel en 1945 avec l'abbé Gallocher.

SAINT-MARTY Pierre

Membre de l'Ecole des Sports de Revel. Les 17, 18 et 19 septembre 1952, pompage et découverte de la galerie Pouget avec l'équipe Malifaud, Membre S.R.S.A.S.

SALVIGNOL Jean-Jacques

Médecin.

Créateur du Groupe Spéléologique et Archéologique de Revel en 1964.

SAUX Henri-Alex

Membre de la S.R.S.A.S. et du S.C.M.N.E. A tenté de désobstruer le lit du ruisseau en avalde La Source, avant le pompage de Malifaud en 1952.



Les jeunes spéléos de l'Ecole de Sorèze, en 1968. Photo Bulletin Ecole de Sorèze.

Exploration du réseau Lamolle en 1954.

SEMAT Léon.

Participe dès 1949 aux activités de la S.R.S.A.S. Une galerie du Calel porte son nom.

SIX COUPS

Ancien guide du Calel, mort vers 1885.

SWATON

Elève de l'Ecole de Sorèze en 1953.

Travaux au puits de la ferme du causse.

TARISSE Andre

Hydrogéologue.

Topographie de la Fendeille les 29 et 30 août 1967,

TENEGAL.

- exploration du réseau sous la Colonne en 1969
- désobstruction de la galerie du Jardin et sous la salle des Eboulis en 1969.

THOUVENOT A.

Exploration du Calel en 1945 avec l'abbé Gallocher.

TRAMIER

Exploration du réseau sous la Colonne en 196

TREMOULET Robert

Artisan menuisier.

Chef des Eclaireurs de Castres, Clan du Grane Cèdre.

exploration du réseau Lamolle, du réseau de Eclaireurs et de la galerie de l'Arc-en-Ciel et 1961 (topographie de cette dernière partie de le cavité le 16 avril).

VARENARD Alain

- topographie du réseau Actif
- découverte du panneau gravé «A»
- désobstruction de l'entrée du réseau Pierre Marie
- exploration du réseau sous la Colonne et 1969
- désobstruction de la galerie du Jardin et sou la salle des Eboulis en 1969.

VAUVILLIER P.

Topographie de Polyphème.

VERGNES Robert

Assistant de Michel Letrône lors de la plongé du Lac le 22 août 1957.

VIALA Robert

Exploration du réseau Lamolle - Eclaireurs er 1961.

VIALA Roger

Découverte des panneaux gravés «C», «D» e «E».

VIDAL Joseph

Découverte en 1973 du réseau Vidal-Jullia.

VILLENAVE Mathieu Guillaume Thérèse Né le 13 avril 1762.

Avocat, journaliste.

Visite le trou du Calel en 1783, dont il donne une relation pittoresque.

VILOTTE Michel

Pompage du siphon n°4 du Calel le 11 novembre 1983.

VIRÉ Armand

Biologiste.

Exploration du système Calel - Fendeille en 1900, suivie d'un article três complet dans Spelunca.

Spéléologie de la Montagne du Causse

La montagne des cent couloirs Des cyprès dansent dans l'écaille du calcaire presque flammes au-dessus des profonds villages

Yves Laumonier (Poèmes à la reconnue)

Un célèbre humoriste, parlant un jour du canon, a eu ces mots définitifs: «... Un canon, c'est un trou avec du bronze autour...» Comme le canon, la grotte n'existe qu'à travers ce qui constitue son enveloppe immédiate. Pourtant, nous avons vu dans les chapitres précèdents combien elle était réelle; mais par analogie, nous serons amenés à décrire autant le contenant que le contenu puisque le «trou» du Calel est à jamais inféodé à cette Montagne du Causse chère au cœur des Sorézois.

Cette humble «montagne» s'inscrit dans un ensemble plus puissant, la Montagne Noire, pays de forêts, d'eaux vives, pointe méridionale de l'Arc cévenol. Circonscrit par la plaine du Lauragais, à l'ouest, la vallée du Thoré, au nord, la vallée de l'Aude, au sud, et les garrigues héraultaises, à l'est, il est le «château d'eau» du midi, à telle enseigne que Riquet n'a pu mener à bien le creusement de son canal que grâce à ses réserves hydrauliques inépuisables.

La meilleure approche du causse de Sorèze se fait par le nord, à partir de Puylaurens ou de Soual, par ces routes sinueuses où l'on redécouvre le temps de flâner. Par moments, à la faveur de quelque éminence, on aperçoit la barre som-

bre toute proche qui, jaillissant de la plaine aux portes de Revel, s'élève en deux montuosités: Berniquaut, avec son oppidum, et la Montagne du Causse qui se perd à la vue vers l'est. En hiver, il n'est pas rare d'apercevoir au-delà la chaîne des Pyrénées étincelante dans l'éclairage rasant du couchant.

A vrai dire, la «montagne» est bien modeste puisqu'elle dépasse à peine les cinq cents mètres d'altitude. On y accède par un mauvais chemin défoncé qui, abandonnant la route de Sorèze à Arfons, escalade le causse au voisinage du ruisseau de l'Orival.

Là encore, il convient de prendre la mesure: point de ces causses aux immenses étendues, vastes et ondulés comme la mer. Ici, tout est à l'échelle humaine. Point de cette sécheresse endémique, point de ces grimaces de la roche exacerbée et à nu, mais un causse verdoyant, boisé même par endroits de résineux. Au lyrique tragique des grands causses du nord répond, en contrepoint, une mélodie intimiste, toute en demi-teintes et en nuances.

En fait, le causse de Sorèze est presque un accident géologique. Dans cette partie de la Montagne Noire, puissant vaisseau de roches cristallines, il fait figure de «cas particulier» et ne doit son existence qu'à un oubli de la nature. Armand Viré, qui n'est pas poète mais savant, le décrit ainsi:

«...Le relief extérieur et le modelé de la montagne du Causse paraissent dépendre uniquement d'un des éléments qui la composent, les schistes cambriens. Le sommet est composé d'un plateau peu ondulé, tantôt schisteux, tantôt calcaire. Nous le voyons en effet constitué d'un massif de schistes postdamiens, dans lequel sont intercalées trois longues bandes parallèles de calcaires géorgiens orientés du S.-O. au N.-E. sur une longueur qui peut atteindre une dizaine de kilomètres, sur une largeur moyenne qui n'excède pas 500 mètres.

Entrecoupés de petits lits schisteux peu épais, ces calcaires, redressés jusqu'à la verticale, sont d'une couleur blanchâtre ou bleuâtre, avec tiges d'encrines et traces d'Archaeocyathus et de Coxinocyathus. C'est dans l'intérieur de la bande médiane que sont creusées les cavités qui nous occupent.

Quant à la bande la plus méridionale, qui ne paraît pas présenter à la surface d'ouvertures permettant de pénétrer dans son intérieur, elle paraît évacuer ses eaux par la source de la Fendeille, qu'il ne faut pas confondre, ni avec la grotte du même nom, ni avec la source qui sort plus au Nord, au milieu d'une carrière.

Pour bien fixer les idées sur la topographie extérieure, nous allons jeter un œil rapide sur ce que l'on appelle à Sorèze la Montagne du Causse et ses alentours.

C'est une sorte de plateau, large d'un kilomètre à peine, bordé de pentes raides et abruptes de trois côtés et dont l'altitude maxima est de 556 mètres aux environs de la Métairie de Pistre et orienté E.-O. Son élévation au-dessus du ruisseau d'Orival, qui en baigne le pied, est d'environ 200 mètres et la partie calcuire en est percée de plusieurs cavités, communiquant avec sa surface par deux ouvertures situées sur le plateau (le trou du Calel et le trou de Polyphème), et par deux autres situées, l'une vers le tiers inférieur de la pente qui descend sur le ruisseau d'Orival et vers le bord d'un ravin secondaire aui entaille cette pente, l'autre près du pied de cette pente, vers le Sud.

La surface de ce plateau est entaillée d'une véritable vallée fermée, analogue à celles que l'on rencontre en grand nombre dans le Karst autrichien et les grands Causses de France:

Cette vallée, orientée d'abord S.-N., puis E.-O., puis S.+E. N.-O., est parcourue par un faible ruisseau que l'on n'a vu que rarement tarir et qui, arrivant au contact des calcaires postdamiens et des schistes vers la Métairie du Clot, disparaît sous terre. Il existe là un puits, dans lequel on descendait jadis par un plan incliné en spirale. A partir de ce point, existe un lit temporaire de ruisseau, qui semble indiquer que la perte de ce ruisseau est géologiquement récente et que les eaux continuaient jadis leur cours plus loin. En temps de grandes eaux, d'ailleurs, ce lit est encore utilisé et aboutit à une dépression ovale de 15 mètres de profondeur et de 30 mètres de diamètre moyen, terminée en sa partie Nord par un entonnoir (472 mètres d'altitude) qui s'enfonce rapidement sous terre. C'est le trou de Polyphème, véritable aven semblable à ceux des Causses.

Si nous remontons la pente de ce gouffre en nous dirigeant vers l'Ouest, nous trouvons à 472 mètres de l'aven et à l'altitude de 524 mètres, entre les strates relevées jusqu'à la verticale, et au milieu de petites dépressions fermées, un autre orifice qui, lui aussi, nous fait pénétrer sous terre; c'est le fameux trou du Calel, tant de fois décrit et le seul qui fût connu depuis longtemps.

Continuant notre chemin dans la même direction, nous arrivons bientôt au roc de la Fendeille (541 mètres).

Là, le terrain s'abaisse brusquement par une pente très rapide. Un petit ravin en naît vers le Sud, ravin sujet à des éboulements fréquents et dont le sol mal affermi croule sous les pas.

Si nous descendons ce ravin, qu'on appelle Ravin de la Fendellle, nous apercevons à l'altitude de 407 mètres, dans un enfoncement de rochers, la troisième ouverture. C'est un trou ovale, de faible diamètre, entouré de buissons.

Une série de gradins naturels, lisses, polis par les eaux, et se détachant en blanc pur sur le ton grisâtre des autres rochers, relie cet orifice au talweg du ravin.

Un ruisseau violent en sort en temps de



Armand Viré. Collection Marcel Abad.

grandes eaux, sous une forte pression, et bondit, en écumant, en mugissant, en charriant des rochers jusqu'au fond du ravin. C'est le Trou de la Fendeille, dont nous allons étudier le rôle tout à l'heure.

Enfin, au bas même du ravin, à quelques dizaines de mètres au-delà de son rebord Sud, est la quatrième cavité, d'où s'échappe en tous temps un ruisselet.

Cette cavité a été révélée récemment par l'exploitation d'une carrière de pierre à bâtir, très active, que l'on y a ouverte, il y a paraît-il une quinzaine d'années.

Un mince filet d'eau sortait, de temps immémorial, à cet endroit, du pied de la falaise, au milieu de graviers que l'on exploitait pour la construction et pour l'empierrement des routes.

L'exploitation de la carrière ayant agrandi l'orifice en le rendant pénétrable à l'homme, le volume des eaux rejetées aurait, dit-on, légèrement augmenté depuis. Tels sont, à grands traits, le relief

et la disposition extérieurs...»

Et Viré de nous inviter à aller plus avant:

«...Pénétrons maintenant dans les entrailles mêmes du sous-sol...

I. GOUFFRE DU LOUP OU DE POLYPHEME. Descendus au fond de l'entonnoir dont il a été gestion, nous apercevons vers la partie N. une sorte de pont naturel, formé par un bloc de rocher assez volumineux...

Nous nous trouvons dans un couloir incliné, haut de 5 à 6 mètres, en forte pente et qui aboutit, après 20 mètres, à un à-pic de 7 mètres. Vers le milieu, un diverticule se termine en cul-de-sac à l'Est.

L'à-pic descendu à l'échelle de corde, nous trouvons une galerie grossièrement triangulaire aboutissant à un passage étroit et bas, où il faut ramper et que nous élargissons un peu à coups de pics.

Puis, une petite salle nous conduit, après un nouveau passage étroit, à un second à-pic de 10 mètres, rapidement descendu.

Là, nous nous trouvons dans une galerie haute et étroite, qui se prolonge d'un côté, au Sud, en couloir encombré d'énormes éboulis entre lesquels nous parvenons à circuler péniblement l'espace de 40 mètres et qui paraît devoir amener un fort courant d'eau dans les périodes humides.

Au Nord, la même galerie nous conduit après 20 mètres de parcours aisé sur une ouverture en forme de puits; nous y traînons nos échelles de corde et allons examiner les lieux; mais là devait s'arrêter l'exploration que ces descentes en cascades successives menaçaient de prolonger indéfiniment.

A nos pieds dort un petit bassin d'eau peu profonde qui vient en siphon du côté du Sud, et que nous voyons se prolonger assez loin au Nord.

Malheureusement il est impossible de naviguer sur le lac mystérieux; à quelques pas devant nous les parois se rapprochent tellement qu'il est inutile d'amener jusque là notre petit bateau de toile; malgré ses formes élancées et fluettes il lui serait impossible de franchir cet étroit passage; à la nage même, nous n'obtiendrions pas meilleur résultat.

Le courant y est nul en ce moment; mais le R.P. Guillebeau v a vu à plusieurs reprises et, notamment le 8 mars 1888, un courant très sensible allant dans la direction du Nord et aui entraînait rapidement les objets légers déposés à la surface de l'eau. Une expérience de coloration des eaux serait à tenter en ce point dans une période de pluies.

Où va cette eau? C'est ce que nous chercherons à établir tout à l'heure d'après la comparaison du plan de diverses prottes et de plusieurs autres indices...»

Nous savons que ce siphon, depuis, a été franchi à plusieurs reprises, permettant de jonctionner le trou de Polyphème avec la galerie des Toulousains et l'amont du trou du Calel.

Suivons encore Armand Viré:

«...II. GROTTE DU CALEL. Une petite descente entre deux strates calcaires relevées verticalement et l'on se trouve sous terre dans une très belle galerie dont la pente générale est d'environ 60°, coupée au milieu par une partie horizontale.

La première salle, longue de 40 mètres, orientée S.-O. N.-E., est formée par une diaclase élargie par les eaux, qui se relie bientôt par un couloir latéral étroit et bas, creusé à angle droit, à une seconde diaclase parallèle à la première.

Cette galerie ne tarde pas, tout en restant haute et large, à s'encombrer d'énormes blocs éboulés et basculés dans tous les sens et recouverts d'une couche d'argile glissante.

Néanmoins la marche y est relativement facile et il suffirait d'un bien petit travail pour y tracer, sans rien gâter à l'aspect pittoresque, un chemin des plus confortables, qui en rendrait la visite singulièrement facile et agréable.

L'aspect en est, en effet, des plus curieux et des plus impressionnants. Nous fûmes vraiment enthousiasmés, surtout lorsque l'un ou l'autre d'entre nous, se hissant à travers les rochers, allait éclairer d'un film de magnésium le voisinage des voûtes, découpant ainsi les plus étranges l'effet de ce tassement en ce point; il

silhouettes de rochers et agitant des ombres fantastiques.

A 100 mêtres environ de l'entrée, un étroit passage houeux et glissant au'on rencontre à droite donne accès sur une vaste plate-forme de 30 à 40 mêtres de longueur, dominant la galerie principale. Le sol de cette plate-forme est à peu près horizontal.

Le premier objet qui attire les regards est une belle colonne de 3 ou 4 mètres de hauteur, sur 50 centimètres de diamètre : «on dirait une colonne corinthienne... «Cette colonne se compose du fût et du «piédestal... Le fût, qui touche à la voûte «par sa partie supérieure, est perpendi-«culaire et représente assez exactement un «cylindre légèrement renflé dans toute sa «partie moyenne, Cette magnifique co-«lonne présente une cassure un peu au «dessus du piédestal, de sorte au'il v a «entre les deux troncons un intervalle de «15 centimètres» (Docteur Bastié, Description du département du Tarn. p. 464).

Quelle est la cause de la rupture de cette colonne et de l'écartement lent et progressif des deux parties?

Le Docteur Bastié tendrait à v voir l'effet d'une «secousse de tremblement de «terre, peut-être celui de Lisbonne (1753) «qui, d'après une inscription placée le «long de la rigole de Lampy, produisit de «grandes convulsions dans toute la «montagne».

Sans nier précisément cette action. nous pensons que le Dr J.-A. Clos était plus près de la vérité lorsqu'il écrivait : «Je crois pouvoir conclure de là que la «cassure s'est opérée par un mouvement «consistant dans l'écartement et l'affais-«sement simultanés de la couche sur la-«quelle repose le piédestal.»

En effet, le sol de cette caverne est composé d'un énorme amas d'éboulis aui évidemment tendent sans cesse à se tasser. Le déblaiement par les eaux d'inflitration, pour lent et insensible qu'il soit, doit également tendre à accentuer l'approfondissement général de cette cavité, et si cette opinion est exacte, nous aurions là un merveilleux repère pour apprécier

n'aurait pas été de plus de 8 ou 10 centimètres au cours du XIXe siècle, chiffre qui est d'ailleurs très vraisemblable.

La salle aui contient cette colonne est fort jolie. «Des stalactites rangées symé-«triquement et simulant des franges de «draperies, forment d'un côté une sorte «de corniche le long de l'extrémité su-«périeure de la colonne; de l'autre côté, «on voit des groupes de stalactites voluamineuses qui tombent également du «haut de la voûte : enfin des aiguilles, des «cônes, des pyramides, tapissent les pa-«rois de cette salle vraiment remarquable «(Dr Bastié).»

Dans la paroi à droite en descendant de cette salle, est une sorte de rehord assez large, et aui a son histoire dramatique.

Vers 1850, on découvrit en ce point les débris d'un nommé Chayla, disparu vingt ans auparavant. Comme il laissait des affaires embarrassées au moment de sa disparition, on conclut à un suicide.

Il y aurait aussi en ce point, aux dires d'un ancien guide nommé Sixcoups, mort vers 1885, l'ouverture d'une cavité assez vaste, où il aurait pénétré lors de la découverte du corps de Chayla. La chose serait à vérifier, mais nous n'avons pu le faire.

Au bout de 150 mètres environ, une excavation béante barre la moitié de la galerie.

Il existe là un puits que M. Clos nous avait signalé comme inexploré. Aussi notre matériel sort-il comme par enchantement des sacs qui le renferment et bientôt nous voici à la recherche de l'inconnu.

Trente mètres de descente dans un éboulis de grosses roches et nous voici dans une petite salle argileuse. Un petit trou paraît s'enfoncer vers l'Ouest, tandis au'à l'Est une étroite galerie semble se prolonger assez loin.

On élargit rapidement la première fissure. Maheu s'y engage, avec quelle peine d'ailleurs! Son vaste abdomen seul pourrait redire quels efforts dut faire son possesseur pour s'y insinuer. Clavé, Armand et moi nous insinuons dans la deuxième galerie et par des prodiges d'une savante reptation, parvenons à faire quelques mètres.

Là, une trifurcation.

Chacun des trois explorateurs prend un boyau différent (car le nom de galerie serait trop prétentieux), et toujours aidés d'une gymnastique où le corps prend toutes les positions possibles par rapport à l'horizon, et où le ventre, le dos et... le reste ont plus de part que les pieds, font quelque chemin.

explorateurs se trouvent nez à nez entre deux rochers. Impossible de se retourner. et comme, à l'inverse des deux chèvres du l'autre, vu l'étroitesse des parois, le premier doit rebrousser chemin à reculons. tâtant les rochers de ses pieds tendus en quise d'antennes.

Nouvelle surprise! Les antennes d'Armand viennent frapper brusquement le chapeau d'un troisième personnage qui avait fait son chemin dans un étage inférieur; le chapeau en tombant éteint la bougie de son possesseur qui se met à crier et à tempêter. Nous le russurons en nous laissant glisser, non sans peine, à ses côtés et nous nous trouvons dans une galerie où nous pouvons enfin redresser la taille.

Ouelques pas encore et nous tombons dans les bras de Maheu, qui venait d'un quatrième côté.

Nous étions dans un labyrinthe contourné de mille facons et nous avions fait le tour d'une quantité de rochers bousculés, nous avions rampé à travers les blocs d'un éboulis de 40 mètres d'épaisseur; cette épaisseur est d'ailleurs plus considérable encore, puisque nous pûmes sonder quelques pas plus loin une fissure de 6 mètres, trop étroite pour nous livrer passage.

Somme toute, cet ensemble rappelle, à s'y méprendre, l'accident que les mineurs et carriers appellent une cloche de fontis. Ce serait une cloche de fontis gigantesque, formée par décollement graduel de la voûte.

Cette comparaison est cependant peutêtre un peu inexacte, car on peut remarquer tout le long de cette galerie des mas-

ses énormes d'éboulis, et leur amas est sans doute considérable; en sorte que la cloche aui nous occupe ne serait peut-être au'un accident secondaire dans un immense décollement général, s'étendant depuis les environs de l'entrée, jusqu'à la rivière que nous allons trouver tout à Pheure.

Enfin une galerie assez, haute nous ramène à l'Est et nous fait déboucher Tout d'un coup, rencontre. Deux dans une vaste salle, bien au-delà du bord du puits où s'était arrêté le reste de la troupe.

Aussi nos compagnons commençaientfabuliste, l'un ne pouvait culbuter ils à s'inquiéter sérieusement. Nous les entendons bientôt nous appeler de toute la force de leurs poumons à l'orifice du puits, tandis que nous débouchons, à leur profonde stupéfaction, bien au-dessus de leur tête.

> Leur émoi passé, nous reprenons tous ensemble l'exploration et revenons au point où nous avions rejoint la galerie principale.

> Nous nous trouvons dans une vaste salle, pleine d'éboulis, cimentés par la stalagmite, et d'aspect vraiment imposant, c'est la Salle des Chauves-souris.

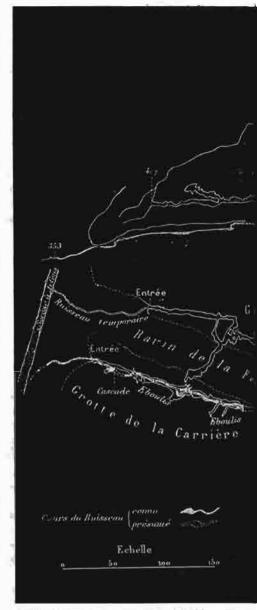
> Cette salle est effet habitée par de nombreuses chauves-souris qui ont déposé d'énormes las d'excréments où fourmille toute une population d'insectes.

> Nous nous enfonçons de plus en plus profondément sous terre, pour arriver bientôt à un carrefour traversé par un ruisseau.

> Au Sud une galerie, longue de 172 mètres, aboutit à l'un des endroits les plus curieux de la grotte.

> «C'est une vaste et magnifique salle, «aux voûtes exhaussées, et dont les pa-«rois sont presque entièrement ornées de «stalactites. On dirait un temple en roton-«de; la voûte simule des nervures, des «culs-de-lampe, des ornements aux for-«mes les plus variées ; la lumière des flam-«beaux fait ressortir ces mille détails d' «architecture fantastique et produit un «effet vraiment éblouissant.

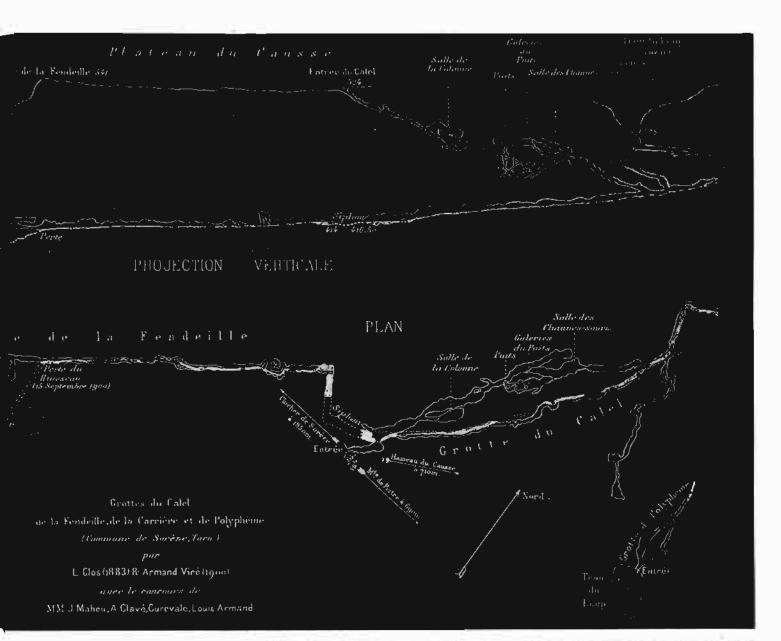
> «Pour compléter l'illusion, des colon-«nettes élégantes descendent de la voûte «jusqu'à terre; à gauche, on voit une



Plan et coupe du système Polyphème-Calel-Fendeille, publié dans Seplunca, en 1902, à partir des levés de L. Clos et des compléments d'A. Viré.

«sorte de chaire formée d'une masse de «stalactites, et admirablement décorée, «qui paraît attendre un prédicateur. Il ne «manque qu'un nombreux auditoire pour «se croire au milieu d'une belle église du «XVº ou du XVIº siècle» (Dr Bastié).

Cet auditoire, s'il faut en creire la tra-



(1) Voir la légende à propos du sermon de Lacordaire sur la mort, dans le chapitre : «Mon curé dans l'abîme».

(2) Prédiction réalisée en partie. On a vu, dans «Les terrassiers de l'impossible», qu'une communication a été ouverte entre la salle Lacordaire et la surface (p. 55).

dition, fut un jour réuni en ce lieu (1)...

Vers cette salle, des amas de terre et de graviers, encombrant une ouverture d'où s'échappe une source en temps de grandes eaux, laissent croire à l'existence d'une communication directe avec Polyphème. Mais il faudrait de gros travaux de déblaiement pour s'en assurer (2).

Nous revenons sur nos pas, regagnons le carrefour et remontons le ruisseau, tantôt sur des grèves, tantôt au milieu même de l'eau, en traversant de superbes salles à stalactites. Nous croyons reconnaître au passage une des stalactites décrites il y a un siècle par le Dr Clos:

«Depuis environ douze ans la nature for-«me, dans une des voûtes qui s'étendent «vers l'Est après le ruisseau, une pyrami-«de très agréablement ornée et d'une «grande blancheur. Tout autour, les or-«nements sont également prodigués».

Mais le Dr Clos ne donnant pas de

dimensions, nous ne pouvons mesurer l'accroissement de cette pyramide.

Enfin nous nous trouvons arrêtés par une muraille d'énormes blocs entre les interstices desauels sort le ruisseau. Impossible, sans un travail spécial de désobstruction, d'aller plus loin. Il y a cependant un passage, obstrué par du limon, dont la désobstruction permettrait vraisemblablement d'aller plus loin, Sur le rocher, au-dessus même de la source, sont gravés ces mots: «Nec plus ultra. 1773». Cette inscription est attribuée au Dr Clos. (3)

Un peu plus bas est un aven qui paraît obstrué par la terre.

Nous redescendons au carrefour et suivons le cours du ruisseau. La galerie est tantôt de parcours aisé, tantôt coupée d'à-pics ou de passages bas entre de belles stalactites, ce qui rend le parcours bien pénible, surtout grâce au transport du bateau, - qui doit tout à l'heure nous servir sur le lac terminal, — des appareils de photographie et de mille colis encombrants.

Un défilé étroit dans un couloir encaissé entre deux falaises obliques, et nous touchons au lac terminal.

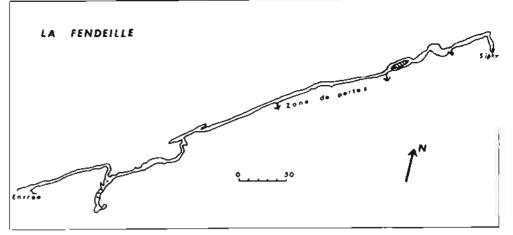
Allons-nous pouvoir aller plus loin que nos devanciers, ou bien serons-nous arrêtés comme eux par une voûte mouillante, une fissure trop étroite, etc.!

Pendant que l'on apprête les diverses pièces du bateau, un objet singulier frappe notre vue.

C'est un tube de verre d'une vingtaine de centimètres qui flotte sur l'eau.

A l'intérieur un papier, que nous retirons avec mille précautions, car son séjour en cet endroit l'a singulièrement ramolli et endommagé.

Enfin, après vingt minutes d'efforts minutieux, de précautions multiples, document sur une des feuilles de notre carnet topographique et y lisons l'inscription suivante très bien conservée:



Calel-Fendeille Décembre 1887 Guillebeau

Nous tenions donc l'un des vingt tubes dénosés jadis en divers points par le Père Guillebeau, Treize années de séjour sous terre n'avalent pas trop endommagé le document

Malheureusement, cette trouvaille nous laissait peu d'espoir de prolonger les parties connues. Si ce flotteur, depuis treize ans, n'avait pu franchir le siphon, sans aucun doute nous ne serions pas plus heu-

Effectivement, nous sommes arrêtés au bout de quelque vingt mètres par des fissures trop étroites de 20 centimètres pour pouvoir laisser passer le bateau. Le Calel est terminé et il ne reste plus qu'à en sortir nos engins, ce qui n'est ni facile, ni agréable.

Il faisait nuit noire depuis longtemps, une nuit sans lune, noire comme de l'encre, avec un vent impétueux, épouvantable, contre lequel nous avions bien de la peine à lutter.

Ce que fut notre retraite à travers les nous parvenons à étaler en son entier le rochers pour regagner Sorèze, avec une lanterne souvent soufflée, et au loin, pour nous guider, la lueur de l'éclairage électrique de la ville, Xénophon seul pourrait vous le dire. Aussi préférons-nous nous taire et vous le laisser à deviner.

> Tout Sorèze était dans les rues, se livrant à des conjectures variées sur notre de mêtres de l'entrée, est entièrement

triste sort et notre probable disparition éternelle. Aussi quel joli vacarme de cosseroles à l'auberge, quel délicieux frétillement de poissons et de poulets dans a graisse, quel alignement de cristaux et de bouteilles de derrière les fagots, lorsqu'à onze heures, nous mettons le pied sur le seuil de l'hospitalière demeure.

Le reste se devine, et, vers une heure du matin, entre des draps bien blancs, nous échangions mille réflexions diverses vite éteintes par de sonores ronflements.

III. GROTTE DE LA FENDEILLE. Le soleil était encore loin de dorer l'horizon lorsqu'après un repos sommaire, bêtes et gens remontèrent le cours de l'Orival et arrivèrent en vue du ravin de la Fendeille.

L'escalade de cette pente ébouleuse fut pénible, plus dure encore la montée des gradins de marbre gigantesques qui permettent de gagner l'orifice.

Les premiers pas sont peu engageants. Qu'on se figure une fissure toute ronde, de diamètre très restreint, coupér d'abrupts au'il faut franchir, comme le ramoneur dans une cheminée.

Aussi quel soulagement lorsque la voûte se relève, lorsque la galerie se dilate en salle circulaire dont une curieuse colonne occupe le centre. C'est un pilier central de roche vive qui a été respecté par les eaux et semble soutenir la voûte.

Cette salle, qui est déjà à une centaine

⁽³⁾ En fait, l'éboulis peut être franchi, mais ce n'est que partie remise. Un peu plus loin, le siphon n° 1 arrête (arrêtait!) la progression.

Page précédente : topographie de la grotte de la Fendellie, Bulletin S.R.S.A.S.

tapissée de petites plagues d'un lichen verdâtre ou jaune dont la présence semble bien bizarre en cet endroit.

Elle y est cependant constante, puisque le Père Guillebeau l'y a constatée déjà depuis quinze ans.

Là, bifurcation. Petite galerie au Sud, qui passe sous le ravin même de la Fendeille; à l'Ouest, grande galerie avec nombreuse alluvions caillouteuses, sableuses et argileuses. Puis, coude à angle droit, qui va rejoindre une diaclase parallèle à la première et débouchant dans une grande salle, ornée d'une magnifique cascade de stalagmites.

Un peu plus loin, à 200 mêtres de l'entrée, nous abordons le ruisseau, que nous allons pouvoir remonter.

C'est là qu'en cette saison (17 septembre 1900) il s'absorbe dans des alluvions grossières et disparaît.

Les galeries que nous venons de parcourir, en sens inverse de celui du cours d'eau, ne sont donc qu'un trop-plein en tomps de grandes eaux et c'est donc à un niveau inférieur que nous devons chercher l'issue du ruisseau.

Puís c'est une longue, très longue, interminable galerie, à peu près rectiligne, à voûtes, tantôt basses, tantôt élevées. Ici, l'on marche dans le ruisseau, là sur des grèves; là-bas, il faut franchir des éboulis, tourner les siphons.

Enfin, après 500 mètres environ, un coude brusque ramène la direction au Sud: une grève, une eau profonde, une voûte mouillante, un siphon. Impossible d'aller plus loin (4).

Et pourtant, nous ne sommes plus qu'à 40 mètres à peine du siphon du Calel et dans son prolongement, à 2 mètres à peine en contrebas. Nul doute que l'un ne soit la suite de l'autre.

IV. GROTTE DE LA CARRIERE. Il ne nous restait plus que la quatrième cavité à visiter. L'exploration en fut courte, sinon facile, deux heures à peine à travers 195 mètres seulement de galeries.

A l'entrée, un barrage artificiel, construit pour leurs besoins, par les ouvriers travaillant à la carrière, retenaît les eaux de la grotte.

Comme la hauteur de l'eau eut pu être gênante pour l'exploration, les ouvriers voulurent bien, à notre demande, détruire obligeamment leur barrage la veille même de notre exploration, ce qui nous permit une visite plus aisée.

La fissure est assez étroite. Nous remontons le courant pendant 30 mètres environ. Là, la rivière sort en cascade d'une fissure de la paroi Sud et forme une vasaue assez profonde où nagent auelaues Niphargus (5). Nous franchissons, à la façon des ramoneurs, un à-pic de 7 mètres, excessivement étroit, et continuons la galerie qui s'en va tout droit vers l'Est. Après 25 mètres péniblement franchis, nous retrouvons la rivière, qui, tournant brusquement, a élargi une diaclase parallèle à celle que nous suivons. Nous redescendons quelques pas dans cette nouvelle diaclase, aui devient bientôt trop étroite pour nous livrer passage. Nous remontons donc la rivière, les jambes en croix, sur de précaires banquettes qui dominent le lit du ruisseau de 5 mètres environ.

Tout d'un coup, mon carnet topographique et ma bougie tombent à l'eau en même temps. J'eusse volontiers fait le sacrifice de ma bougie, mais le carnet est trop précieux pour le laisser dériver au fil de l'eau.

Avec quelle patience, quelles ruses d'Apache, je parviens, éclairé en haut par Maheu, à descendre les 5 mètres de l'étroite fissure! Par quels miracles de compression abdominale et d'extension de bras je parviens à me glisser entre les dures lèvres du rocher, à repêcher le précieux carnet, et à me rehisser triomphant sur ma corniche, qui me paraît alors plus large qu'une route nationale! En avant donc! La galerie devient quelque peu

sinueuse, s'encombre d'éboulis, se coupe de culs-de-sac latéraux. Un petit lac est vite franchi, puis, de nouveau, de pénibles éboulis, deux diverticules au Sud, enfin une muraille de gros rochers d'où l'eau découle de toutes parts.

Nous nous glissons entre les blocs avec des précautions infinies pour ne pas mouiller et éteindre notre luminaire. L'eau nous entre dans le dos, glisse le long de la peau et sort par les souliers! Qu'importe? En avant, en avant! D'invraisemblables fissures nous livrent passage, mais toujours l'obsédant entassement de blocs, sans trêve, sans fin, toujours les cascades. Enfin, les fissures deviennent si étroites qu'à peine y puis-je avancer le bras, muni d'une bougie, et apercevoir de loin, ô galerie tentatrice, un élargissement, une salle libre... mais inaccessible!

Après ce bain complet et l'impossibilité reconnue d'avancer davantage, il ne restait plus qu'à revenir en arrière.

Le ravin de la Fendeille nous servit de grandiose cabinet de toilette; des vêtements secs et un cordial nous remirent complètement d'aplomb...»

La description de l'abbé Gallocher, quarante-cinq ans plus tard, n'amène rien de bien nouveau au texte de Viré. Il faut attendre les explorations de la S.R.S.A.S., devenue S.R.S.A.S.R. et de l'E.S.D.R.S. pour voir apparaître de nouveaux prolongements au Trou du Calel. A Viré succède Jean-Paul Calvet: «...LE RÉSEAU PIERRE-MARIE

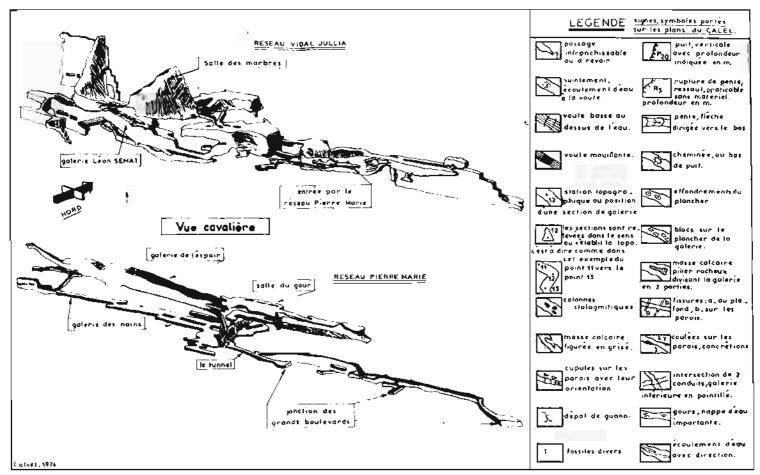
Il est constitué par deux étages reliés entre eux par une galerie (galerie des Nains), des puits (P5, P7, P8) et un ressaut, celui de la salle du Gour. Nous allons établir une description étage par étage.

ETAGE SUPÉRIEUR :

Entrée de la cavité (actuellement cimentée). Au bord du chemin allant à la ferme du Causse, se situe une dépression dont le bord NW est subvertical. Cette doline d'effondrement de 4m sur 8m abrite dans son fond un petit passage, au milieu des blocs, donnant accès au réseau. La progression n'est pas très aisée car la gale-

⁽⁴⁾ Voir les plongées de l'A.L.P.A. de Villefranche de Rouergue, dans le chapitre «Siphons».

⁽⁵⁾ Crustacé cavernicole dépigmenté et aveugle, abondant dans les eaux souterraines françaises.



rie est assez exiguë. Celle-ci, après 15 m de développement sur des éboulis instables (vestiges de l'ancienne trémie) nous permet d'atteindre une galerie plus imposante, d'une largeur de 3 m pour une hauteur de 4 m environ.

La galerie de l'Espoir. Cette galerie reçoit dès les premiers mètres «l'appui» de deux autres galeries. L'une d'elles, d'orientation ENE-WSW, est obstruée au bout de 15 m par le concrétionnement. Nous avons remarqué toutefois la présence contre les parois d'entassements artificiels de blocs calcaires. Une autre galerie orientée vers le SE fait la jonction avec le réseau inférieur. Cette galerie comporte plusieurs chatières; on l'a surnommée la galerie des Nains. Sa description sera faite avec l'étage inférieur...

Reprenons le cours de l'exploration. seau fossile, une brèche osseuse...

Nous notons une sédimentation schisteuse mêlée à du sable calcaire. Descendons de quelques mètres, la galerie se divise en trois parties pour se rejoindre immédiatement après. Au point de réunion, nous constatons que la voûte s'élève à dix mètres au-dessus de nos têtes, tandis que le plancher est affecté par une dépression de 2m de profondeur. L'étude des sections de galeries montre la plupart du temps une certaine bifidité. Hypothétiquement, nous pouvons dire que la galerie de l'Espoir est le résultat de la réunion de deux galeries. Après 30 m de déambulation, nous devons nous baisser pour franchir un petit obstacle constitué par un bloc et une importante coulée stalagmitique. Peu après, nous remarquons au plafond, soudée avec les alluvions d'un ruis-

Passons la vire du P7, nous rejoignons la salle du Gour. A noter près de la brèche, le départ du réseau Vidal-Jullia... La salle du gour. D'orientation WSW-ENE, cette salle est le point de jonction de plusieurs conduits. Tout d'abord, au sud, un petit ressaut permet de rejoindre l'étage inférieur et le bas des puits P5 et P7. Dans les voûtes, nous remarquons la présence d'une cheminée qui rejoint le vestibule des Trois Frères. Sur la paroi nord, une petite galerie parallèle à la salle débouche sur le P7. Vers l'est, le réseau se continue par une galerie de 2 m de large pour une hauteur de 3 m. Au niveau du point 12 de la topographie, nous notons la-présence d'une diaclase. Sept mètres après la salle, la voûte s'abaisse et sur la paroi nord, une galerie renferme une cheminée qui rejoint un conduit supérieur. Ces deux galeries parallèles débouchent au bout de quelques mêtres dans une autre galerie plus large. Au nord, un petit réseau descendant, renferme de très belles coulées. La pente est assez raide, le conduit est minime. Nous y avons relevé des fentes de retrait d'argile calcifiées. Sur la paroi SE, deux intercalations schisteuses de 2 cm d'épaisseur dans la roche calcaire. Après un passage devant de belles excentriques et par des chatières, très exiguës, nous arrivons au point final du réseau constitué par un bouchon de calcite.

Revenons au point 22 de la topographie et escaladons la paroi sud sur 2m environ. Nous sommes dans un conduit très incliné d'orientation NE-SW. Sur notre droite, une galerie aux dimensions modestes renferme des stalactites très particulières; en effet, elles ne suivent pas les lois de la pesanteur: leur axe n'est pas vertical mais oblique. Un petit puits situé au fond de la galerie rejoint le point topographique 14, situé dans une galerie inférieure déjà décrite. Ce puits établit un léger courant d'air qui est peut-être à l'origine de ces sortes de stalactites obliques.

La précédente galerie continue sur 25 m avant de se terminer devant un puits. Il s'agit de la diaclase déjà remarquée. En descendant cette diaclase en opposition, on peut visiter vers le SW une galerie située à quelque 4 m au-dessus de la galerie de la salle du Gour.

Ce conduit s'élargit au bout de 4 m, vers le nord un puits rejoint la salle du Gour. Le fond est particulièrement concrétionné et on note la présence d'une sédimentation alluviale. Un puits permet de joindre l'étage inférieur.

ETAGE INFÉRIEUR

De la salle du Gour, descendre le petit ressaut situé au sud du point topographique II. Nous passons dans une zone très boueuse. Au plafond, nous constatons dans la sédimentation des ossements divers. Le plancher de ce nouveau vestibule remonte vers le sud. Sur notre droite et sur notre gauche, nous constatons des départs de galeries. Au plafond, près du

point topographique 31, une cheminée rejoint la galerie de l'Espoir. Vers le nord, après un passage surbaissé, nous nous retrouvons au bas du puits P7. Près du point topographique 32, sur la paroi SW et au ras du sol, nous constatons un départ de galerie; il s'agit de la galerie des Nains.

La galerie des Nains est constituée de plusieurs conduits parallèles. La sédimentation est essentiellement constituée d'argile mêlée à quelques plaquettes de schiste. Le concrétionnement est faible; nous y avons pourtant observé des stalactites et des «choux-fleurs» dans la diaclase du fond. Celle-ci se termine d'ailleurs sur une trémie qui doit constituer le fond d'une doline de surface (nous sommes en effet assez près de la surface). Vers le NE, une diaclase effectue la jonction avec la galerie de l'Espoir.

Le Tunnel. Du point topographique 12, nous pouvons emprunter une galerie creusée artificiellement, de forme semicirculaire. La sédimentation du conduit est constituée par du sable calcaire en majorité, avec quelques intercalations argileuses (1 cm d'épaisseur). Sur une dizaine de mètres, la galerie descend. Au point topographique 34, vers le nord, un réseau se développe. En suivant le Tunnel, nous débouchons dans un diverticule de la salle de la Colonne, qui fait partie du réseau des Grands Boulevards.

Prenons la galerie au départ du point topographique 34. Nous pénétrons dans un conduit de 1,50 m de large pour 2,50 m de haut. Sur les parois, nous constatons des coulées de calcite colorées (rouge et noir). Le plancher descend de quelques mètres et nous emmène devant des ressauts peu importants. Au bas d'un de ces ressauts, existe une petite galerie se terminant sur des chatières impénétrables. La morphologie montre ici aussi que cette galerie est le résultat de l'union de deux conduits. La voûte ici s'abaisse, au plafond nous notons la présence d'un joint important (diaclase). Une galerie se développe parallèlement et montre l'aspect labyrinthiforme de cette partie du réseau. La sédimentation est essentiellement

schisteuse. Après le point topographique 38, le plafond se relève à 2,50 m pour une largeur de 0,80 m. Dix mètres plus loin, existe une bifurcation; vers le SSE, une petite galerie au plafond bas nous permet de rejoindre les Grands Boulevards, Si nous empruntons le réseau NE, nous pouvons déambuler sur une trentaine de mètres en suivant le lit d'un ruisseau aujourd'hui fossile. Cette galerie aux dimensions restreintes débouche dans les voûtes du réseau des Grands Boulevards. L'accès peut se faire par le P11 à l'aide d'agrès, ou par le long de la paroi, qui est accessible et facile à descendre vers le NE ...

LE RÉSEAU VIDAL-JULLIA

(Voir topographie in : «Les enfants de la mine»

Au niveau de la brèche du réseau Pierre-Marie, dans la galerie de l'Espoir, s'ouvre au ras du sol sur la paroi NW, une chatière qui permet après 4 m de reptation, de pénétrer dans une galerie orientée SW-NE.

Le plafond est situé à 5 m de hauteur et démontre par sa structure que celui-ci est édifié dans un joint de stratification subvertical. Dans la sédimentation, outre les éléments argileux et calcaires, nous notons la présence d'éléments schisteux.

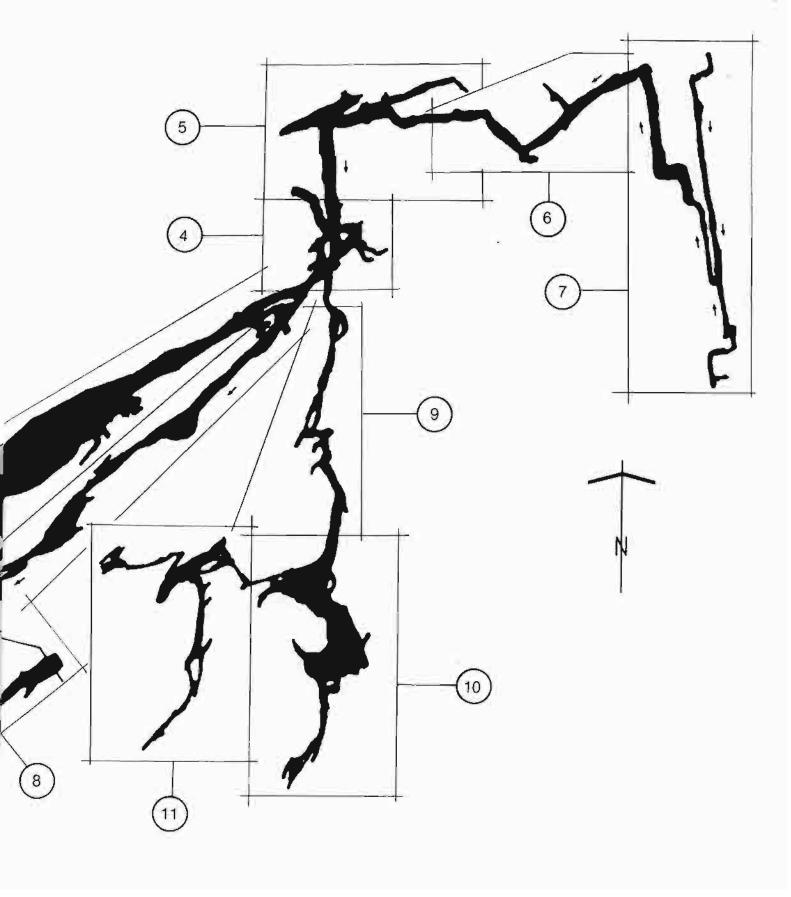
Un premier cran de descente (-4m) surplombe un point où se rejoignent 3 galeries. Dans les voûtes, deux galeries débouchent directement dans la salle décrite plus loin. Descendons ce cran et empruntons la galerie située au SW. Nous la suivons sur une trentaine de mètres. après passage au-dessus d'un gour, elle se termine sur des étroitures infranchissables... Revenons à notre point de départ et prenons vers le nord un passage surbaissé qui descend. Nous pénétrons dans une salle dont le plafond est à environ 15 m au-dessus de nos têtes. La sédimentation est ici essentiellement argileuse. Dans la partie la plus profonde de la salle, une petite galerie se termine en cul-de-sac. Vers le NE, la largeur diminue et après une dizaine de mètres, le carbonate de calcium obstrue la galerie. Après une remontée de 12m environ, nous nous

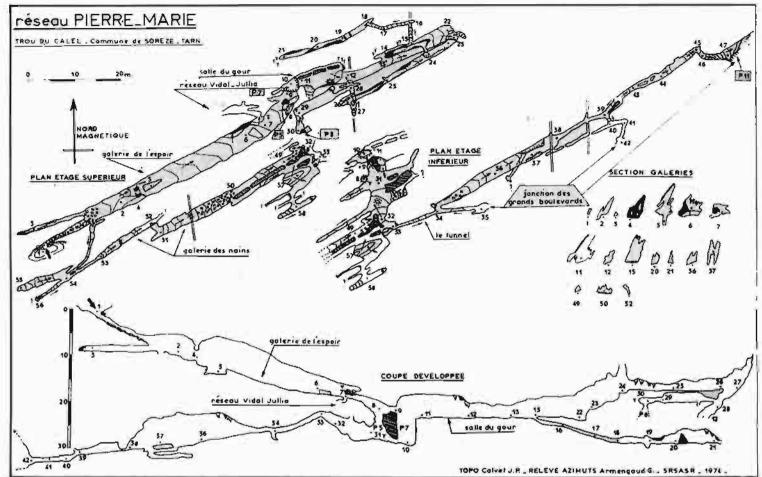
TRAOUC DEL CALEL

Commune de Sorèze, Tarn Carte I.G.N. Revel XII - 44 7 - 8 Coordonnées Lambert X = 579,85 Y = 127,35 Z = 530 m Développement 6840 m (y compris galerie F.T.S.A. et Polyphème) Dénivellation - 130 m

PARTITION DES PRINCIPALES UNITES TOPOGRAPHIQUES

- 1 Les Grands Boulevards
- 2 Réseau Pierre-Marie
- 3 Réseau Vidal-Jullia
- 4 Salle de la Rivière
- 5 Réseau actif amont
- 6 Galerie Pouget
- 7 Galerie des Toulousains
- 8 Grande galerie du Ruisseau
- 9 · Couloir Lacordaire
- 10 Salle Lacordaire
- 11 · Réseau Lamolle





retrouvons sur un relais surplombant un puits de 10 m. La descente effectuée, nous pouvons déambuler en direction du NE sur une quarantaine de mètres. La galerie a 1,50 m de largeur pour une hauteur de 15 m environ. Le sol est constitué par un plancher stalagmitique (présence de gours), le fond de la galerie est bouché par le concrétionnement, assez important en cet endroit. Remontons le puits de 10 m et explorons le réseau situé au même niveau vers l'est. Pour y accèder, nous devons pratiquer l'escalade artificielle au spit (exploration de Février 1974), une vaste galerie nous y attend. Le sol est constitué de profonds gours, sur notre droite un petit puits donne accès à un vestibule obstrué de toutes parts (descente de 4 m). Nous notons à cet endroit une sédimentation argilo-schisteuse assez impor-

tante. Après un cheminement d'une trentaine de mètres, nous sommes arrêtés par un bouchon de calcite (présence de belles concrétions).

Vers le nord, une petite fissure nous permet d'entrer dans un vestibule renfermant un important alluvionnement. De cette partie du réseau partent de petites galeries très étroites qui font la jonction avec la précédente galerie aux gours.

Laissons là cette partie du réseau et continuons l'exploration par la partie supérieure de la salle. Pour y accéder, il faut emprunter une galerie située au bas du premier cran de descente (galerie remontante). Un passage dans les restes d'un plancher stalagmitique nous permet de joindre une plate-forme surplombant de 5 à 6 m la salle inférieure. Dans cette zone, il faut noter la présence d'un

superbe plancher stalagmitique, défoncé par endroits par de petites fenêtres, donnant sur des parties inférieures très finement concrétionnées...

La continuation du réseau peut se faire par deux galeries. Choisissons la plus facile. Au bout de quelques mètres, elle se rétrécit, mais ceci est compensé par la présence de belles concrétions. Une petite chatière à passer, les parois disparaissent dans l'obscurité, nous entrons dans une deuxième salle.

Celle-ci est caractérisée par la présence d'énormes blocs d'effondrement, originaires du plafond, et des parois nord pour la plupart. Nous assistons ici à la présence d'une zone tectonique assez importante. Une belle fissure perpendiculaire au réseau est à l'origine de la formation d'une telle salle.

RÉSEAU SUPÉRIEUR

Pour continuer l'exploration, nous avons deux possibilités; prenons le réseau. fera l'office d'une prochaine exploration. supérieur. Nous marchons sur d'énormes éboulis: vers le nord, de petites galeries boueuses forment de petits réseaux labyrinthiformes.

Plus loin dans la galerie, un puits permet la jonction avec le réseau inférieur. Ici, nous sommes en présence de belles colonnes, et énormes stalagmites. Au plafond, une galerie rejoint la salle des Marbres...

Dépassons ce point et pénétrons dans un vestibule (présence d'excentriques en aragonite). Une courte galerie remontante s'ouvre vers le nord. Nous arrivons dans une autre galerie perpendiculaire beaucoup plus large. Vers le SW, la galerie se rétrécit et permet l'accès à la salle des Marbres.

La salle des Marbres. Cette salle est constituée de trois énormes colonnes plantées au milieu d'un imposant cône d'éboulis. Dans les voûtes, nous avons remarqué la présence de racines végétales, d'ailleurs d'après la topographie, nous serions très près de la surface.

Au fond de cette salle, au pied de la colonne adossée à la paroi SE, une petite chatière fait la ionction avec la galerie Léon Semat. En escaladant la cascade pétrifiée située au SW de la salle, on peut joindre une autre partie de la grotte par une minuscule chatière.

L'examen du plafond de cette nouvelle salle montre ici aussi que sa genèse est étroitement liée avec le facteur tectonique. Les fissures sont perpendiculaires aux strates du massif. La salle est édifiée aux dépens de diaclases très importantes (peut-être s'agit-il d'une micro-faille).

Pénétrons dans l'éboulis; nous nous retrouvons dans une galerie d'orientation NW-SE. Plus loin, une descente abrupte de 15 m environ permet de rejoindre un réseau inférieur qui n'est qu'un diverticule de la galerie Léon Semat.

Revenons au point 19 de la topographie et terminons l'exploration de ce réseau supérieur. Une dernière strate subverticale orientée NE-SW permet une descente

de 7 m sur une retenue d'eau. A 15 m dans les voûtes, on note un dernier passage qui RÉSEAU INFÉRIEUR

Ce réseau inférieur se situe dans presque toute sa totalité dans un seul et unique joint de stratification à grand axe subvertical.

Reprenons notre exploration dans la deuxième salle. Un petit puits de 5 m, situé juste au-dessous du réseau supérieur, rejoint une galerie dont le plafond est constitué de blocs d'effondrement. Une petite remontée de quelques mètres nous permet d'accéder à un plancher stalagmitique descendant. Au bas de cette pente, nous suivons une galerie, qui, après quelques mètres, s'élargit. Nous passons sur un petit pont artificiel, construit à l'aide de pendeloques qui ont été cassées un peu plus loin. La galerie remonte sur une dizaine de mètres, le sol est formé essentiellement d'argile. Cette galerie porte le nom de Léon Semat, qui fut un des premiers spéléos au sein de la S.R.S.A.S.R., à étudier nos grottes locales.

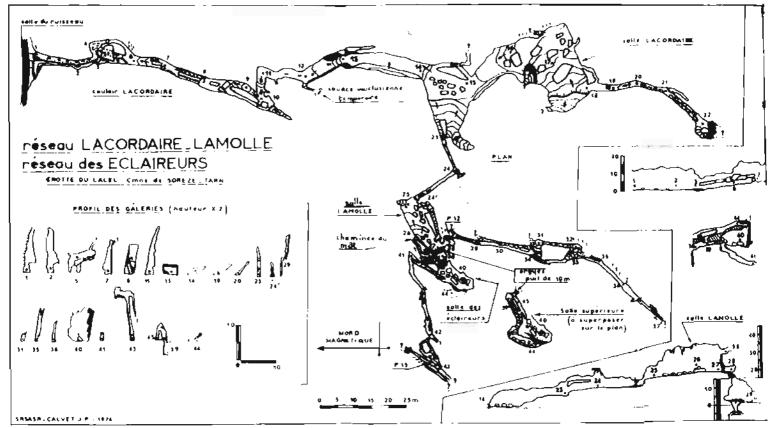
Arrivés au point culminant, une cheminée située vers le nord nous emmène au réseau supérieur. Mais laissons là cette partie de la cavité et descendons vers le SW. Une série de petits puits nous permet de communiquer avec un petit réseau qui effectue la jonction avec le réseau supérieur. Dépassons ces puits; nous arrivons au terme de la galerie qui se termine sur des étroitures (à noter que dans l'un de ces puits, se trouvent de très belles excentriaues).

LES RÉSEAUX LACORDAIRE. LAMOLLE ET DES ÉCLAIREURS

Historique des explorations. Les premières explorations du réseau Lacordaire semblent remonter au début du XIX^e siècle, si l'on se base sur la bibliographie locale et sur les graffiti laissés dans ce réseau. On y relève en particulier le nom de Clos, qui a écrit sa «Notice historique sur Sorèze et ses environs» en 1822... Nous pensons néanmoins que bien avant ce terme-là, des hommes auraient pu pousser une reconnaissance jusqu'à la salle Lacordaire. En effet, il faut reconnaître que l'accès en est assez facile et nous savons, par des récits, que dès le XVIIIe siècle, la salle du Ruisseau était déjà connue... De la salle du Ruisseau à la salle Lacordaire, il n'y avait qu'un pas...

Le réseau Lamolle fut entièrement exploré par la Société de Recherches Spéléologiques de Sorèze (ancienne S.R.S.A.S.R.) en 1954. La première exploration était effectuée le 25 février 1954. Le réseau des Eclaireurs était découvert par la section de Castres des Eclaireurs de France (clan du Grand Cèdre), faisant alors partie intégrante de la S.R.S.A.S.R. La première exploration eut lieu sous la direction de M. Trémoulet et du Père Pierre-Marie, le 1er avril 1961. Le réseau Lacordaire. En arrivant à la salle du Ruisseau, nous sommes assez surpris de voir le grand nombre de départs de galeries (autant dans les voûtes que sur les parois latérales de la salle). Toutefois, sur la paroi est, et au niveau du ruisseau, nous remarquons très vite le départ d'une galerie, dont le plafond se perd dans l'obscurité. Une petite marche de 50 cm à monter, et nous commençons à déambuler dans le couloir Lacordaire.

Après quelques mètres, la progression se fait sur le côté, car la galerie se rétrécit. A 2m au-dessus du plancher, une banquette rocheuse permet une progression plus aisée. Nous notons sur ce petit surplomb la présence d'une sédimentation schisteuse, nul doute qu'il s'agit ici d'un ancien niveau du ruisseau. Revenons au bas de cette galerie, de petits gours barrent le fond de la galerie en plusieurs endroits. Ici, la galerie s'élargit tout en changeant de direction. Au-dessus de notre tête, se situe un passage supérieur, constitué par des blocs tombés de la voûte. Face à nous, une importante retenue d'eau garde la première bifurcation de la galerie. Passons cet obstacle et continuons cette visite. D'autres petits gours renferment des colonies de niphargus. La progression continue vers le SSW, nous devons passer une petite chatière constituée par un amoncellement de blocs provenant du plafond. La galerie est concré-



tionnée par endroits; nous notons en particulier de très belles coulées sur les parois. Devant nous, des blocs barrent la galerie; le passage se fera sur le côté entre la paroi de la gulerie et l'énorme rocher. Le plancher est ici fortement calcifié, une petite remontée et nous nous retrouvons dans une galerie spacieuse, dont le sol est jonché de gros blocs.

Face à nous, nous remarquons vers le SW un mur de sédiments schisteux très important qui obstrue entièrement sur une hauteur de 15 m le conduit...

Pour continuer la visite, nous devons prendre la direction de l'est, et enjamber un gour qui précède une petite remontée de la galerie. Plus loin, dans la courbe de la galerie, la présence d'une belle marmite d'érosion contre la paroi nord, démontre l'action qu'a pu jouer l'important ruisseau aujourd'hui fossile. Quinze mètres plus loin, sur la paroi ouest, au ras du sol, un petit puits descend de 5 m et se termine sur une chatière infranchissable. Ce puits

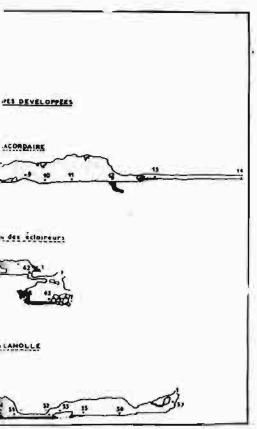
est en vérité un regard sur un réseau noyé; en effet, le plus souvent, après d'importantes pluies, il se comporte en source vauclusienne temporaire.

La galerie s'élargit de plus en plus, mais le plafond s'abaisse graduellement (nous remarquons au plafond des sédiments soudés entre eux: il y a une forte proportion de schiste).

Nous entrons maintenant dans une première salle, constituée d'un important cône de déjection (argiles en général). Vers le SE, nous pouvons joindre la salle Lacordaire, qui renferme des blocs épars sur toute sa superficie. La seule continuation possible se situe au SW et consiste en une galerie remontante de 30 m de long, Celle-ci se termine sur une importante trémie qu'il serait intéressant de désobstruer dans une prochaine campagne spéléologique.

Le réseau Lamolle. Revenons à la première salle et gravissons le cône de déjection. Nous devons escalader un petit mur rocheux, pour avoir accès à une galerie très étroite. Le plafond se situe à environ 6 m au-dessus de nos têtes. La sédimentation est essentiellement schisteuse, mêlée à de petites pierres calcaires. Cette galerie comporte une partie supérieure (autre conduit qui rejoint la salle initiale). Prenant une direction NW, la galerie nous emmène devant une brusque muraille de calcite. Le passage de l'obstacle se fait en pratiquant l'opposition; en arrivant en haut de cette remontée de 4 m, nous nous retrouvons dans une salle : il s'agit de la salle Lamolle...

D'orientation ENE-WSW, elle nous offre plusieurs départs de réseaux... Vers le nord, nous remarquons la présence d'une galerie obstruée dans sa totalité par la sédimentation schisteuse et le concrétionnement. Vers le sud, une galerie permet l'accès aux voûtes de la salle Lamolle. Le haut de ce conduit est fermé par un important concrétionnement (notons la présence de très belles fistuleu-



ses dans le vestibule et d'excentriques sur les parois).

Revenons dans la salle et remontons la pente constituée dans celle-ci. Au niveau du point 26 topographique, se trouve une cheminée faisant la jonction avec le haut des Orgues. Mais il s'agit du réseau des Eclaireurs que nous décrirons plus loin...

Face à nous, se situent les Orgues de la salle, de très importantes pendeloques aux couleurs rouille, donnant des sons très graves lorsqu'on les percute. Au niveau du plancher et vers le sud, un puits nous permet de plonger 12 m plus bas et de rejoindre un réseau semi-actif. La galerie est étroite pour une hauteur assez importante (une dizaine de mètres).

Par endroits, on note des regards sur un réseau noyé. La sédimentation présente parfois des plaquettes de schiste mêlées à du sable calcaire. Des blocs tombés du plafond sont présents. Ici, deux continuations sont possibles; une descente dans les éboulis et nous rejoignons le lit d'un ruisseau. La galerie devient plus basse pour se relever quelques mètres plus loin. Une petite pente à remonter et nous reprenons le cours normal du précédent conduit.

La galerie se parcourt sur une vingtaine de mètres pour se terminer sur une étroiture. Toutefois, vers le SE, une cheminée permet une remontée sur 8 m environ. Nous y avons remarqué plusieurs pierres calcaires sphériques coincées dans les étroitures du fond... partie du réseau à revoir...

Le réseau des Eclaireurs. De la salle Lamolle et à l'aide d'un mât d'escalade, nous pouvons accéder à une niche fort prometteuse. Celle-ci, située à 4 m environ au-dessus du plancher de la salle, nous emmène, après un cheminement de 10 m, dans un vestibule surplombant les Orgues. Le concrétionnement stalagmitique est ici très important. Nous remarquons au plafond une étroiture qui donne sur une salle supérieure. Cette salle est constituée par un éboulis très important qui recouvre la presque totalité de son plancher. Vers le SE, le début d'une galerie est brusquement stoppé par un puits qui donne au bas de la salle Lamolle. La sédimentation schisteuse prouve qu'un ruisseau était pourtant présent à ce niveau.

Au SW, au contraire, nous sommes en présence d'une remontée brusque de la salle. Les blocs sont toujours présents, et un nouveau puits profond de 8 m fait la jonction avec une petite salle baptisée salle des Eclaireurs. Au bas de cette salle se situe un gour protégé tout autour par des blocs. Le concrétionnement a une couleur rouille, caractéristique de la présence de fer. Au NE de la salle, dans les éboulis, une chatière effectue la jonction avec le haut des Orgues de la salle Lamolle...

De la salle des Eclaireurs, part un petit puits qui n'est pas dénué d'intérêt. La descente se fait assez facilement en opposition, et après une dénivellation de quelque dix mètres, nous déambulons dans un couloir de 0,80 m de large pour 2 m de hauteur. Après un passage au-dessus

d'une retenue d'eau, entre quelques blocs éboulés du plafond, nous nous retrouvons devant une galerie bouchée par la calcite. A nos pieds, une chatière descendante donne le passage pour la visite d'un dernier puits.

Ce puits est, il faut le signaler, particulièrement dangereux car, sur toute sa verticalité, des éboulis instables sont en suspens. Comme il s'agit d'un puits en «boîte à lettre», nous avons pu explorer la partie NE (celle-ci étant à l'abri des blocs). Le fond de ce puits comporte une quantité importante d'eau (nous n'avons observé aucun courant). Quelques chatières situées à l'extrémité NE n'ont pu livrer un quelconque passage. La partie SW, jugée impraticable du fait des éboulis, n'a pas été explorée.

RÉSEAUX DE LA COLONNE ET DES GRANDS BOULEVARDS

Réseau de la Colonne. C'est dans cette partie de la grotte que se situe l'entrée naturelle. De forme triangulaire, le porche fait 3,0 m de base pour une hauteur de 2,50 m. Le conduit qui lui fait suite, permet rapidement de plonger dans le massif. La descente est rendue difficile par la présence d'un important éboulis instable, qui se développe sur une quarantaine de mètres environ. Quelques petites galeries secondaires se développent sur les flancs de ce premier conduit. La galerie s'élargit vers le NW, se prolongeant par de petits diverticules de direction SW, faisant très certainement jonction avec la surface. Le passage est obstrué par un éboulis.

Vers le NE, nous entrons dans une vaste galerie baptisée salle de la Colonne. Sur ses parois, nous notons la présence de coulées importantes, et vers l'est en grimpant sur d'énormes rochers, une colonne originale brisée en son tiers inférieur. Celle-ci posée sur les éboulis de la salle, suit le mouvement de progression lente vers le bas, les deux parties de la colonne ne coïncident pas et sont déplacées de plusieurs centimètres. Nous notons le même phénomène sur la paroi SE; au niveau du sol, un plancher stalagmitique s'est fracturé sur une longueur de plus de 15 m, à

l'origine ce plancher était calcifié entre la une chatière. parol et les blocs de l'éboulis.

Tout près de l'éboulis, une grande quantité de guano révèle la présence d'une importante colonie de cheiroptères. Soudée au plafond de la salle, nous remarquons une sédimentation schisteuse. Sur la paroi NW, un vestibule fait la jonction avec le réseau Pierre-Marie par le Tunnel. Au NE, la galerie descend plus en avant au travers de blocs effondrés, nous arrivons devant un puits de 6 in de profondeur, annonçant la salle Clos.

Le réseau des Grands Boulevards. La salle Clos est constituée essentiellement sur le plancher de blocs d'effondrement (voir topographie in: «Les cartographes du dimanche»). Un puits de 6 m permet d'accéder à un étage inférieur formé de petites galeries obstruées pour la plupart par l'argile. De la base du puits et en empruntant le conduit vers le NE, nous débouchons à la base de la salle Clos. La section du conduit montre un grand axe vertical dont le sommet est situé quelque 15 à 20 m plus haut. Sur la paroi NW, à 11 m de hauteur, débouche une galerie appartenant au réseau Pierre-Marie. Son accès est facilité par la présence de becs rocheux permettant l'escalade. Cette galerie se prolonge vers le NE par un complexe de conduits étroits, conduisant à la pratique de l'opposition. La sédimentation est essentiellement schisteuse.

Revenons au point topographique 4, vers le sud, un passage surbaissé donne accès à la galerie du Jardin, celle-ci se prolonge vers le bas par la galerie du Fer pour déboucher quelques dizaines de mètres plus loin dans la salle des Chauves-Souris...

Du point topographique 4 vers le NE, toute une série de galeries anastomosées entre elles renferment pour la plupart des alluvions schisteuses; on les rencontre surtout dans les voûtes des galeries. Plus loin, nous entrons dans un conduit de 4 m de large pour une hauteur de 15 à 20 m. Ce conduit se prolonge vers le SW, remontant sur une hauteur de plus de 10 m. Il rejoint le réseau Pierre-Marie par

Vers le NE, au contraire, le conduit est pratiquement horizontal. Au ras du sol, un puits en terre circulaire de 2m de diamètre, permet de descendre à 4 et 12 m plus bas (point topographique 26, baptisé: Puits de Droite). Ce puits rejoint deux étages inférieurs constitués de petites galeries étroites et parsemées de chatières; elles font la jonction avec la partie SW de la salle des Chauves-Souris.

Au-dessus du Puits de Droite et 8 m plus haut, se situe un étage supérieur permettant de rejoindre la salle des Chauves-Souris par les voûtes (puits de 12 m). Nous notons ici aussi, dans la partie supérieure des conduits, la sédimentation schisteuse.

Revenons au Puits de Droite et continuons la galerie vers le NE. D'énormes blocs effondrés gisent sur le sol, sur la paroi NW cachée par des rochers, une galerie fonctionne comme source pérenne. Lors de forte pluviosité, l'eau sort de la galerie et coule en direction de la salle des Chauves-Souris. Lorqu'il y apeu d'eau, celle-ci est absorbée à travers les dépôts argileux, se retrouve ou bas du puits de Droite et plus loin, se perd dans le vestibule au bas de la galerie du Fer pour rejoindre certainement la galerie du Ruisseau en direction du Lac.

Allons plus en avant dans la galerie vers le NE. Nous pénétrons dans la salle des Chauves-Souris. Cette salle de 16 m de large pour 40 m de longueur, est la plus vaste de la cavité. Malgré ses dimensions importantes, la salle n'a pas un aspect grandiose. En effet, celle-ci est divisée par des piliers rocheux, mettant en évidence la genèse de la salle par la jonction de plusieurs conduits. Le sol de la salle est essentiellement argileux (l'argile recouvre les blocs d'effondrement), la partie NW de la salle surplombe de plusieurs mètres la partie SE. Le plafond est situé une trentaine de mètres au-dessus du sol. La partie SW comprend les nombreuses arrivées de galeries vues plus haut (galerie du Fer, réseau du puits de Droite...) Nous remarquons un réseau inférieur près du point topographique II, peu important.

Au NE se situent:

- un réseau inférieur assez dangereux et peu intéressant (descente de 15 m à travers des blocs; petites galeries, chatières); - un réseau supérieur qui permet de retrouver le schiste alluvial dans les voutes. Ce réseau supérieur présente une importante coulée (stalactite massive) en aragonite. De petites galeries adjacentes permettent de surplomber la salle des Chauves-Souris; l'une d'elle se termine par une belle descente de 15 m dans le vide (la galerie, à cet endroit, a été détruite par le creusement évolutif de la salle: elle est le vestige d'un réseau supérieur se prolongeant vers le SW).

Du point topographique 17, nous descendons vers le NE. La salle a fait place à une galerie de 6m de large pour 4 m environ de hauteur. L'alluvionnement strictement argileux, a formé à cet endroit un «toboggan» apprécié des spéléologues. Ce conduit est l'unique collecteur connu de toutes les parties précédemment décrites (réseaux Lacordaire, Lamolle et des Eclaireurs exclus). La galerie s'allonge ainsi sur 80 m, permettant de rejoindre le lit du ruisseau. La dernière partie de la galerie a un concrétionnement stalagmitique assez important pour la cavité (piles d'assiettes de 50cm de hauteur). Nous avons remarqué, lors de fortes pluies, la présence de plusieurs cascatelles coulant du plafond. En été, le phénomène est particulièrement atténué. Par endroits, on retrouve la présence de sédimentation schisteuse surtout dans le plafond de la galerie, et dans la galerie annexe qui rejoint la galerie du Ruisseau.

LE RÉSEAU ACTIF

La grande galerie du Ruisseau, Vers l'aval, le cours d'eau suit une galerie aux dimensions confortables. Le plafond est situé quelque 15 m plus haut, et sur les parois, nous remarquons les différents niveaux fossiles de l'ancien lit. Un alluvionnement schisteux démontre l'origine exogène du ruisseau. Cet alluvionnement a d'ailleurs été plus important car nous le retrouvons soudé au plafond dans des lapiaz inverses prouvant que nous sommes en présence de belles galeries paragénétiques.

Par endroits, la galerie se divise en deux, de gros blocs effondrés barrent le centre du conduit. Après une centaine de mètres, le ruisseau se faufile dans une chatière praticable, mais qui peut être contournée par une galerie supérieure située sur la paroi au SE.

Le ruisseau forme à cet endroit de petites cascatelles, et passe ensuite sous une voûte basse qui oblige le spéléologue à ramper dans l'eau. Nous remarquons au plafond de ce passage surbaissé, des galets soudés à la roche.

Une chatière située au SW permet de court-circuiter cet obstacle mineur, et rejoint à nouveau le cours d'eau.

Une belle galerie rectiligne est annoncée par une petite arrivée d'eau provenant du plafond et en liaison certaine avec les écoulements d'eau du réseau des Grands Boulevards. Une petite remontée précède enfin le Lac situé à 115 m de profondeur par rapport à l'entrée de la cavité.

Cette retenue d'eau n'est pas à proprement parler un lac, mais plutôt une galerie inondée. La destination de ces eaux est connue car plusieurs colorations ont mis en évidence leur relation avec la grotte de la Carrière et la résurgence de la Fendeille.

Cette étendue d'eau de quelque 35 m de longueur, s'achève en sa partie ouest par une petite plage surmontée d'une galerie baptisée galerie de l'Arc-en-Ciel et se terminant sur une étroiture.

Le réseau amont. De la salle du Ruisseau et en remontant le cours d'eau vers le nord, de petits diverticules latéraux font la jonction avec les galeries supérieures décrites plus loin. Le ruisseau coule dans une galerie de 3 m de large pour une hauteur de 10 à 15m. Une importante progression permet de se retrouver devant un important éboulis assez dangereux (les blocs sont très instables). La partie supérieure de l'éboulis est un cul-de-sac n'ayant aucun moyen de prolongement à l'heure actuelle; cette zone est particulièrement disloquée (signalons la présence à proximité des terrains schisteux du Géorgien inférieur).

La partie inférieure de l'éboulis (au niveau du sol) offre, par contre, un passage vers l'E-NE, qui permet l'accès à la salle de la Source. Un important alluvionnement emmené par le ruisseau démontre que l'éboulis a formé obstacle dans le transport des éléments alluviaux. Sur la paroi nord, nous rencontrons dans une diaclase, un éboulis faisant partie intégrante semble-t-il du précédent chaos de rochers. Vers l'est, le siphon n°1 livre le passage depuis les travaux de forage et dynamitage. Immédiatement vers le NW et à 4 m au-dessus du siphon, une galerie fossile se développe sur une quarantaine de mètres vers le NE, se terminant sur une chatière impraticable.

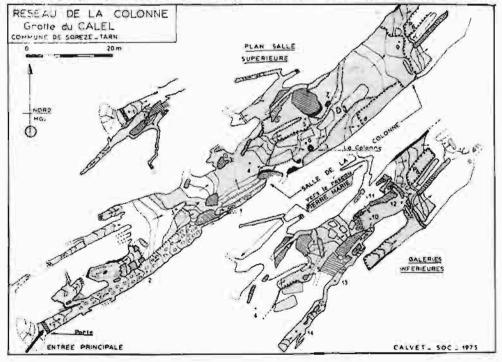
Derrière le siphon désamorcé, nous découvrons la galerie Pouget, qui se développe sur une centaine de mètres.

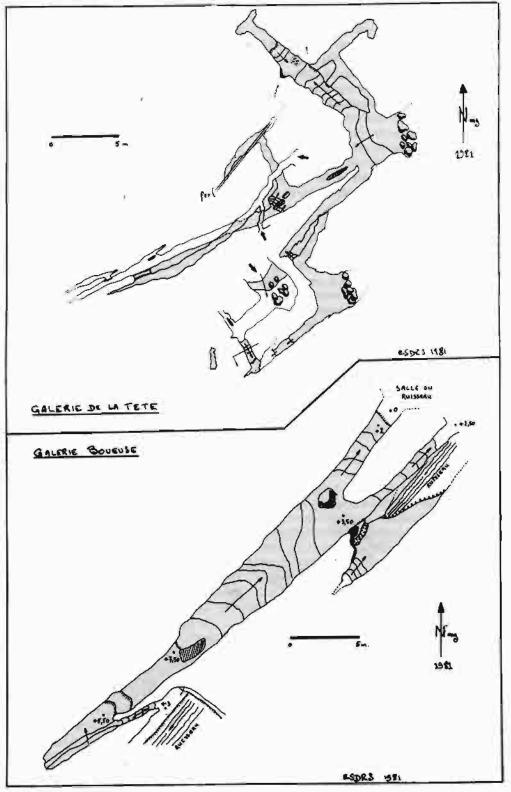
Nous rencontrons les mêmes proportions de galeries qu'à l'aval, les parois sont nettement plus concrétionnées, et de petites cascatelles coulent du plafond. La galerie s'arrête sur une étendue d'eau de petites dimensions baptisée Petit Lac.

Le siphon n°2 lui fait suite vers le sud. Il a des proportions assez importantes, mais n'est pas rectiligne, l'argile déposée au fond de l'eau rend très vite l'eau opaque, et il est difficile de juger de la physionomie interne du siphon qui a une longueur de 30 m.

La galerie aérienne qui lui fait suîte est importante et comporte plusieurs cheminées non explorées à l'heure actuelle. Il y aurait, peut-être, un moyen de découvrir une liaison avec la galerie Pouget par les voûtes. Après un tracé en baionnette, la galerie se divise en deux, laissant apparaître un affluent. La voûte s'abaisse, et après 80 m dans la direction du nord, nous nous retrouvons devant un autre siphon de 40 cm de hauteur. Une cheminée inexplorée pourrait peut-être ici aussi permettre de court-circuiter cet obstacle. Vers le sud, un siphon ferme aussi la galerie. Une petite galerie supérieure a été parcourue en partie, cette galerie se termine sur une chatière inexplorée.

Les galeries supérieures. L'accès à ces galeries peut se faire par plusieurs endroits. Il est plus facile d'emprunter le passage qui se situe à l'intersection du couloir Lacordaire et de la salle du Ruisseau. Une remontée de plusieurs mètres





permet de surplomber le ruisseau à 5 m de hauteur. Vers le SW, un réseau labyrin-thique permet de rejoindre des galeries qui constituent le prolongement de la salle supérieure des Chauves-Souris, la jonction n'a pu être réalisée. De nombreuses traces d'exploitation médiévale y ont été remarquées, et les traces d'aménagement sont tout aussi importantes qu'au réseau Vidal-Jullia.

Vers le NE, nous avons accès aux galeries précédemment décrites ainsi qu'à un petit ruisseau intéressant. Une galerie remontante, orientée ENE, nous emmène dans un vestibule parsemé de blocs d'effondrement.

Vers le NO du vestibule, nous avons accès à une diaclase descendante et étroite. Après quelques mètres, un élargissement permet de prendre deux directions. Au sud, un puits rejoint le réseau actif situé une quinzaine de mètres plus bas, vers le NW, le conduit se développe et s'arrête sur un important éboulis qui correspond, semble-t-il, à l'éboulis précèdant la salle de la Source. Joi aussi, il pourrait être intéressant de tenter une désobstruction.

COMPLÉ MENTS Le réseau Eboulé

Le 16 novembre 1979, quelques membres de l'E.S.D.R.S. découvrent 95 m de conduits. L'élargissement d'une chatière leur permet d'apercevoir une diaclase qu'ils désobstruent le 31 novembre de la même année. Ils descendent du puits de 9 m et rajoutent ainsi 27 m au réseau.

Ce réseau se développant vers le nord permet de mieux comprendre l'origine des énormes éboulis présents sur les parois septentrionales de la salle de la Source et un peu en aval. Ces éboulements sont liés étroitement à la présence immédiate des schistes qui, par endroits, sont même présents sous forme de petites strates dans la masse calcaire. La dêtente engendrée par la cavitation, effectuée pendant et après la genèse du réseau souterrain n'est pas étrangère à ce phénomène. De plus, nous avons retrouvé en amont le lit du ruisseau qui alimente le cours principal, par sa rive droite (dans

les éboulis de la salle de la Source). Il est regrettable que cette reconnaissance vers l'amont de ce ruisseau secondaire n'ait pu être faite entièrement. En effet, une étroiture empêche toute progression, et seul un travail à la dynamite pourra dégager ce passage.

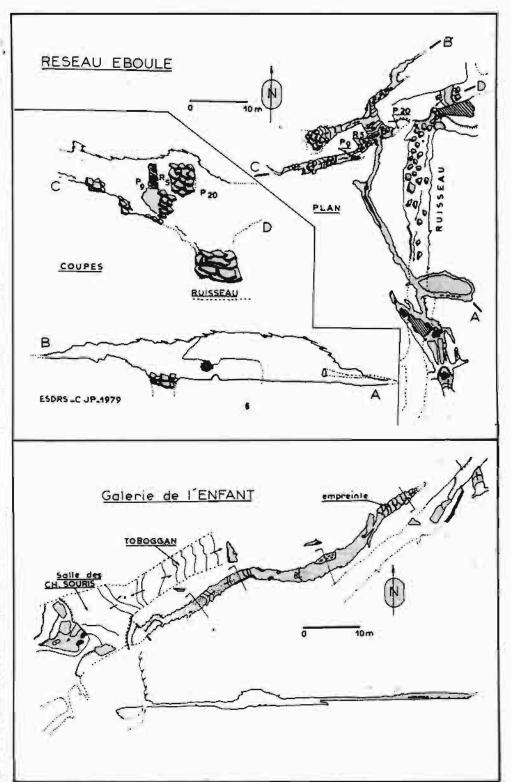
La présence en surface d'une ligne de dolines près du contact schisteux fait penser que ce réseau pourrait être un réseau parallèle aux réseaux des Grands Boulevards, Pierre-Marie et Vidal-Jullia.

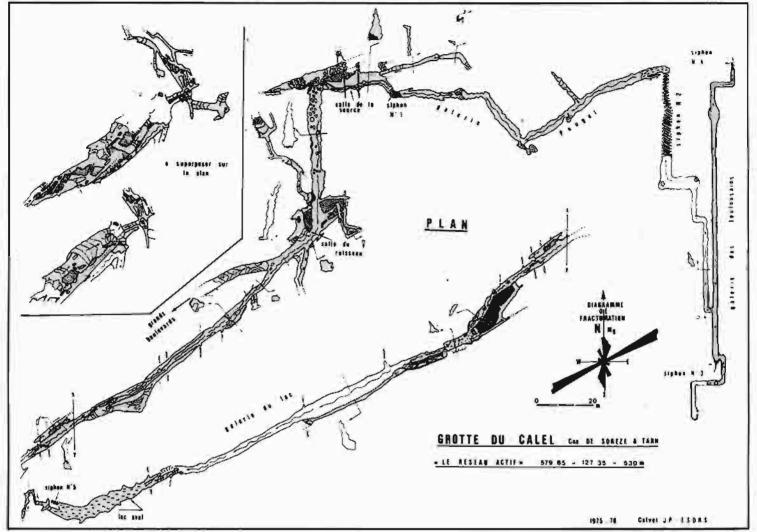
La galerie de l'Enfant

Cette petite galerie passée inaperçue pour les spéléologues modernes jusqu'en 1977 a eu le privilège d'être reconnue certainement au Moyen Age (XII ou XIIIe siècle) par un seul enfant âgé d'environ huit ans. En effet, lors de l'exploration par l'E.S.D.R.S., il a été remarqué la présence d'une empreinte de pied, dans l'argile des gours du fond de la galerie. Aucune autre trace n'a été relevée, si ce n'est des traces de torches et du charbon de bois, en assez petite quantité. Les autres empreintes n'ont sans doute jamais existé, étant donné que le plafond est bas, et que iu reptation est le seul moyen de progression; dans ces conditions, aucune empreinte «saine» ne peut être faite. Seule au fond de la galerie, en témoignage du passage de l'enfant, une empreinte de pied existe (empreinte de pied nu, dont seule la partie antérieure existe : l'enfant était en position accroupie, le talon surélevé).

D'après les relevés topographiques, cette galerie correspond avec une galerie située dans les parties supérieures de la salle du Ruisseau. Elle pourrait correspondre avec le fond de la galerie où se situe la rouelle solaire, la sédimentation est la même et l'altitude correspond.

L'ensemble de cette galerie est la portion d'un étage fossile avec sédimentation alluviale. Le ruisseau coulait de l'est vers l'ouest. Sur le plan archéologique, elle réaffirme ce que nous avions déjà écrit, la part que les enfants ont dû jouer dans l'exploitation du Calel au Moyen Age, part très importante. De plus, les petites galeries secondaires n'ont pas été laissées





au hasard, même celles qui ne représentaient aucun intérêt ont été visitées...

L'omniprésence des enfants au Calel nous fait remettre en doute certaines affirmations sur les graffiti (figurations humaines). Certains y ont vu des réminiscences palennes, la preuve de rites chtoniens... Il suffit de faire dessiner un abonhomme» à un enfant de cinq ans pour comprendre... Les dessins sont, pour ne pas dire identiques, bien près l'un de l'autre... Une autre trace de pied d'enfant a été trouvée dans le réseau Pierre-Marie. Les mensurations de cette empreinte montrent qu'il s'agit d'un enfant de sept à huit ans.

La galerie Boueuse

Ces conduits étaient connus de longue date, explorés par l'équipe J.-C. B. dès les années 1952-53.

Lorsqu'on se trouve dans la galerie du Ruisseau, le départ de ces conduits se situe dans l'appendice nord de la salle du Ruisseau, sur la paroi SW. Un petit ressaut de 3 m doit être escaladé pour avoir accès à ce niveau supérieur. Il permet de rejoindre la galerie du Lac, un peu en aval de la salle, la plate-forme située à l'aplomb de la confluence ruisseau-couloir Lacordaire, ainsi que les voûtes à la confluence ruisseau-les Assiettes.

Ce petit ensemble de conduits déve-

loppe 62 m. Galerie de la Tête

Appelée ainsi car lors de notre exploration, nous y avions trouvé un modelage en argile réprésentant une tête (de facture actuelle). Peu connue, délaissée, mais parcourue en 1975 lors des travaux topographiques.

La galerie des Toulousains

Septembre 1981, seconde plongée en siphon de deux membres de l'E.S.D.R.S. Objectif: le deuxième siphon du Calel. afin de tenter une reconnaissance plus approfondie des siphons 3 et 4. Après un bain plutôt froid, nous débouchons, après nos aînés, dans la galerie des Tou

lousains.

Avec un matériel topographique plus perfectionné que celui de nos prédécesseurs, nous levons une topographie des galeries post-siphon. De nombreux départs s'offrent à nous, nous en explorons quelques-uns, mais sans avoir le temps de pousser à fond les explorations car, de l'autre côté, on nous attend et l'heure tourne. Certains départs sont prometteurs et le haut des voûtes est invisible la plupart du temps. De belles grimpettes en perspective...»

Bien évidemment, toutes ces cavités appartiennent à un même ensemble hydrogéologique, même si la jonction n'a pu se faire «physiquement» entre le Calel et la Fendeille. Déjà, en 1902, Armand Viré avait bien cerné les tenants et aboutissants du problème:

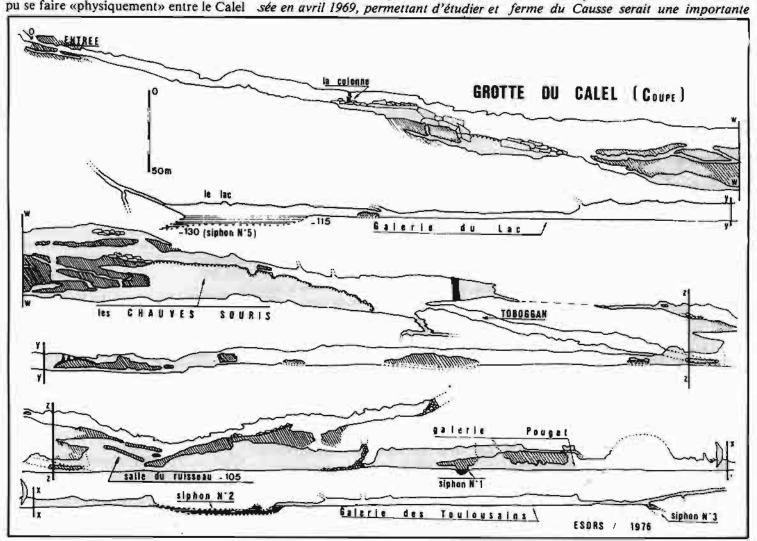
QUATRE CAVITES. Bien que les expériences de coloration des eaux tentées par le D' Elie Clos, en 1899, et par nousmêmes, n'aient donné aucun résultat, nous pensons pouvoir affirmer la communication de ces quatre cavités...»

Plus près de nous, Jean-Paul Calvet d'expériences de coloration :

diée depuis de nombreuses années. La dernière importante expérience a été réali-

de localiser les exutoires. La destination des eaux est bien connue puisque trois points de résurgence existent (résurgence «... DE LA COMMUNICATION DES de la Fendeille, grotte de la Carrière, source de la Grande Carrière). Si la destination des eaux est bien connue, de récentes découvertes ainsi que la mise au point des topographies a permis d'éclairer certains points restés obscurs, notamment sur la provenance des eaux.

Ainsi, la découverte de la galerie des rapporte les données recueillies au cours Toulousains a mis en évidence la présence d'un affluent provenant d'une zone «... L'hydrologie de ce massif a été étu- hydrologique importante dont nous avions supposé l'existence, il y a quelques années. La partie située au NW de la



zone du bassin d'alimentation, un réseau souterrain doit exister et c'est dans ce sens qu'il serait intéressant de continuer nos investigations sur la cavité, notamment par le franchissement du siphon n°4.

La découverte du Trou du Métro, en 1971, près de l'intercalation calcaire-schiste, devrait nous permettre de rejoindre un petit ruisseau qui se développe sur quelques dizaines de mètres. Son origine est liée très certainement à la présence des terrains schisteux situés à proximité, sa destination, qui demande à être vérifiée, peut être supposée à la source dans le haut de la salle des Chauves-Souris, qui chute par infiltration dans le puits de Droite, rejoint le réseau du Fer pour donner naissance, après nouvelle infiltration,

à la cascade qui coule dans la galerie du Lac. »

Pour en revenir à la boutade qui a introduit ce chapitre, le lecteur aura pu voir combien est vaste l'environnement d'un «trou», et combien la connaissance d'un causse est affaire de temps, de persévérance et de moyens techniques. D'une simple démarche de curieux, on est passé à une véritable approche scientifique par la description du cavernement, et surtout par la tentative de compréhension de l'organisation des réseaux.

Si le scientifique y a gagné, le poète, lui, doit se résigner à voir mis en équations ces paysages hors du temps et du commun. Mais qu'il se rassure, les spéléos sont encore, maigré leur vernis scientifique, les derniers «fous» du monde moderne!



BIBLIOGRAPHIE

Recherche bibliographique du Musée Spéléologique du Grand Sud-Ouest (Revel)

AGALEDE (H.) - 1952 - L'œuvre hydrogéologique du R.P. Raphaël Marie Pouget (1889-1952), Ann. de Spél., 7, 1, p. 2.

BACHELARD (G.) La terre et les rêveries de repos. Librairie J. Corti, p. 339.

BALAYE (J.-C.) - 1952 - Journal «Relais», n° 49.

BASTIE (M.) - 1875 - Description complète du département du Tarn, Nouguiès édit., Albi, p. 466.

BLANCOTTE (B.) - 1979 - Dans les replis secrets de la Montagne Noire. Sud Tarn Tribune, et Bull. E.S.D.R.S., n° 2.

BLAQUIERE (C.) - 1974 - Le Calel au Moyen Age. Travaux et Rercherches, bull. Féd. Tarn. Spéléo et Archéo, n° 11, pp. 103-142.

BONNAFOUS (G.) - 1978 - La grotte du Calel, Bull. S.R.S.A.S.R., n° 12.

BONNAFOUS (G.) - 1979 - Rapport d'activité spéléologique pour 1978. Bull. S.R.S.A.S.R., n° 13.

BONNAFOUS (G.), CALVET (J.-P.) - 1983 - Plongée du siphon de la Fendeille et pompage à la grotte du Calel. **Spélé Oc**, n° 26, p. 17.

BOREL (P.) - 1649 - Les antiquitéz, raretéz, plantes et minéraux et autres choses considérables de la ville et comté de Castres d'Albigeois, et des lieux qui sont à ses environs, avec l'histoire de ses Comptes, Evesques, etc... Arnaud Colomiez, Edit., Castres.

Réédité en 1868 par l'Académie des Bibliophiles. Ch. Pradel, París. Livre Second, ch. XXI, p. 111.

BOU (C.) - 1960 - Aspects actuels de la biospéologie dans le Tarn. Revue du Tarn, 3° série, n° 18, pp. 170-178.

BOU (C.) - 1964 - Observations écologiques et systématiques sur les *niphargus* de la bordure SW du Massif Central. D.E.S. Labo de Zoologie de la Fac. des Sciences de Toulouse.

BOU (C.) - 1964-65 - Quelques remarques sur la faune aquatique hypogée de la bordure SW du Massif Central. Travaux et Recherches, Bull. de la Féd. Tarn. de Spéléo et Archéo, n° 3, pp. 19-29.

BOU (C.) - 1965 - Niphargus gineti, nouvel amphipode Gammaridae des eaux souterraines du SW de la France. Ann. de Spél., tome 20, fasc. 2, pp. 271-288.

BOU (C.) - 1966 - Faune souterraine du SW du Massif Central. Contribution à la connaissance des invertébrés cavernicoles. Ann. de Spél., XXI, 3, pp. 689-706.

BOU (C.) - 1967 - Les amphipodes hypogés de la bordure SW du Massif Central. Quelques observations sur la répartition et la biologie. Spel. Mémoires, n° 5, Actes VII° congrès national de spèléo (Bordeaux, 28-30 mai 1966), pp. 226-235.

BOU (C.), ROUCH (R.) - 1967 - Un nouveau champ de recherches sur la faune aquatique souterraine. C.R. Acad. Sciences, pp. 369-370, 265.

BOUTIE (A.) - 1899 - Le trou du Calel. Express du Midi du 19 octobre, Toulouse.

BOUTIE (A.) - 1899 - Le trou du Calel. Spelunca Bull., Société Spéléo de France, 5, n° 17-20, p. 65.

CABROL (P.) - 1973 - Nouvelles recherches sur les concrétions d'aragonite. Travaux et Recherches, n° 10, bull, de la Féd. Tarn. de Spéléo, Archéo, pp. 61-68.

CABROL (P.) - 1978 - Contribution à l'étude du concrétionnement carbonaté des grottes du Sud de la France. Morphologie, genèse, diagenèse. 1 vol., 275 p. 47 pl. 197 photos. Thèse de doctorat. Edité par le CERGA, Montpellier. Diffusé par la Féd. Tarn. de Spéléo-Archéo. CALVET (J.-P.) 1969 - Le réseau Pierre-Marie. Bull. Soc. de Rech. Spéléo Archéo du Sorézois et du Revélois, n° 7-9, «20 ans de Spéléo-Archéo», pp. 11-13.

CALVET (J.-P.), CUERVO (D.) - 1969 -Etude hydrogéologique sur le causse de Sorèze, Bull. Soc. de Rech. Spéléo et Archéo du Sorézois et du Revélois, n° 7-9, «20 ans de Spéléo-Archéo», pp. 11-13.

CALVET (J.-P.) - 1971 - Secours et spéléologie, Bull. F.T.S.A. Fédéral, nº 2 (éditorial).

CALVET (J.-P.) - 1971 - Secours et spéléologie. Bull. Soc. de Rech. Spéléo et Archéo. du Sorézois et du Revélois, nº 10, pp. 8-12.

CALVET (J.-P.) - 1971 - Notes relatives aux récents travaux de désobstructions effectuées sur le causse de Sorèze. Bull. Soc. de Rech. Spéléo et Archéo, du Sorézois et du Revélois, n° 10, pp. 13-17.

CALVET (J.-P.) - 1973 - Travaux de codification des cavités du versant NW de la Montagne Noire, Bull, Soc. de Rech, Spéléo et Archéo du Sorézois et du Revélois, n° 11, pp. 3-15.

CALVET (J.-P.) - 1974 - La grotte du Calel. Travaux et Recherches, Bull. F.T.S.A., nº 11, pp. 9-29.

CALVET (J.-P.) - 1975 - La grotte du Calel (suite). Travaux et Recherches, Bull. F.T.S.A., n° 12, pp. 131-136.

CALVET (J.-P.) - 1976 - En direct des C.D.S. Spélé Oc, nº 1, p. 6.

CALVET (J.-P.) - 1976 - C.D.S. 81. Activité E.S.D.R.S. Spélé Oc, nº 3 (ancienne série), pp. 38-39.

CALVET (J.-P.) - 1976 - La grotte du Calel (4° partie), Travaux et Recherches, Bull. de la Féd. Tarn. de Spéléo Archéo., nº 13, pp. 109-126 (topo, coupe et bibliographie).

CALVET (J.-P.) - 1976 et 1977 - (en deux parties). Inventaire spéléologique des monts du Sorézois. Travaux et Recherches, bull. Féd. Tarn, de Spéléo Archéo., nº 13 et 14.

CALVET (J.-P.), PIERRE-MARIE (R.P.) -1977 - Historique de la spéléologie locale. Bull. E.S.D.R.S., nº 1, «30 ans de spéléologie», pp. 2-5.

CALVET (J.-P.) - 1978 - En direct des C.D.S. Edition de toxicologie et de médecine légale. Spélé Oc, n° 6, p. 13.

CALVET (J.-P.) - 1978 - Nouvelles découvertes de signes et d'un blason sculpté sur paroi dans la grotte du Calel. Travaux et Recherches, bull, de la Féd, Tarn, de Spéléo Archéo... n° 15, pp. 61-70 (plan général du Calel).

CALVET (J.-P.) - 1978 - Rapport transmis à la Direction Régionale des Antiquités Historiques de Midi-Pyrénées.

CALVET (J.-P.) - 1979 - En direct des C.D.S. Spélé Oc, n° 11, p. 11.

CALVET (J.-P.) - 1981 - Bref historique du classement du site du Calel. Bull. Ent. Spéléo Dourgne Revel Sorèze, nº 3, p. 11.

CALVET (J.-P.) - 1981 - Compléments topographiques de la grotte du Calel. Bull. Ent. Spéléo Dourgne Revel Sorèze, n° 3, pp. 6-9 (topos).

CHABERT (C.) - 1974 - Les grandes cavités françaises. Spelunca, nº 3, p. 91.

CHABERT (C.) - 1981 - Les grandes cavités françaises. Edit. Féd. Fse de Spéléo, pp. 123, 139-140.

CLOS - 1803 - Annales de Statistique, 13° livraison.

CLOS (J.-A.) - 1822 - Notice historique sur Sorèze et ses environs, suivie d'un «Voyage au dedans et au dehors de la Montagne Noîre». Bénichet Cadet, édit. Toulouse. Réédité en 1984 par Xavier Ottavi, Albi.

C.R.E.S. - 1969 - Centre Régional d'Etudes Souterraines. Expériences hydrogéologiques dans le massif du causse de Sorèze.

DRESSLER (B.), MINVIELLE (P.) - 1979 -La Spéléo, édit. Denoël, p. 233.

ESTADIEU - 1895 - Annales du Pays Cas-

FAVOTY-GAZELLE (F.) - 1982 - Modelė karstique et comportement hydrologique des calcaires primaires dans le sud du Massif Central. Rev. Géogr. des Pyr. et du S.O., Tome 52, pp. 173-200.

FENIES (J.) - 1966 - Spéléologie et médecine.

Masson.

GALLOCHER (P.) - 1947 - Contribution à l'étude spéléo-hydrologique de la Fendeille à Sorèze, Tarn. Ann. Spél., 2, 1, pp. 41-60 (topo).

GEZE (B.) - 1949 - La dolomitisation des calcaires de la Montagne Noire et des Causses. Bull, Soc, Hist. Nat. de Toulouse, 84, pp. 113-128.

GRATTÉ (L.) - 1985 - Survivance de l'art pariétal. Imp. Maury, Millau. Couverture I, pp. 13, 18, 26, 88-90, 97.

JANSON (C.) - 1977 - Un safari photo souterrain dans le Tarn, Revue Toulouse Midi-Pyrénées, magazine n° 62, pp. 43-44.

JEANNEL (R.) - 1902 - Contribution á la flore obscuricole de France. Congrès des Sociétés Savantes. Section des Sciences, p. 169 et suiv.

JEANNEL (R.), RACOVITZA (E.) - 1914 -Enumération des grottes visitées (1911-1913) Biospeologica, 33, Arch. de zool. expé. et géné., 53, 7.

JEANNEL (R.) - 1926 - Faune cavernicole de la France avec une étude des conditions d'existence dans le domaine souterrain. Lechevalier édit., Paris.

JOLIBOIS (E.) - 1888 - Le trou du Calel. Revue du Tarn, 5, p. 336.

LAGARRIGUE (J.) - 1950 - La faune cavernicole terrestre de la région des Causses. Bull. Soc. Hist. Nat. Toulouse, 85, 3/4, pp. 129-

LENORMAND - XIX° siècle - Annuaire pour l'an XI.

LETRONE (M.) - 1957 - Plongées souterraines effectuées au cours de l'été 1957. Buil. du Cté Nat. de Spéléo., nº 3, 7º année, p. 56.

LUCANTE (A.) - 1882 - Essai géographique sur les cavernes de la France et de l'étranger. France, région Sud. Germain et Grasset édit... Angers, p. 17.

MAGNE (J.) - 1950 - Etude spéléologique des monts du Sorèzois. Ann. de Spél., 5, 2-3, pp. 100, 121-124.

MAGNE (J.) - 1958 - Stations de cavernicoles du Tarn. Bull. Soc. Spéléo Préhist. de Bordeaux. Tome IX, pp. 57-75.

MAGNE (3.) - 1963 - Quelques myriapodes cavernicoles du Tarn. Bull. Soc. Spéléo des Pays Castrais et Vaurals, n° 1, pp. 27-29.

MAGNE (J.) • 1964 • Sur le gente *Niphargus* dans le Tarn. **Buil. Soc. Spéléo Pays Castrais** et Vaurais, n° 2, pp. 45-48.

MAHEU (M.J.), VIÉ (A.) - 1902 - Recherches de zoologie, botanique et d'hydrologie souterraine dans les départements du Tarn, de l'Hérault et du Lot. Spelunca, n° 28, pp. 5-38.

MAHEU (M.J.) - 1902 - Congrès des Sociétés Savantes, section des sciences, p. 169 et suiv.

MAHEU (M.J.) - 1903 - Revue du Tarn, 19, p. 284 et suiv.

MAHEU (M.J.), VIRÉ (A.) - 1904 - Recherches de zoologie, botanique et d'hydrologie souterraine dans les départements du Tarn, de l'Hérault et du Lot. Revue du Tarn, 21, 29° année, pp. 1-50 (topograpgie).

MALIFAUD (P.) - 1952 - Journal Relais, nº 47, 3 oct.

MARTEL (E.-A.) - 1902 - Congrès des Sociétés Savantes, section des sciences, p. 12.

MARTEL (E.-A.) - 1903 - Bull. Soc. de Géographie, 7. n° 5 du 15 mai.

MARTEL (E.-A.) - 1930 - La France ignorée. Des Ardennes aux Pyrénées. Delagrave, Paris, pp. 167-168, 175.

MASSOT - 1818 - Description du département du Tarn, suivi de l'histoire de l'ancien pays de l'Albigeois et principalement de la ville d'Albi. Baurens imprimeur du Roi et libraire, pp. 110-112, 197.

MINVIELLE (P.) - 1970 - Guide de la France souterraine. Tehou édit., pp. 199-200.

MINVIELLE (P.) - 1977 - Guide des curiosités naturelles de la France. Sélection du Reader's digest, p. 149, 434.

MINVIELLE (P.) - 1977 - Grottes et canyons

«Les cent plus belles courses et randonnées» Edit. Denoël, pp. 94-95 (plan de Gallocher).

MISTLER (J.) - 1964 - Le bout du monde. Grasset, Paris, pp. 13-14.

MORSANGLIERE (R.P. Pierre-Marie de la) - 1962 - Nouvelles découvertes au trou du Calel. Revue du Tarn, n° 25.

NAYRAL (M.) - 1837 - Biographie castraise ou tableau historique analytique et critique de personnages qui se sont rendus célèbres à Castres ou dans ses environs, par leurs écrits, leurs talents, leurs exploits, des fondations utiles, leurs vertus ou leurs crimes, suivie de chroniques et d'antiquités tarnaises. Vidal aîné édit., Castres, 4, pp. 603-609.

PARAYRE - 1858 - Notes sur la grotte du Calel au N.E. de Sorèze et les déjections de chauves-souris qu'elle renferme. P.V. de la Soc. Litt. et des Sciences de Castres, 3^e année, pp. 16-18.

POUSTHOUMIS (B.) - 1983 - L'apparition de la céramique médiévale glaçurée dans le sud du Tarn. Bull. Archéo du Midi médiéval. Tome 1, pp. 37-50.

RENAULT (Ph.) - 1967 - Actions mécaniques à l'échelle d'une cavité. Ann. de Spél., 22, p. 302.

RENAULT (Ph.) - 1972 - Découverte d'un nouveau type de cristallisation dans le Sorézois. **Spelunca**, n° 1, pp. 5-6.

SICARD (G.) - 1902 - Excursion du 28 avril 1901 à Sorèze et à Durfort et à la grotte du Traouc del Calel. Bull. Soc. Etudes Scientif. de l'Aude, 13, pp. 3-17.

TARISSE (A.) - 1965 - Intéressante découverte d'un nouveau type de cristallisation souterraine dans le Sorézois. **Travaux et Recherches**, Bull. Fêd. Tarn. Spéléo. Archéo, n° 4, pp. 3-9.

VAYSSE DE VILLIERS - 1830 - Itinéraire descriptif de la France ou géographie complète historique et pittoresque de ce royaume par ordre de route. J. Renouard, édit., Paris.

VILLENAVE (M.) - 1783 - Texte sur une visite au trou du Calel, repris in Revue des Pyrénées, n° 26, 1^{er} trimestre 1914, pp. 15-33.

XXX - 1903 - Revue du Tarn. Soc. des Sciences, Arts et Belles Lettres du Tarn. Séance du 18 décembre, p. 120.

XXX - 1945 - Sorties officielles du Spéléo-Club pyrénéen. Bull. semestriel du S.C.P., n° 4, pp. 14, 16-17.

XXX - 1953 - Nouvelles diverses : Caussé de Sorèze. Bul. Com. Nat. de Spéléo, n° 4, janv.-mars, pp. 7-8.

XXX - 1958 - Table des Annales de Spéléologie. Ann. de Spél., 1-4, pp. 49-154.

XXX - 1960 - Activités du S.C. de Paris (C.A.F.) Bull. Com. Nat de Spél., n° 1, 10° année, janv.-mars, p. 35.

XXX - 1961 - Résumé de C.R. et nouvelles découvertes au Calel. **Buil. S.R.S.A.S.**, n° 1, pp. 3-9.

XXX - 1962 - Article de la S.R.S.A.S. Spelunca, nº 2, pp. 50-51.

XXX - 1963 - Article S.R.S.A.S.R. **Spelunca**, n° 4, p. 61.

XXX - 1965 - Liste des plus grandes cavités de France. Spelunca, n° 2, p. 30.

XXX - 1971 - Nomenclature des grottes. Spelunca, spécial, n° 1-2.

XXX - 1974 - Nouvelles brèves communiquées par la S.R.S.A.S.R. F.F.S. Quoi de neuf? Féd. Fse de Spéléo., n° 15, p. 8.

XXX - 1980 - En direct des C.D.S. Spélé Oc, n° 15, pp. 13-14.

XXX - 1981 - En direct des C.D.S. Spélé Oc, n° 16, p. 28.

XXX - 1981 - Féd. Tarn. Spéléo. Archéo. Nouvelles du C.D.S. 81. Spélé Oc. nº 17, p. 25.

XXX - 1981 - En direct des C.D.S. Spélé Oc, n° 18, p. 11.

XXX - 1981 - A Sorèze... Le Père Pierre-Marie. Les Cahiers Tarnais.

XXX - 1982 - En direct des C.D.S. Spélé Oc, n° 19, p. 25.

XXX - 1982 - Accident évité de justesse (Polyphème). Spélé Oc, n° 22, p. 15.

XXX - 1982 - L'Echo des Profondeurs, Tarn. Spelunca, n° 5, p. 9.

XXX - 1982 - L'Echo des profondeurs, Tarn. Spelunca, n° 8, p. 11.

XXX - 1983 - Infos départementales. Spélé Oc, n° 26, p. 17.

XXX - 1984 - Soixante spéléos tarnais réunis en A.G. à 100 m de profondeur. Spélé Oc, n° 28, p. 9.

XXX - 1984 - Informations départementales Tarn. Spélé Oc., n° 30, p. 9.

XXX - 1984 - L'Echo des Profondeurs, Tarn. Spelunca, n° 15, p. 12.

XXX - Catalogue régional des cavités naturelles. Bassin d'Aquitaine DS 66 A 45. B.R.G.M.



Empreinte de pled de la «galerie préhistorique». Cette empreinte, découverte le 28 août 1952, est concrétionnée. Des taches de bougie sont tombées par inadvertance, au moment de la mise au point. Photo P. Malifaud.

L'exploitation minière du Calel

UNIVERSITÉ PARIS 1 - C.N.R.S. Paris le 15 mars 1986 EQUIPE D'HISTOIRE DES MINES 9, rue Malher Monsieur Lucien GRATTE 26 rue de l'Oustalet 7E004 PARIS GAGNAC 31150 PENGUILLET Je viens de recevoir un coup de téléphone de Ploquin, chercheur au C.R.P.G. de Hancy. A la suite d'une analyse en diffraction X de l'échantillon que vous m'aviez fait parvenir, il s'avère qu'il s'agit bien d'un minerai de fer. L'ensemble est assez melangé mais avec une dominate natte en hématite et avec présence de goethite. Des minerais de dominate nette en nematité et avec presence de goethite. Des minerais de ce type ont été utilisés, " de plus mauvais même" selon Ploquin. Il n'y a donc plus aucun doute, vous êtes en présence d'une mine de fer. La présence de graffitis en fait un cas exceptionnel qu'il faut absolument proteger... Paul BEROIT

> Nous avons raconté (cf. «Les enfants de la mine»), comment nous avions été amenés à envisager, dans la grotte du Calel, l'exploitation de minéraux plus intéressants économiquement que l'argile à céramique. Une série de prélèvements d'échantillons a donc été effectuée au voisinage du réseau Vidal-Jullia, portant sur :

> — des «nodules» jonchant le sol, mélangés à de l'argile et des alluvions grossières; la salle où s'est effectué ce prélèvement avait été presque totalement vidée de son contenu sédimentaire:

Annexe

— des «croûtes» incluses dans la stratification des parois, au voisinage des coups de pic.

Ces échantillons ont fait l'objet d'une analyse diffractométrique aux rayons X effectuée au Centre de Recherches Pétrographiques et Géochimiques du C.N.R.S. de Vandœuvre-les-Nancy. La première analyse a porté sur un échantillon prélevé dans le Calel (1); la deuxième sur un échantillon d'hématite bien cristallisée, servant de référence (2). On voit immédiatement la correspondance des deux diffractogrammes, les «pics» représentatifs de l'hématite se reproduisant aux mêmes endroits (marqués H). Pour le Calel, de surcroît, apparaît un «pic» correspondant à la gœthite (marqué G). (Analyse Alain PLOQUIN).

Ces résultats nous ont été transmis par Paul BENOIT, spécialiste de la métallurgie ancienne et de l'histoire des mines, qui attire l'attention, dans sa lettre, sur l'intérêt exceptionnel du site et sur la nécessité de le protéger (voir fac-similé).

Pour éclairer le lecteur, voici quelques rappels de minéralogie extraits de «L'Encyclopédie de la Minéralogie», éd. Marabout :

Hématite Fe₂O₃

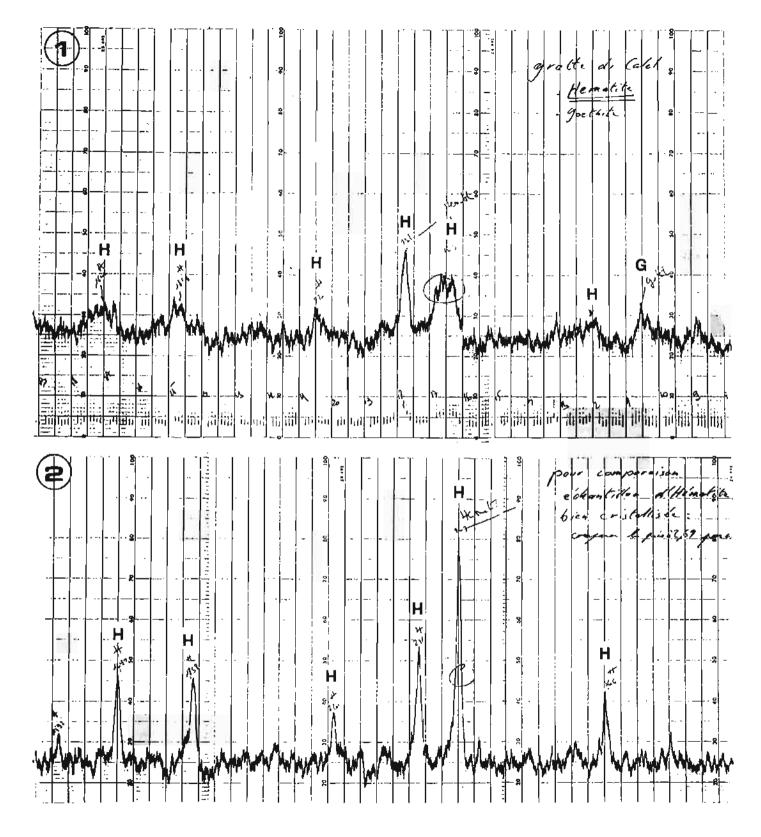
Anciennement aussi appelée oligiste. Se présente en cristaux riches en formes et d'aspect variable suivant la température au moment de la formation.

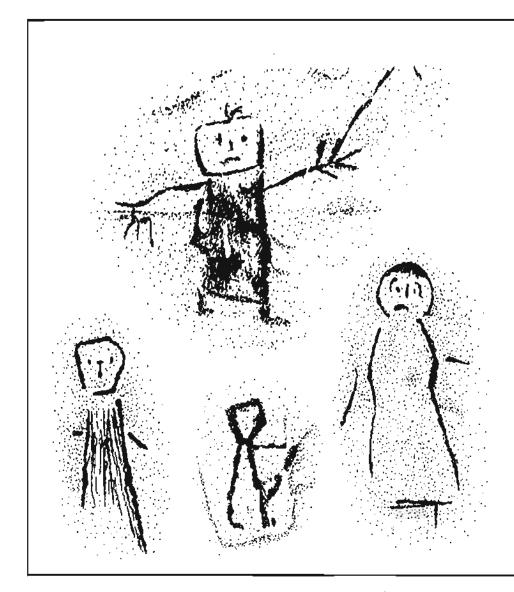
Couleur gris d'acier à noire, parfois avec de belles irrisations à la surface. Trait rouge cerise à brun rougeâtre. Eclat métallique. Optiquement uni-axe en lumière réfléchie. Accuse un bon pouvoir réflecteur.

Minerai important de fer et très répandu. Se présente dans des gisements individualisés ou comme constituant de roches diverses, surtout de schistes cristallins (1), soulignant son origine fort variée. L'hématite est appelée spéculaire, quand elle se présente en cristaux bien développés et en agrégats irréguliers en forme de rosette, les roses de fer. L'hématite peut se présenter aussi en agrégats informes, compacts ou terreux, sans aspect métallique et de couleur rougeâtre. Parfois en agrégats pailletés, d'aspect micacé ou graphiteux, associés aux zones de métamorphisme (2) intense.

Gœthite

Il existe trois hydroxydes de fer bien cristallisés et définis : le fer aciculaire ou la





La piste des meines

Le Moyen Age connut un formidable développement du mouvement monacal. Ces communautés, tournées vers la prière et la méditation, avaient évidemment le problème très matériel des moyens pour assurer leur subsistance, ce qui les amena à exercer de nombreuses activités agricoles, artisanales ou semi-industrielles.

C'est ainsi que certains monastères ou abbayes se livrèrent à l'exploitation minière et métallurgique comme, par exemple, les Chartreux du Dauphiné, plus connus pour la distillation de la fameuse liqueur.

Or, une abbave existait dès le X^e siècle à Sorèze, abbaye qui constitua le noyau de la ville moderne. Les religieux eurent donc, pendant des siècles, le problème des revenus garantissant la vie de la collectivité. On n'a, évidemment, aucune trace écrite connue ni la moindre tradition orale pouvant accréditer la thèse que les moines soréziens eurent une activité métallurgique. Mais il est intéressant, à la lueur de cet aspect de la vie monaçale, de réexaminer certains dessins du réseau Vidal-Jullia, singulièrement les quatre personnages reproduits ci-contre. Faut-il voir dans leur vêtement ample et long l'habit monacal? La coiffure du personnage de droite n'évoque-t-elle pas la frange annulaire portée dans certains ordres? Le débat reste ouvert...

gœthite α -FeOOH, l'akaganéite β -FeOOH et le mica rubis ou la lépidocrocite y-FeOOH. Les α et y cristallisent dans l'holoédric orthorhombique, le premier présentant des cristaux aciculaires prismatiques de couleurs diverses et d'éclat variable. Le dernier des tablettes groupées en rosettes.

Il faudrait aussi faire état d'une trouvaille qui peut ouvrir d'autres axes de recherche. Un membre de la S.R.S.A.S.R. a trouvé, sur le causse de Sorèze, au voisinage du Calel, un échantillon de mispickel. Or, que dit l'Encyclopédie Marabout à ce sujet:

Arsénopyrite FeAsS

Aussi appelée mispickel. Se présente en cristaux monocliniques pouvant former une macle par pénétration de deux ou trois individus. Couleur blanc d'étain ou gris d'acier, masquée fréquemment par une altération superficielle. Trait noir et éclat métallique. Minéral commun. Utilisé pour la fabrication de l'anhydride arsénieux. Quelques variétés sont exploitées pour leur teneur en métaux précieux (3).

D'autres éléments sont encore à considérer. Il est habituel, en matière d'archéologie, de rechercher des «parallèles» entre le phénomène étudié et des phénomènes connus, en s'entourant bien entendu du maximum de prudence.

La piste Antique

On constate donc que le versant sud de la Montagne Noire a connu une activité métallurgique et minière intense au cours des temps gallo-romains (les Martys, Cuxac-Cabardès, Lastours, Fournes-Cabardès...), puisqu'au moins seize sites de cette époque ont été reconnus. On peut argumenter que le traouc del Calel n'est pas une mine, mais une cavité d'origine naturelle. Or, on connaît à Fournes-Cabardès des exploitations faites à partir de ce type de cavité, les Barrencs (4). Un article assez récent paru dans la presse spéléologique en fait état (5):

«...Les fonderies. Dès le lendemain de la conquête, la Narbonnaise, province romaine depuis 121 avant J.-C., a vu l'arrivée massive «d'Italiens» qui se sont lancés dans des entreprises de prospections et d'exploitations minières. Cet élan s'est poursuivi sous le règne d'Auguste et durant la première moitié du premier siècle de notre ère.

Par la suite, l'espoir des entrepreneurs italiens, nourri par la tradition de la richesse minérale des Cévennes, rapporté par les auteurs anciens, a pu être déçu par les réserves contenues dans le sous-sol de la Montagne Noire. Il ne restait plus alors, assez de minerai pour alimenter les nombreuses fonderies du premier siècle. Une seule suffisait, celle des Forges des Martys, dont la production restait importante, car elle demeurait l'unique point de convergence de tout le minerai restant.

Si les fonderies se sont multipliées, à la fin du premier siècle avant J.-C. et au premier siècle de notre ère, sur le versant sud de la Montagne Noire, c'est pour au moins deux raisons : tout d'abord parce qu'il y avait là le minerai et surtout parce qu'il y avait là du combustible en abondance sous la forme d'un manteau forestier très dense (6).

Les mines: les Barrencs. L'orifice supérieur des Barrencs est à 340 m d'altitude. Ces exploitations ont déjà fait l'objet de recherches antérieures. Tous les auteurs ont été frappés par l'ampleur de ces travaux : F. TOLLON estime à 200.000 tonnes le volume de minerai extrait des Barrencs. G. ASTRE, quant à lui, a pu observer que les travaux des Barrencs: «étaient remplis de cendres ou de débris de bois calcinés, ou à demi consumés, mêlés à des déblais de minerai et de gangue qui parfois s'élèvent jusqu'à la voûte» (7).

La technique qui consistait à chauffer la roche et à la refroidir brutalement par uspersion fut donc utilisée. Une fois le minerai rendu friable, le travail au pic et à la pointerole était facilité (8). La coupe réalisée par la Société des Mines de Salsignes, nous montre que les mineurs de l'Antiquité ont rigoureusement suivi le filon. Les vides importants correspondent à des zones où le filon était riche et large, les travaux de peu d'ampleur à des zones où le filon était restreinte (9). Les parties stériles sont contournées.

Quel métal recherchait-on aux Barrencs? Strabon parle de l'extraordinaire richesse des Volques Tectosages. Grâce à ce texte et unx analyses, effectuées par la Société des Mines de Salsignes, il n'y a aucun doute pour ESPARSEIL : «C'est de l'or aue les Anciens ont recherché aux Barrencs» (10). L. LABROUSSE fait lui aussi le rapprochement. F. TOLLON a, pour sa part, effectué de nombreuses analyses avant de déclarer que c'était le cuivre que l'on exploitait. Il précise que le minerai était composé essentiellement de cuivre, d'antimoine, d'arsenic et d'argent. Les Anciens ont exploité le cuivre parce que ce métal dominait, et secondairement l'argent (11). Conclusion. La quantité de fer forgeable obtenue dans les seize fonderies répertoriées de la Montagne Noire était suffisante pour staisfaire les besoins des marchés régionaux. En outre, la proximité de la Voie Aquitaine constituait l'infrastructure nécessaire pour bien écouler cette production. C'est dans la plaine de Carcassonne que le fer de la Montagne Noire trouvait ses premiers débouchés. Après avoir satisfait la consommation

Il serait hasardeux, au vu de ces éléments, d'en tirer des conclusions définitives sur la nature de l'exploitation minière du Calel, qui n'a certes pas eu l'ampleur de ses voisines du versant sud. Peut-être a-t-on eu là une exploitation juste suffisante pour le marché local, la mise en condition du minerai se faisant sur place ou au pied du causse ? (four détruit par la carrière de la Fendeille) (13).

des bourgudes proches, les lingois de fer ci-

de cuivre arrivaient à Narbonne, le plus

grand port de la Gaule...» (12).

L'étude exhaustive reste à faire. Ce qui est certain, pour reprendre l'expression de P. BENO3T, c'est qu'on est en présence d'un «site exceptionnel», qu'il convient de mettre à l'abri des agressions humaines... notoire du XVIII siècle, s'intéressa au traouc del Calel. Dans ses écrits sur la grotte, il parle de «gnomes forgerons...» (H. POUDEVIGNE, comm. pers.).

- (4) Un barrenc, dans l'idiome local, est un gouffre naturel plus ou moins vertical.
- (5) Il y a vingt siècles, les Barrencs de Fournes. A. COSTES. «Lo Bramavenc», bull. Spéléo-Club de l'Aude, n° 5, 1982, p. 7-11. (cet article s'appuie sur les travaux de spécialistes de l'histoire des mines).
- (6) Faut-il voir dans cette utilisation intensive du bois par les métallurgistes la raison de la déforestation partielle du causse de Sorèze ? (Les potiers, eux aussi, ont du contribuer à bouleverser la couverture végétale).
- (7) On sait que le traouc del Calel contient lui aussi, dans une moindre mesure, du charbon de bois dans la plupart de ses galeries ayant fait l'objet d'une exploitation minière (voir «Les enfunts de la mine»). On sait aussi que des cendres et des scories abondaient à la surface du causse.
- (8) Technique courante, attestée dans l'Antiquité, au Moyen Age, et consignée dans l'Encyclopédie de Diderot.
- (9) Dans le cas du Calel, il n'y a pas eu recoupement d'un filon. La nature du gisement du minerai était certainement différente (incorporation ou remplissage sédimentaire, stratification en croûtes dans les parois...)
- (10) Contrairement à ce que l'on croit généralement, l'or est un minéral relativement abondant à la surface du globe.
- (11) Pour le versant nord de la Montagne Noire, qui nous préoccupe, on sait que la chaudronnerie du cuivre est une vieille tradition (Durfort...)
- (12) Faisant pendant au causse de Sorèze, existe une montuosité, l'oppidum de Berniquaut, occupé depuis les temps gallo-romains jusqu'au Moyen Age. On peut encore voir dans la roche les traces de la voie romaine qui le relialt à la vallée.
- [13] Le fer se présente dans la nature sous forme de minerai, combinaison du métal avec d'autres éléments chimiques, tel l'oxygène. On obtient le métal pur par réduction, en séparant le fer de l'oxygène. Les Anciens fabriquaient généralement le fer dans un bas fourneau contenant des couches successives de minerai et de charbon de bois. En brûlant, le charbon de bois fournissait à la fois la chaleur et le carbone indispensables. Ceci nécessitait une température inférieure à la température de fusion du fer (1536°C) mais supérieure à 900°. Le fer obtenu, pâteux, était mélangé à des impurctés résiduelles, les scories, que l'on éliminait ultérieurement par martelogg à la forge.

⁽¹⁾ Rappelons que le causse de Sorèze est constitué de handes alternées de calcaires et de schistes.

⁽²⁾ Le métamorphisme est la transformation physique et chimique d'une roche sous le jeu combiné de la pression et de la température, cas typique des terrains constituant le causse de Sorèze, affectés par la surrection du Massif Central

⁽³⁾ C'est nous qui soulignons. Il n'est pas sans intérêt de noter que Pierre-Jean Fabre (cité par Jean Lautier dans sa «Préface»), alchimiste

REMERCIEMENTS

Il nous est particulièrement agréable de remercier toutes celles et ceux qui nous ont aidés, encouragés dans notre recherche. Qu'ils trouvent ici l'expression de notre gratitude. Sans eux, cet ouvrage n'aurait jamais vu le jour. Merci aussi pour l'amitié dont ils ont bien voulu nous gratifier, amitié qui s'inscrit dans la tradition des gens «de sac et de corde». Ce modeste travail est un peu leur œuvre.

- —Jean-Paul CALVET, qui nous a inlassablement guidés, tant sous terre que dans les arcanes des archives, qui a dépouillé des milliers de pages et dressé la bibliographie exhaustive du Calel, lu et relu nos épreuves.
- —Pierre MALIFAUD, qui a accepté d'exhumer son passé et de nous confier ses précieuses archives.
- -Jean LAUTIER, qui a rédigé la «Préface».
- —Le Révérend Père Pierre-Marie de la MORSANGLIERE, qui à rédigé «l'Introduction», mis à notre disposition ses archives photographiques et qui nous a confié ses souvenirs de pionnier de la spéléologie locale.
- —Jean-Claude BALAYE, qui a bien voulu vérifier nos textes et mettre à notre disposition des photographies anciennes.
- —Claire MARIN, qui a mis son talent de graphiste à la restitution des gravures et dessins pariétaux.
- -M. METGE, de l'Hôtel Bonhoure de Sorèze, qui a spontanément accepté de nous confier le précieux plan de son aïeul.
- —Christophe BLAQUIERE, qui nous a fait découvrir l'intérêt archéologique du Calel.
- -Eric FERRE et Jean-Charles PETRONIO, qui ont réalisé les prises de vues des figurations pariétales.
- -Françoise et Geneviève MAGNAN, qui ont traqué les «coquilles» dans le texte.

- -Dominique HAUC, qui nous a confié ses avatars avec le siphon de Polyphème.
- -Paul BENOIT, qui a fait procéder à une analyse des échantillons minéralogiques.
- -Roger LAURENT, qui a fait procéder à une analyse sédimentologique de l'argile du Calel.
- Jean-Claude RAYSSIGUIER, qui a relu nos textes.
- —Luc-Henri FAGE, qui a procédé à de délicates reproductions de documents.
- —Le Musée archéologique de Sorèze, qui a accepté de nous ouvrir ses réserves.
- -Hervé POUDEVIGNE, qui nous a communique des informations inédites.
- —Le Spéléo-club de Blagnac et la municipalité de cette ville, qui nous ont apporté un soutien financier.
- —Le Musée national spéléologique du Grand Sud-Ouest (F.F.S.), qui nous a ouvert ses réserves et nous a aidé financièrement.
- —Le Comité de spéléologie Midi-Pyrénées (F.F.S.), qui a accepté de co-éditer l'ouvrage.
- —Spelunca Librairie (F.F.S.), qui a accepté de co-éditer l'ouvrage.
- -Chantal GRATTÉ, qui a composé, lu et relu des milliers de caractères.
- -et enfin Gérard PROPOS, qui a cru à ce livre et l'a porté sur les fonts baptismaux.

TABLE DES MATIERES

Préface (Jean LAUTIER)
Introduction (Révérend Père Pierre-Marie)
1. La guerre du Calel n'aura pas lieu
2. Les défricheurs
3. Les enfants de la mine34
4. Les terrassiers de l'impossible
5. Quels dieux pour quels hommes?56
6. Mon curé dans l'abîme68
7. Les cartographes du dimanche
8. Siphons
9. Un traouc que vol viure
Historique
Les hommes du Calel113
Spéléologie de la Montagne du Causse119
Bibliographie140
Annexe L'exploitation minière du Calel144



L'AN DE GRACE 1508, le noble homme Antoine de Villespassous entre en conflit avec sa bonne ville de Sorèze à propos de la légitime propriété de terrains sis sur la Montagne du Causse. Dans l'acte portant règlement du différend, le «traouc del Calhel» — autrement dit le trou de la lampe - est cité comme un repère topographique. Cette première mention de la grotte, la plus vaste du département du Tarn, sera suivie de beaucoup d'autres. Dès le XVIIIe siècle finissant, ce sont les «voyageurs», comme on disait à l'époque, qui arpentent les galeries, côtoyant des «précipices affreux», croisant des «monstres terribles» volant sous les noires voûtes. Puis, ce sont les notables, les édiles de la petite cité qui, bravant le qu'en dira-t-on, se commettent dans les profondeurs. Ils sont suivis par les bons pères de l'Ecole de Sorèze qui s'adonnent en ces lieux insolites pour un homme de robe aux délectations bien temporelles de l'exploration, puis par les générations de spéléologues nées du grand mouvement qui, dans les années de l'entre-deux guerres, pousse toute une jeunesse vers les activités de pleine nature. Car Sorèze vit à l'heure du Calel, en symbiose avec ce «Trou» qui est le prolongement en négatif de l'espace urbanisé. Et ceci

nous vaut une «saga» pittoresque, attendrissante, émouvante parfois, la longue histoire des hommes qui ont consacré leur vie à l'exploration de la caverne. Passionnés, obstinés, fantasques, ils ont, lumière au poing, écrit dans les circonvolutions de la montagne un récit épique, tantôt drôle, tantôt dramatique, et ce récit appartient authentiquement à l'histoire de ce petit coin de la Montagne Noire.

Mais le Calel ce sont aussi ces enfants de la mine qui ont, jour après jour, traîné leurs pieds nus dans l'argile rel elle, ployés sous le faix, enfants déshérités d'un monde sans soleil ni pitié. Ce sont aussi ces hanines perdus dans un univers terrifiant, qui ont osé s'aventurer au plus profond de la terre, dans la hien invertaine des torches fumeuses, étonnés de leur propre audace, effrayés du défi qu'ils lançaient aux puissances obscures, et qui ont, d'une main tremblante, tracé sur une paroi dérobée la marque ineffaçable de leur foi let de leur espérance.

Né à Toulouse, l'auteur pratique la spéléologie depuis près de trente ans. Il a assumé diverses responsabilités au sein de la Fédération francaise de spéléologie, notamment le suivi des problèmes de presse et de publication.

A partir de 1975, il se spécialise dans l'étude des relations complexes entre l'Homme et la Caverne, s'intéressant plus particulièrement à l'art des parois de grottes des périodes succédant au Paléolithique supérieur, travaux concrétisés en 1985 par la publication de l'ouvrage «Survivance de l'art pariétal».

Dans le cadre de cette étude, guide par les spéléologues locaux, il est conduit à prendre connaissance des découvertes archéologiques effectuées dans les grottes de la Montagne de Sorèze. En dépouillant de nombreuses archives, il découvre une passionnante histoire, celle de ces hommes, issus de milieux sociologíques très divers, qui ont eu le «coup de foudre» pour la caverne tarnaise, au point de braver le qu'en dira-ton et de vouer leur vie à l'exploration.

Patiemment, il recueille les témoignages, et, au prix d'une véritable «enquête policière», en dépit des zones d'ombres, des passions, des ressentiments pas toujours apaises, il reconstitue cette longue histoire, avec ses personnages pittoresques, excessifs, attachants, ses heures épi-

ques, ses échecs, ses drames.

Au terme de cette enquête, une évidence s'impose. C'est tout un pan de la vie locale, deux siècles d'histoire tarnaise, qu'il a exhumé de l'oubli. Ces souvenirs, ces photos jaunies, ces anecdotes appartiennent à la collectivité. Ils font, comme les vieilles pierres, les sentiers et les ruisseaux de cette Montagne Noire si belle, partie intégrante du patrimoine.

Encouragé par ses amis, il rédige ces «Chroniques d'une Caverne en Languedoc». Mais, sous le causse de Sorèze, l'Aventure continue. D'autres chapitres seront un jour à écrire. Car la caverne reste, dans un monde de plus en plus stérilisé, le dernier bastion de cette Aventure, l'espace privilégié où, toutes barrières sociales abolies, l'Homme se retrouve en tête à tête avec sa destinée.